SÉBASTIEN SPITZER

Dans les flammes de Notre-Dame

L'incroyable récit heure par heure du sauvetage

Albin Michel

Sébastien Spitzer

Dans les flammes de Notre-Dame

Albin Michel

Illustration : Laurent C. de la Brigade
des sapeurs-pompiers de Paris
© Éditions Albin Michel, 2019

ISBN : 978-2-226-44563-6

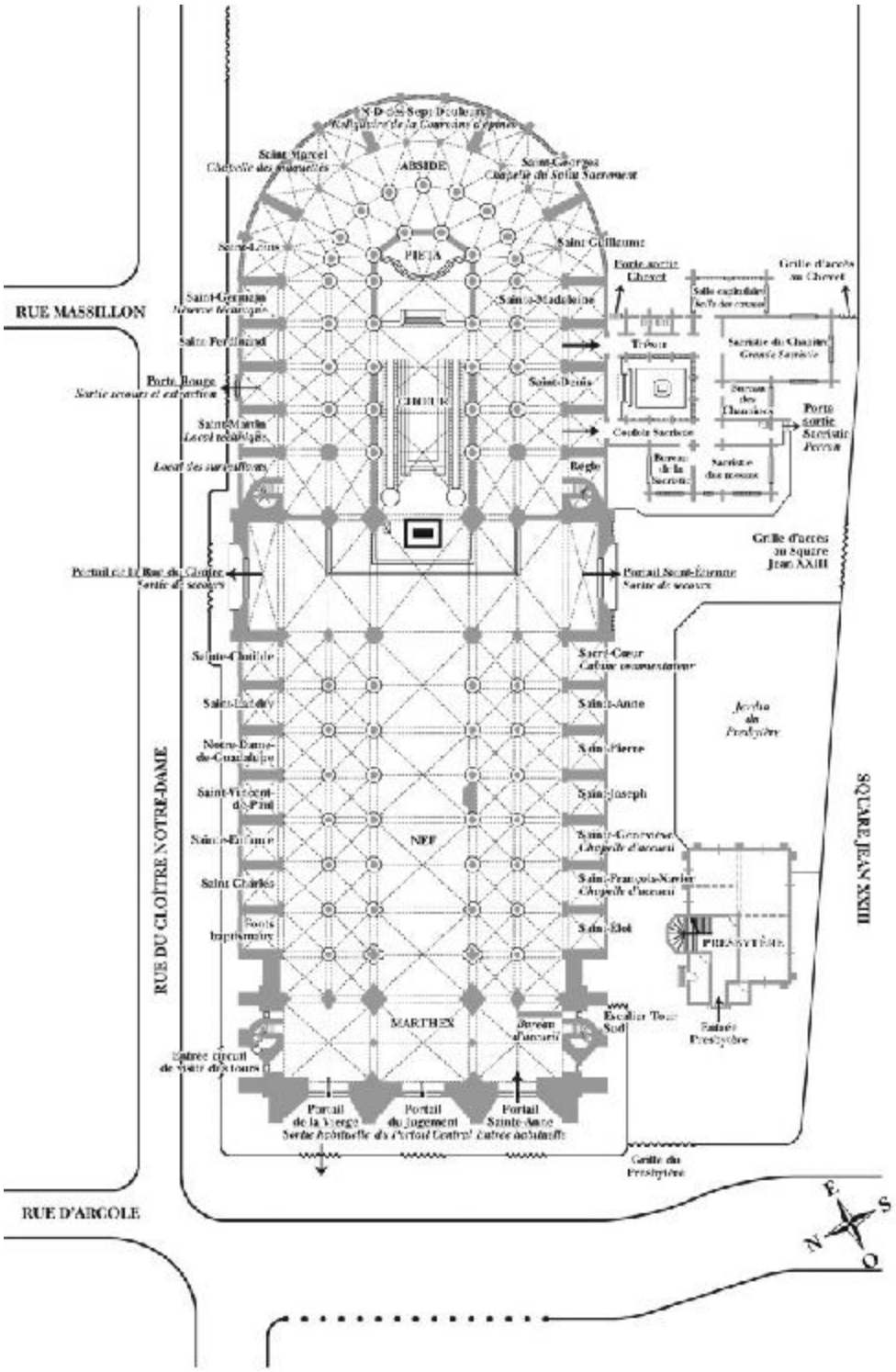
Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Au sapeur Rémy, caporal-chef Guignard,
adjudant-chef Éluard, sapeur Boulai,
sapeur de 1re classe Maréchal,
sapeur de 1re classe Hideux,
sapeur de 1re classe Guillamot,
caporal-chef Bellier, capitaine Maignan,
caporal Baudry, sergent-chef Gabreau,
caporal-chef Mottin, caporal-chef Pilorge,
caporal-chef Irigoin, caporal Larminier,
caporal Saganta, sergent Pailot,
sapeur de 1re classe Blouet, sergent Mercier,
caporal-chef Martin, sergent Salel,
caporal-chef Dumont, sergent-chef Lassus-David,
caporal Henry, sergent Cartannaz,
caporal Josselin, vous qui avez péri en voulant nous sauver, ce livre vous est dédié.

À Jorge Pacheco

« Aimer, c’est agir. »

Derniers mots écrits par Victor Hugo, trois jours avant sa mort.



Cathédrale Notre-Dame de Paris

1

L’image a fait le tour du monde. L’immense flèche dressée au sommet de Notre-Dame, rongée de l’intérieur par un feu gigantesque. On devine le crépitement des flammes. Leur souffle. Le craquement des poutrelles qui cèdent l’une après l’autre. La charpente mise à nu. Le rouge et l’orange du brasier soulignent ses fenêtres gothiques.

– Papa ? Papa ?

Un hélicoptère de la Sécurité civile la survole à bonne distance. Inutile. L’oiseau motorisé rouge et or fait le tour du drame, le tour de notre drame ; celui de millions de Français stupéfaits devant leur écran ou entassés en bas, dans les rues adjacentes ; celui de millions de croyants, touchés au cœur, et d’incroyants, consternés par l’embrasement en direct de ce joyau monumental.

– Papa ? Réponds ! supplie la jeune femme dans la foule.

Quatre cents pompiers déploient leurs lances. Le parvis de Notre-Dame est une fourmilière rouge camions, bleu sirènes, traversée par d’étranges tuyaux humides, ondulants comme des serpents vivants.

– Papa ? Mais où est-il ? Je ne le vois pas. Papa ? Papa ?

Dans la foule cantonnée au pied de la préfecture, une femme cherche son père. Son téléphone à l’oreille, elle n’arrive pas à le joindre. Elle s’appelle Florence. Elle a de longs cheveux, roux, rouges. Ses yeux grands ouverts reflètent le bleu des gyrophares alentour. Elle se hisse sur la pointe des pieds pour voir. Il y a tant de monde. Tous les gens du quartier.

Elle habite juste en face. Une vieille maison de chanoine de la rue du Cloître-Notre-Dame. Elle possède une boutique de souvenirs près du parvis. Elle a vu la fumée. Elle a couru chez elle pour sortir ses enfants. Un garçon de six ans et une petite fille. Le garçon a été effrayé par la vision des flammes. Il hurlait comme si on lui avait coupé une jambe. Florence a dû le porter pour fuir, la main de sa petite fille dans sa main. Elle vient de les conduire un peu plus loin, au restaurant *Le Bougnat*, près des quais. Leur père est avec eux.

Florence compose une nouvelle fois son numéro.

– Il ne répond plus. Je ne comprends pas, marmonne-t-elle.

Florence a vu la flèche. Elle sait qu'elle peut tomber sur eux. Sur sa maison. Sur la boutique de son père. Lui aussi vend des souvenirs, des cartes postales, des rosaires. Il a soixante-cinq ans. Sa santé est fragile. Il est né sur cette île. Comme son grand-père et sa grand-mère aussi. Ils tenaient cette même boutique rue d'Arcole, depuis 1919, au retour de Verdun. Depuis cent ans, les membres de cette famille vivent et travaillent sur l'île. Le vieux monsieur habite ailleurs désormais, mais il travaille toujours là.

Florence connaît son père. Elle sait l'attachement qu'il a pour « sa » vieille cathédrale. Il emploie le possessif pour parler de Notre-Dame. Elle aussi. C'est « leur » église. Ils y vont le dimanche, et puis à Pâques et à Noël. Cela fait quatre générations qu'ils sont baptisés, mariés et enterrés là.

Un pompier s'avance vers elle.

– Il faut partir, madame. Tout le quartier peut brûler.

– Mais j'ai mon père. Je cherche mon père.

– On a tout évacué, madame. Y a plus personne. Les policiers ont fait le tour des maisons. Une femme, rue du Cloître-Notre-Dame, s'est retrouvée clouée au sol et menottée. Elle refusait de sortir. Ils l'ont poussée dehors. Trop dangereux.

– Je connais mon père, répond Florence.

Le pompier ne relève pas. Il lui explique qu'elle doit suivre les autres, là-bas, de l'autre côté du pont, vers l'Hôtel de Ville.

D'autres policiers débarquent. Ils tendent les bras pour que la masse s'écarte. Florence va les suivre parce qu'elle n'a pas le choix. Elle sait qu'ils ne la laisseront pas traîner là, sur le parvis, même si c'est chez elle, même si…

Son téléphone sonne.

– Papa !

– Oui, ma chérie.

– Mais t'es où ? Ça fait une heure que je te cherche. T'as vu le feu ? La flèche va tomber. Faut pas rester dans le coin.

– Je m'étais enfermé dans l'arrière-boutique. Les policiers ne m'ont pas vu.

Florence sent une main qui la pousse. Elle se tait. Elle n'a pas envie qu'ils aillent chercher son père et le menottent, lui aussi.

Il a attendu que les policiers s'en aillent. Après, il a monté les étages de l'immeuble qui fait l'angle, au-dessus du restaurant *À l'ombre de Notre-Dame*. Il est allé tout en haut, jusqu'aux combles. Il a ouvert un Velux.

– Je vois tout, de là où je suis ! Je filme. Je vois la flèche en feu. Elle va tomber, tu sais !

Florence sent son cœur qui s'emballe. Elle a peur pour son père. Elle lui dit qu'il a tort, qu'il ne devrait pas rester, que les pompiers redoutent que tout le quartier s'embrase. Il la laisse dire. Puis un silence s'installe.

– Je reste là, répond-il.

Florence savait qu'il répondrait cela. Il ne quittera pas son quartier, son parvis, son église. Et si elle doit brûler il brûlera avec elle. Il y est attaché. Corps et âme. Comme tous les habitants de l'île.

Les pompiers déroulent leurs lances dérisoires. On dirait des pistolets à eau. Le combat est inégal. Comment vont-ils s'y prendre ? Des flammes de 20 mètres de haut s'échappent de la toiture.

Un énorme bruit retentit. D'où elle est, Florence ne voit pas la flèche cachée par les tours.

Elle aperçoit de la fumée, épaisse. Il se passe quelque chose. Elle entend le murmure de la foule alentour. Elle s'inquiète pour son père.

– T'es là ?

– Oh, mon Dieu ! lâche son père. Ça y est.

La flèche vient de se briser. Net. En deux. Son sommet valdingue sur le côté, tandis que sa base s'affaisse sur elle-même, arrachant la toiture, emportant la fine voûte de pierre et dégringolant en dessous, vers la nef, sur l'autel. La foule est stupéfaite. Tout le monde a compris.

– Te souviens-tu, ma fille, de cette photo que tu m'as montrée l'autre jour ?

C'était jeudi dernier. La mairie de Paris avait invité des riverains à suivre le ballet des statues de cuivre vert-de-grisé qu'on faisait redescendre, pour les rénover. Florence était sur le toit, un casque sur la tête, glissant son corps menu entre les échafaudages.

– Oui, papa. Je m'en souviens.

Elle a vu les ouvriers desceller l'une après l'autre toutes les statues des apôtres. Les douze apôtres disposés en escalier tout autour de la flèche de Viollet-le-Duc. Saint Thomas est le patron des architectes, des maçons et des arpenteurs. Il a été l'un des derniers à se faire déboulonner. Contrairement aux autres statues, il avait le visage tourné vers la flèche. Il la regardait. Sa tête avait les traits de Viollet-le-Duc. Sa statue, comme les douze autres, mesure près de trois mètres de haut et pèse 150 kilos. Pour la descendre, il a fallu faire appel à une grue. Florence a tout suivi. Elle a pris

des photos. Elle les a partagées. Et son père a noté un détail. Chaque statue avait la tête coupée.

– Et la photo de Viollet-le-Duc, tu t'en rappelles ?

– Oui, papa.

Un buste décapité. Florence l'avait prise en contre-plongée, si bien que le soleil, apparaissant derrière, brillait à la place de sa tête. Comme si un brasier s'était formé au-dessus du buste de Viollet-le-Duc.

– Fallait pas leur faire ça ! conclut son père.

Sur l'île, une légende veut que les saints protègent Notre-Dame. Quatre jours avant le déclenchement de l'incendie, la cathédrale avait perdu ses saints apôtres.

– Fais attention à toi, papa, dit-elle avant de raccrocher.

C'est pour sauver le quartier de Florence et de son père que des centaines de pompiers vont se battre toute la nuit.

C'est pour sauver Notre-Dame qu'ils vont se relayer, au péril de leur vie.

En débarquant sur place ils ne savaient pas à quoi ils allaient faire face. Ils avaient beau avoir de l'entraînement, ils avaient beau avoir simulé des incendies dans cette même cathédrale, son ampleur était telle que ce feu de Notre-Dame allait devenir « le feu du siècle ».

Ils s'appellent Myriam, Jean-Marc, Laurent, Philippe, Gabriel, Tony, Jérôme, Jean-Marie, Jean-Claude.

Ils sont général, lieutenant-colonel, lieutenant, caporal-chef, adjudant ou première classe. Ils n'aiment pas parler d'eux à la première personne. Ils font partie d'un tout et le répètent à l'envi. Ensemble ils sont plus forts.

Toute une nuit ils vont lutter pied à pied, corps à corps, pour combattre ce feu. Ils vont prendre des risques. Ils vont se faire peur. Ils vont être blessés et remplacés par d'autres. Plusieurs fois, on va leur demander s'ils sont volontaires. C'est le rituel. La marche à suivre. Pour avoir le meilleur,

il faut que ce soit voulu. Pompier et volontaire. Ils vont se faire surprendre, avancer, reculer, contourner le brasier, échapper à la mort, de justesse. Sauver un trésor. Un des plus précieux de toute l'histoire du christianisme. Ils vont avancer encore pour rendre coup pour coup et terrasser le monstre de Notre-Dame.

Cette histoire, c'est la leur.

L'histoire d'un combat héroïque pour sauver Notre-Dame.

2

Notre-Dame, 15 avril 2019

Ce lundi saint s'achève sous un soleil de plomb. Le ciel est mercuriel. Le printemps se fait sa place. Paris se drape de lumière et les touristes sont aux anges. Sur le parvis de Notre-Dame, ils sont des dizaines de milliers à affluer chaque jour. C'est le point de convergence pour ceux qui croient en Dieu, pour ceux qui visitent Paris, le kilomètre zéro de toutes les routes de France. La vieille dame de pierre attire chaque année des millions d'hommes et de femmes, comme un pôle magnétique. Par bus entiers. En groupe, ou en famille. Certains sont catholiques. Pas tous. Loin de là. Ils sont musulmans ou juifs, hindouistes ou athées. Tous fascinés.

C'est elle qui les attire. Au-delà des croyances.

C'est elle qu'ils sont venus voir.

Paris est passé maître dans l'art de déployer ses charmes. Malgré toutes les tempêtes, les attentats, les casseurs, cette ville n'a pas son pareil pour déjouer l'échec. Sur elle tout passe. Elle a sa Tour – celle d'Eiffel. Elle a sa Dame – celle du parvis, qui doit tant au génie d'un roi. Mais pas celui qu'on croit. D'un roi des mots et de l'esprit. Le roi Victor Hugo. Son roi.

En un roman, Hugo l'a tirée de siècles d'oubli. *Notre-Dame de Paris*. Un titre. Une ode monumentale déclinée sur tous les tons, en noir et blanc au cinéma ; dans les graves et les aigus sur les scènes des théâtres des grands boulevards ou de Broadway ; par petites touches sous les pinceaux des impressionnistes ou à grands traits comme chez Matisse. Notre-Dame. Un nom connu de tous.

Sur le parvis, les marchands de cartes postales, comme Florence et son père, célèbrent l'idée d'Hugo, qui avec son roman l'a mise à l'abri du

mépris des riverains, de la négligence des rois qui lui préféraient Saint-Denis.

Tout le long de la rue d'Arcole, ils sont des dizaines à la vendre en miniature, en statuette, à l'intérieur d'une boule à neige, dans des livres ou sur des tee-shirts de toutes les tailles.

Cette église est sublime. Elle glorifie la foi. Elle embellit la ville. Elle est pop et sacrée, iconique et exaltante. La toile de fond de millions de selfies, le lieu des plus belles messes. Les superlatifs achèvent de convaincre les sceptiques. Les chiffres impressionnent. 2 000 offices par an. 30 000 visiteurs par jour. Des centaines de livres qui lui sont consacrés. Et puis le mystère d'un trésor, réparti entre son chœur et le ventre en cuivre d'un coq perché en haut de la flèche qui la surmonte.

Les trésors émoustillent.

Ils matérialisent les légendes, les rendent palpables, comme une révélation. Celui caché au fond du chœur de Notre-Dame est l'un des plus précieux de toute l'histoire de la chrétienté. Il s'agit de la couronne d'épines du Christ, celle que ses bourreaux romains lui auraient fait porter en même temps que sa croix.

Ce lundi soir d'avril est le début de la semaine sainte, de ces jours tendus comme une tragédie grecque vers son point de dénouement, son achèvement, son apothéose : la mort de Jésus-Christ, puis sa résurrection. Chaque jour de la semaine sainte est un compte à rebours fatal jusqu'au vendredi saint qui marque le temps de la crucifixion. Pour les chrétiens pratiquants, c'est la période la plus importante de l'année.

Le père Jean-Pierre Caveau connaît sa liturgie. Il est chanoine à Notre-Dame. Depuis plus de cinquante ans, il célèbre ce jour saint comme les jours saints suivants.

Devant un millier de fidèles rassemblés dans la nef, le père Caveau est concentré. Son âge le voûte un peu. Ses cheveux blancs ressortent sur sa

chasuble violette. Dans ses mains, il tient son lectionnaire, le livre de chaque messe sur lequel il peut suivre les paroles du psaume chanté à côté de lui par la soliste Emmanuelle Campana.

Emmanuelle a trente-trois ans. C'est une jolie jeune femme, délicate et sensible, capable de chanter tout le répertoire lyrique. Elle est debout. Bien droite. Juste derrière le père Caveau. Ses mains tiennent son livret. Sa voix de soprano magnifie le Psaume 26. Elle chante l'adversité et le courage. Elle chante le moment où Jésus-Christ s'adresse à ses apôtres. Il sait qu'on va le trahir. Il sait qu'il va bientôt mourir.

> *« Si des méchants s'avancent contre moi pour me déchirer, ce sont eux, mes ennemis, mes adversaires, qui perdent pied et succombent.*
>
> *Qu'une armée se déploie devant moi, mon cœur est sans crainte ; que la bataille s'engage contre moi, je garde confiance.*
>
> *J'en suis sûr, je verrai les bontés du Seigneur sur la terre des vivants.*
>
> *Espère le Seigneur, sois fort et prends courage ; espère le Seigneur. »*

La soliste a fini. Elle se retourne. Le père Caveau s'avance d'un pas vers l'autel central. La nef n'est pas pleine. Elle peut accueillir plus de 3 000 personnes. Il y a des croyants. Des curieux. Des badauds qui passaient par là et se promènent dans les travées.

Le père relève ses manches d'un geste mécanique. Il tend les bras et forme une croix.

Il est sous le transept, sous la clef de voûte, sous la charpente qu'on surnomme la Forêt, à l'aplomb de la flèche qu'Eugène Viollet-le-Duc a fait bâtir un siècle et demi plus tôt.

À 96 mètres au-dessus du prêtre, une légère brise caresse les ailes du coq de cuivre qui porte une partie du trésor. Si ce coq n'était pas fixe, il indiquerait que c'est un vent chaud du sud qui se lève sur Paris. Un vent étrange, instable, un brin capricieux. Un vent qui fait tourner le temps.

Si ce coq haut perché pouvait donner l'alerte, il chanterait pour le drame qui se trame à ses pieds. En vain. Il ne dit rien. Il porte son trésor. Il garde son cap. Il pointe obstinément, bec au vent, un point fixe. Pourtant, sous lui, il se passe quelque chose.

À 18 h 20, les capteurs disséminés sous la toiture détectent un « point chaud ». Cela peut venir du plomb de la flèche qui se serait réchauffé. Cela peut venir aussi d'un court-circuit quelconque, voire même d'un simple mégot laissé là par un des ouvriers du chantier. Depuis des mois, il y a beaucoup de monde qui s'affaire à rénover Notre-Dame. Des dizaines d'ouvriers. Un immense échafaudage. Tous les jours, la Forêt sous le toit grouille de monde. Par mesure de sécurité, des extincteurs sont disposés tous les dix mètres, paraît-il. Et à dix-huit heures, normalement, tout travail doit y cesser.

Le père Caveau entend l'alarme. Ce n'est pas la première fois qu'elle se déclenche. Il reste calme. Il ne s'inquiète pas.

« Sans doute une fausse alerte », pense-t-il.

Le processus s'enclenche. Les employés de la paroisse débarquent les uns après les autres pour faire sortir les fidèles. Personne ne sait ce qui se passe.

Le père Caveau échange un bref regard avec Emmanuelle, la chanteuse, puis avec l'organiste, Johann Vexo.

Johann a quarante ans. Il a les cheveux coupés très court, des yeux gris-bleu et de l'or dans les doigts. Cela fait vingt-cinq ans qu'il joue à Notre-Dame. Non pas sur le grand orgue avec ses milliers de tuyaux enserrant la rosace du couchant. Johann joue sur l'autre orgue, plus petit, plus récent,

situé derrière l’autel central, caché parmi les stalles de bois sculpté qui ornent le chœur de la cathédrale.

Assis devant ses claviers, Johann enfonce son bouton de registre estampillé « cymbale » et se tourne vers le prêtre. Au mouvement de menton du père Caveau, il comprend que la messe va être suspendue.

Le prêtre repose son lectionnaire sur son pupitre. Les agents de sécurité rabattent le public vers la sortie. Pendant que le père Caveau observe cette étrange scène, l’organiste se lève et s’approche de la chanteuse.

– On fait quoi, Emmanuelle ?

– On évacue, dit-elle. C’est la consigne.

Johann se tourne ensuite vers le père Caveau. Il n’a pas bougé. Il est debout devant l’ambon. Son livre sacré est ouvert. Il est prêt à poursuivre.

– Et vous, mon père ?

– C’est que je n’ai pas encore lu les Évangiles, répond-il, embarrassé.

– Vous restez là, alors ? insiste l’organiste.

– Je vais attendre un peu. Mais vous, allez voir de votre côté. Et dites-moi ce qui se passe.

Pendant que la nef se vide, l’organiste et la chanteuse quittent l’autel, remontent le déambulatoire qui fait le tour du chœur, tournent à droite et s’engagent dans le couloir de la petite sacristie, ce bâtiment annexe, néogothique, construit par Viollet-le-Duc pour abriter les prêtres, des salles de service et un petit musée.

L’organiste s’engage dans le petit couloir de la sacristie. À sa gauche, trois séries de vitraux. À sa droite, des casiers et des feuilles de présence pour chaque messe. Au fond du couloir, à droite, la sacristie à proprement parler. C’est la pièce qui abrite le vestiaire des prêtres et tout ce qui va leur servir à célébrer la messe : vêtements liturgiques, encens, livres de prières. Cette petite pièce d’une quinzaine de mètres carrés est à l’image du reste. Élégante. Ciselée dans une pierre blanche et ornée de piliers. Ses murs sont

couverts de compartiments de bois précieux. Dessus sont posés des crucifix, des statuettes et des dizaines de bocaux pleins de cristaux, de poudres aux couleurs vives avec des étiquettes manuscrites sur lesquelles on peut lire : « Jasmin », « Gardénia », « Encens » ou « Myrrhe ».

L'organiste se dirige vers un coin de la pièce. C'est là que se trouve le boîtier de contrôle, celui qui précise d'où vient l'alarme.

Des employés passent dans le couloir. Ils sont au téléphone.

Johann s'avance. Sur le cadran du boîtier, il lit : « Zone nef sacristie ».

Un voyant rouge clignote.

– « Zone nef sacristie » ?

Johann ne comprend pas. La sacristie, c'est ici, dans cette petite annexe. Dans un coin du cadran, il lit l'heure. 18 h 26. Cela fait plus de cinq minutes que l'alarme retentit.

En sortant de la pièce, il croise l'agent chargé de lever le doute. L'agent referme la porte en bois qui permet d'accéder aux étages supérieurs et après à la toiture. Johann ne le connaît pas. Cet agent est nouveau. Cela fait trois jours seulement qu'il travaille ici. Il fait une moue un peu décontenancée. Haussement d'épaules. Il est en ligne avec son chef, au poste de sécurité, en face, de l'autre côté de l'allée, dans le presbytère situé dans le jardin entre la cathédrale et la Seine.

– J'ai rien vu, chef !

Johann se dit que c'est bien cela, probablement une fausse alerte. La sacristie est là. La nef est au-dessus de leurs têtes. C'est bien ce qui est écrit, noir sur blanc, sur le boîtier d'alarme.

Johann fait demi-tour. Il retourne voir le prêtre. Le père Caveau n'a pas bougé. Debout. Devant l'ambon. Des gens sortent. La nef est muette, vidée. Certains fidèles résistent. Un petit groupe est resté au premier rang.

Le père Caveau tapote sur son micro.

– Y a plus de son !

– Ils ont dû couper l’électricité, mon père, lui dit Johann.

– C’est pas grave, répond le père Caveau. Vous pouvez rentrer, moi je vais poursuivre mon office.

– Comment ? demande l’organiste.

– Je vais faire une messe basse. Je n’ai pas pu lire les Évangiles.

– Très bien, mon père. À demain ?

– Oui, à demain.

Pendant que Johann quitte la cathédrale, le père Caveau reprend sa lecture. Imperturbable. Quelques dizaines de fidèles sont massés aux premiers rangs. Pour bien suivre leur messe. Ils sont très âgés pour la plupart, et malgré l’acoustique exceptionnelle de Notre-Dame, malgré la nef, les voûtes et la pierre qui se chargent de porter la parole, ils tendent l’oreille pour bien entendre.

– Lecture de l’Évangile selon saint Jean.

Les fidèles ouvrent leur livre de prières. Chapitre 12. C’est le même texte qu’on lit dans toutes les églises catholiques romaines du monde. À l’unisson. Le passage relate la visite de Jésus-Christ chez Marie de Béthanie.

– « Marie prit une livre d’un parfum très pur et de très grande valeur ; elle répandit le parfum sur les pieds de Jésus, qu’elle essuya avec ses cheveux ; la maison fut remplie de l’odeur du parfum. »

Un message retentit : « Suite à un incident technique, le public est invité à évacuer le bâtiment. »

Le père Caveau poursuit.

– « Judas Iscariote, l’un de ses disciples, celui qui allait le livrer, dit alors : “Pourquoi n’a-t-on pas vendu ce parfum pour trois cents pièces d’argent, que l’on aurait données à des pauvres ?” »

Le même message est repris, en anglais cette fois : « *Following a technical incident, the public is invited to evacuate the building.* »

Le père relève la tête. Les haut-parleurs fonctionnent. Pourquoi pas son micro ? Il lit.

– « Il parla ainsi, non par souci des pauvres, mais parce que c'était un voleur : comme il tenait la bourse commune, il prenait ce que l'on y mettait. »

« *Tras un incidente técnico, se invita al público a evacuar el edificio.* »

Le père Caveau a presque terminé. Mais l'assemblée s'agite. Des agents surgissent de toutes parts dans l'église.

– « Jésus lui dit… »

Un agent s'approche du père Caveau.

– Mon père, il faut évacuer. Vous ne pouvez plus dire la messe. Il y a une alarme. Tout le monde doit sortir.

– Mais pourquoi ?

« *Infolge einer Betriebsstörung ist das Publikum eingeladen, das Gebäude zu räumen.* »

– On ne sait pas encore, mon père. On a envoyé un agent faire sa ronde.

– Je croyais que c'était fait ?

Pendant que l'employé éloigne le père Caveau de l'autel, leur discussion se poursuit.

– Notre agent est retourné voir.

Le père Caveau se laisse conduire à la sacristie. Il est 18 h 42. Cela fait plus de vingt minutes que la première alarme s'est déclenchée.

Vingt minutes !

Sur le boîtier d'alerte, le même message clignote : « Zone nef sacristie ».

Le problème, c'est que ce message est mal formulé. Le capteur qui le déclenche ne se trouve pas dans la sacristie, dans le bâtiment annexe, situé sur le flanc de la cathédrale. Il se trouve bien plus loin, sous la charpente de la cathédrale.

Ce message est une erreur. Une mauvaise configuration du système. Elle est identifiée depuis de nombreuses années. Plusieurs fois elle a été signalée à la Direction des affaires culturelles, chargée d'assurer la sécurité du bâtiment. L'agent permanent de sécurité, celui qui travaille dans une salle spéciale, un peu plus loin, dans le presbytère, le sait. Il vient de renvoyer son employé plus haut, du côté de la Forêt.

Il est 18 h 44.

La charpente de Notre-Dame est difficile d'accès. Le rondier s'est peut-être perdu. Il est nouveau. Il connaît mal les lieux. Il est guidé au téléphone par son chef.

Il est 18 h 46.

Cela fait vingt-cinq minutes que le premier capteur a détecté un feu. Le rondier s'enfonce dans la forêt de vieilles poutres.

Il a vu la fumée, là-bas, au milieu de la charpente. Il poursuit. L'air est saturé de gaz. Il s'approche de l'escalier de bois qui mène vers la flèche. La chaleur est intense. Il voit des flammes. Un incendie énorme. Il n'en croit pas ses yeux. Il annonce ce qu'il voit.

– Prends une photo ! Vite. Et dégage !

L'agent prend une photo. Des poutres embrasées.

En bas, à l'écart, dans sa salle de contrôle au rez-de-chaussée du presbytère, le chef de la sécurité a reçu la photo. Il est atterré. Il est tout seul en bas, avec son téléphone, sa radio et son écran de contrôle qui clignote depuis des plombes. La cathédrale est évacuée. Tout le personnel est sorti. Le recteur, Mgr Chauvet, n'est pas dans son bureau du premier étage. Il n'y a plus personne au presbytère.

Il est 18 h 48, et aussi stupéfiant que cela puisse paraître, presque trente minutes après le déclenchement de l'alarme, ce n'est que maintenant, à cet

instant précis, que les pompiers sont alertés.

18. Le numéro d'appel.

18 h 48. L'heure du premier appel.

La cathédrale Notre-Dame avait plus de huit cents ans. Ce soir, elle risque de disparaître.

En bas, sur le parvis, les touristes distinguent une épaisse fumée noire. Les riverains aussi. C'est flagrant. Le panache s'élève haut vers le ciel, porté par le vent. Et le soleil de plomb sera bientôt couvert par cette exhalaison. Notre-Dame est en feu.

Comme chez Victor Hugo.

> *« Sur le sommet de la galerie la plus élevée, plus haut que la rosace centrale, il y avait une grande flamme qui montait entre les deux clochers avec des tourbillons d'étincelles, une grande flamme désordonnée et furieuse dont le vent emportait par moments un lambeau dans la fumée*[1]*. »*

L'improbable se produit. Rien ne semblait pouvoir atteindre la grande dame de Paris. Il a suffi de peu. Une levée de doute vite faite. Un boîtier mal configuré. Un agent peu formé. Un stupide court-circuit ou un simple mégot.

Hugo a écrit que le drame confond le grotesque et le sublime. Ils se croisent dans le drame, comme dans la vie. Il avait bien raison.

3

Porte de Champerret, 18 h 51

Dans son bureau de l’état-major des pompiers de Paris, le lieutenant-colonel Gabriel Plus range ses affaires. C’est la fin de la journée. Il a bien travaillé. Les dossiers de la cellule communication qu’il pilote sont en ordre. Il a validé le prochain numéro de la gazette des casernes. Il a accordé une interview au *Figaro*. Il a recalé une demande de tournage de M6 pour *Enquête exclusive*. Il en reçoit toutes les semaines, pour toutes les casernes de Paris. Les pompiers souhaitent souffler. C’est Pâques. Pitié pour eux. Avec les Gilets jaunes et toutes ces manifs, ils sont sur tous les fronts. Exténués, comme les flics.

Sur le mur face au bureau, il regarde une nouvelle fois l’affiche qu’il a punaisée. C’est celle de *Sauver ou Périr*, le film de Frédéric Tellier qui vient de remporter un beau succès au cinéma. Il a la sienne, dédicacée. Il a aimé ce film. Il a aimé la justesse avec laquelle il décrit le quotidien de ses hommes. Leur courage. Leur sens du devoir. Il a aimé son titre. *Sauver ou Périr*, c’est la devise des sapeurs-pompiers de Paris. Elle en reprend les initiales. S et P. Et tant pis si l’acteur Pierre Niney manque un peu de coffre. Tant pis s’il n’a pas fréquenté la salle autant qu’eux. Tant pis s’il n’a pas connu le feu, le vrai, celui qui s’entortille et vous lèche lentement pour mieux vous brûler l’âme. L’acteur a fait au mieux. Il a incarné Franck après Yves Saint Laurent, quatre ans plus tôt sur les écrans. Deux profils très distincts. Qu’importe ! Niney a joué le jeu. Avec talent. Il a même déclenché de nouvelles vocations, paraît-il. Pas seulement de couturiers. De sapeurs, aussi. De sapeurs-pompiers. C’est toujours ça de pris.

Le lieutenant-colonel Plus jette un dernier coup d'œil à l'affiche. Bien tendue. Droite. D'équerre. Comme lui. Comme son visage. Carré. Franc. Avec une voix de cinéma. Grave. Profonde. Une voix de porte-parole, calme en toutes circonstances.

Sur l'affiche, Pierre Niney enlace amoureusement Anaïs Demoustier. Ils forment un joli couple. Ils sont jeunes, souriants, heureux, inconscients du drame qui va bientôt se jouer, dès le début du film. Lors d'une intervention, le héros sera piégé par un vaste incendie. Au centre de traitement des grands brûlés, il va devoir réapprendre à vivre.

Le lieutenant-colonel sort son téléphone. Machinalement, il regarde l'heure. Presque dix-neuf heures. Il est de permanence ce soir. Mais il n'est pas tenu de rester dans le bureau. C'est la fin de la journée. Il sort une clef de sa poche. Il ferme la porte, s'apprête à la verrouiller mais son téléphone vibre. C'est un message d'alerte du centre opérationnel.

« Feu de toiture à Notre-Dame. »

Gabriel Plus range ses clefs. Il est calme. Serein. Des messages, il en reçoit des dizaines chaque jour. Toutes les alertes significatives. Et celle-ci en est une. Parce que c'est Notre-Dame, qu'il y a toujours du monde, des milliers de touristes. Parce que c'est un site sensible. Et que tout ce qui y touche peut vite prendre de l'ampleur, dans les médias notamment. Le lieutenant-colonel remonte le petit couloir. Grimpe quelques marches. Prend l'ascenseur qui l'attend. Direction le centre opérationnel situé dix mètres plus bas, sous la grande cour de la caserne. Il en saura peut-être plus sur cette alerte particulière. On risque de l'appeler. Beaucoup de journalistes ont son numéro. En cas de crise majeure, tout passe par ce centre. C'est le cœur du réacteur. Il est sécurisé. On dirait un bunker.

En sortant de l'ascenseur, il se retrouve dans la cour. Une berline grise s'avance. C'est le chauffeur du général de brigade. Jean-Claude Gallet. Le

boss à trois étoiles. Le patron de cette caserne et de toutes les casernes de Paris et de ses environs. Près de 10 000 hommes aux ordres. La berline stationne près du lieutenant-colonel Plus. Moteur tournant.

– Que se passe-t-il ?

Le général est là, flanqué de son adjoint. Ils sont en tenue de feu. La dernière. La rouge. Celle qui devrait bientôt équiper tous ses hommes. Gallet relève le menton pour rabattre la bande Velcro de son col. Il a la cinquantaine. Les cheveux gris. Quelques rides. Et surtout l'habitude des situations de crise. Gallet a fait Saint-Cyr, l'école d'élite des militaires. Il a décroché ses premiers galons chez les pompiers de Paris, des militaires eux aussi. Il comprend bien le feu. Les tensions qu'il déclenche. Ses ravages. Son danger. Et la fascination qu'il exerce parfois. Il sait comment le prendre et gérer les pompiers qui vont devoir le noyer. Quand on a trois étoiles, c'est qu'on a du métier et qu'on connaît ses hommes.

Le général Gallet et le lieutenant-colonel Plus se connaissent bien. Pas besoin de grands discours. Cela fait des années qu'ils servent de concert. Ils ont l'expérience du feu. Ils ont connu la guerre. Ils ont fait l'Afghanistan ensemble. En 2012, ils étaient à Kaboul, non loin des forces spéciales et des troupes américaines. Mission confidentielle. Ils y ont passé un an avant de se retrouver dans cette caserne, porte de Champerret. De Champerret à Kaboul, il y a un monde, et même deux ou trois. L'Île-de-France n'est pas l'Afgha'. Mais ce passé commun les a liés, dans le danger, dans le quotidien. Dans l'épreuve de la routine, plus risquée parfois.

Alors ? Alerte ou fausse alerte ?

D'un simple regard, Gabriel Plus comprend. C'est grave. Plus grave qu'il n'y paraît. La voiture du général démarre. Le lieutenant-colonel n'a pas le temps d'enfiler sa tenue de feu. Il court vers sa voiture de service, prend le volant et le suit, tant bien que mal.

Il est à peine dix-neuf heures. Dans l'ouest de Paris, c'est l'heure des sorties de bureaux. Il fait beau. Les gens prennent leur temps. La circulation se densifie, mais dans la roue de la berline de Gallet, le lieutenant-colonel avance, rapidement. Objectif : Notre-Dame. Sept kilomètres plus loin. Il allume la radio pour se tenir informé. L'info n'est pas reprise. Pas encore. Toutes sirènes hurlantes, les deux voitures remontent l'avenue de la Grande-Armée. Ils coupent la grande place de l'Étoile et redescendent les Champs-Élysées.

– C'est chaud !

Il a compris.

Son téléphone commence à faire des siennes. Il vibre. Textos. Messages vocaux. Il est le patron de la com'. Mais aussi le porte-parole des pompiers de Paris. Sur toutes les grosses affaires, c'est lui qu'on sollicite, en premier. Les noms des journalistes se suivent. Le lieutenant-colonel ne répond pas. Pas le temps. Et puis, pour leur dire quoi ? Il ne sait pas encore ce qui l'attend à Notre-Dame. Pas précisément.

Sur la place de la Concorde il l'aperçoit, de loin.

Un panache de fumée qui s'élève haut dans le ciel. Sa couleur jaune l'intrigue. D'où vient-elle ? Ce n'est pas la couleur d'un simple feu de toiture. Il y a autre chose.

– Merde ! On ne contient rien du tout.

Le lieutenant-colonel s'inquiète. En longeant la voie sur berge, il voit le monde qui s'amasse sur les ponts. Les regards sont figés. Des téléphones portables brandis. Ils fixent tous Notre-Dame et captent ce qui s'y passe. Tel quel. Comme un événement brut, avant qu'il prenne sens.

Le lieutenant-colonel serre son volant. Il tourne face à l'Hôtel de Ville. Des images le traversent. Une grosse opération se prépare. Il sait que, devant lui, dans sa voiture, le général est à l'œuvre, à la manœuvre. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? C'est Notre-Dame ! Un

monument ! Comment un feu a-t-il pris ? Tout est possible. Un attentat. Un acte criminel.

« Pas Notre-Dame ! » pense-t-il.

Il l'aime, sa cathédrale.

Il a la foi.

Pour lui, elle incarne l'âme de la France.

Pas question qu'on y touche !

Si Gabriel Plus est un soldat du feu, un officier, il est aussi croyant. *Sauver ou Périr*. Cette devise est bien ancrée en lui. C'est aussi la foi qui sauve. Mais cette fois, c'est elle qu'il faut sauver, cette grande dame.

Il va y avoir beaucoup de monde. Des centaines de pompiers, probablement. Des dizaines d'engins qu'il faudra caser quelque part.

Pourvu qu'il n'y ait pas de casse.

Sauver ou Périr. Autrefois, la devise des pompiers avait un accent plus funeste. En 1881, le chef du régiment des pompiers de Paris fit une allocution aux obsèques d'un de ses hommes. Le 9 mars, le sapeur Havard venait de disparaître dans l'incendie des grands magasins du Printemps, boulevard Haussmann.

« Fidèle à notre devise, *Mourir en faisant son devoir*, il est mort, dit son chef. Comme les Marais, les Hartmann, les Beaufils et les Bellet. »

La mort pour devise, déjà.

Sauver ou Périr.

Le lieutenant-colonel approche. La foule est dense et mouvante. Il y a de plus en plus de monde massé près du parvis. Le deux-tons sonne pour rien. Sa voiture roule au pas. Il peine à se faufiler. Les badauds sont figés.

Tous marchent sans regarder devant eux. Ils observent la charpente. Stupéfaits. Ils sont aux premières loges. Spectateurs impuissants pendant que les sapeurs s'organisent, en face, de l'autre côté du pont. Certains braquent leur téléphone. Ils filment sans mise en scène. Ils balancent leurs images qu'on se partage, qu'on commente.

Sauver ou Périr.

Quand Gabriel Plus s'extirpe de sa voiture, il devine le PC en train de se mettre en place. Le commandement est là. Généraux, colonels, capitaines et lieutenants. Des dizaines de casernes ont reçu l'ordre de « décaler », de partir en intervention dans le jargon des pompiers. Le lieutenant-colonel reconnaît des visages. Tendus. Concentrés.

Ils étaient là il y a trois mois. Réunis dans la cour de la caserne Champerret pour un dernier hommage au sergent Simon Cartannaz et au caporal Nathanaël Josselin, appelés pour une simple fuite de gaz qui est devenue brasier, rue de Trévise à Paris. La caserne était drapée de bleu, de blanc, de rouge. Un piquet d'honneur était formé. Les porte-drapeaux étaient en place.

« Attention pour les couleurs. Prêt ? Envoyez ! »

La Marseillaise a retenti.

Des centaines de sapeurs étaient au garde-à-vous, en bas, dans la cour, mais aussi tout en haut, sur les toits et les coursives.

« Aux morts ! » a lancé le général Gallet.

Les tambours ont résonné dans la cour.

Le clairon a joué la sonnerie aux morts, répandant son frisson dans toute l'assemblée. Quelques notes répétées et ce roulement sinistre qui vient vriller les âmes. Les familles bouleversées, drapées dans leur chagrin et les portraits des leurs serrés entre leurs bras, contre elles, tout contre.

Ils n'avaient pas trente ans. L'année 2018 a été une année noire pour les pompiers. Trop de morts. Trop de blessés, et tant de proches meurtris.

2019 s’annonce bien pire encore.

Alors, oui, la mort fait partie de leur métier. Elle est dans leur devise. Inscrite. Mais pourvu qu’elle se tienne à distance. Pourvu qu’elle ne se cache pas dans les plis de ce brasier.

Le lieutenant-colonel s’avance. Il prend la mesure de l’événement.

Il est 19 h 06. La charpente est en feu. La toiture a percé. Des flammes s’en échappent et leur souffle résonne jusqu’en bas, jusqu’au parvis. Les pompiers sont à l’œuvre. Les camions débarquent. Il paraît qu’une brigade est bloquée sur les quais, vers le musée du Louvre. Deux échelles ridicules sont déployées sur les côtés. Si courtes. Si loin du feu. Il en faudrait le double, ou le triple même, pour le coiffer. Ils sont loin du compte. Les échelles sont remisées. Inutiles. D’autres vont venir. De Paris. Des Yvelines. De Normandie. Il faut qu’elles fassent vite.

Sur place, tout autour, du parvis aux ponts environnants, il n’y a pas de cris. Il n’y a pas d’explosion, comme l’autre fois, rue de Trévise, ou pire, rue Erlanger, trois semaines après. Dix morts. Des brancards. Le Samu, et des pompiers blessés, clopinants, à bout de souffle. Ils étaient moins nombreux que ce soir sur le parvis. Le feu était bien moins puissant.

Pourvu qu’il n’y ait pas de mort ! Voilà à quoi pense le lieutenant-colonel en rejoignant les autres, ses frères d’armes. Surtout, qu’il n’ait pas à se présenter face aux journalistes la mine basse et le cœur lourd, parce qu’il en manque à l’appel.

Tout autour de lui, la mécanique s’enclenche. Un journaliste l’alpague. Il a fait vite. Il va y en avoir d’autres. Gabriel Plus esquive. Comme il peut.

– Plus tard ! Plus tard !

Il est beaucoup trop tôt. Il n’a pas le moindre recul. Il doit faire son tour. Recueillir les premières informations avant de prendre la parole. Dans la foule, il repère le lieutenant Laurent C.

Un crayon à la main, un bloc de grandes feuilles blanches dans l’autre, le lieutenant dessine l’incendie.

Il a déjà fait son tour du feu.

Il en trace les contours pour éclairer les décisions à venir dans le dispositif. Le feu, il le combat au crayon. À la pointe du crayon. Mais avant, il a fallu qu’il y plonge.

4

Corniche de Notre-Dame, 19 h 14

Myriam C. est la première au feu. Cramponnée à sa lance. Elle n'a qu'un quart de siècle. C'est la seule femme du groupe. Les femmes pompières sont rares. Myriam en fait partie. Moins grande. Moins musclée. Soit. Mais quand un feu se présente elle ne se dérobe pas. Prête à livrer le combat, fût-il au corps à corps.

Myriam est née comme ça. Un brin garçon manqué, mais jeune fille réussie. Blonde. Pâle. Une jolie bouche et des yeux clairs. Une ribambelle de grains de beauté parsème sa joue gauche. Et un léger accent, celui des gens du Nord, vient se mêler à ses mots.

Myriam a vu le jour au début des années 1990, dans un chef-lieu du Pas-de-Calais. À Arras, connu pour son beffroi sur la place des Héros. Pendant ses années de jeunesse, elle traversait cette place quasiment chaque jour. À pied. À bicyclette. Et puis à bord du camion des pompiers volontaires de la ville. À vingt ans, Myriam se rêvait un destin de héros. Elle a franchi le pas. Tant de choses à prouver à ces mecs plus grands qu'elle, plus musclés, plus baraqués !

Elle a signé.

En bas à droite.

Le même contrat que les autres. Les mêmes contraintes, aussi. Engagée sous les drapeaux. Les femmes représentent 3 % des pompiers de Paris.

Elle a d'abord été première classe, là où tout est à faire. Ses preuves. Mettre son mental au défi. Le parcours du combattant le dimanche, chrono en main.

Elle était simple soldat. Myriam s’est accrochée, les moqueries des « relous » n’ont pas de prise sur elle. Elle a grimpé les échelons, normalement, sans entrave. Elle est devenue caporal-chef.

« Cabo-chef ».

Trois barrettes rouges en biais.

Deux ans d’encasernement à la caserne Poissy, dans le V^{e} arrondissement de Paris, parmi les autres. Ils sont une cinquantaine dans ce centre de secours. Des logements sont réservés à quelques rares familles. Et le dortoir pour les autres. Sauf elle. Myriam dort à part. Elle se douche à part. Tant pis pour les jaloux. Elle a déjà prouvé qu’elle était comme les autres quand il fallait y aller. Elle a su se faire sa place. Au mental. À la gnaque. On la respecte, en apparence. Mais elle se figure bien ce qu’on peut dire dans son dos. C’est de bonne guerre. Parcours adapté à l’entraînement. Chrono un peu plus long pour elle. Caporale-cheffe, combien de *l* ? Combien de *f* ? Avec un *e* ? Non ! Comme tout le monde ! Les barrettes qu’elle arbore sur sa veste ne seraient-elles pas d’un rouge qui tire un peu sur le rose et n’auraient-elles pas plus leur place dans ses cheveux que sur son torse ?

Mauvaises langues. Elle s’en moque.

Et ce soir, comme tous les soirs, elle fera tout pour leur prouver qu’elles sont bien accrochées. Personne ne viendra discuter ses galons.

Elle est de permanence. Au réfectoire, à l’heure où les pompiers achèvent leur dîner, Myriam est assise à la table de Tony, de Benjamin, et de Jérôme, qui l’observe, du coin de l’œil. Jérôme est adjudant-chef. Il l’estime. Il sait de quoi ce bout de femme est capable. C’est une pure et dure.

La caserne est récente. Elle a moins de vingt ans. C’est rare dans Paris, où les autres casernes ont souvent plus d’un siècle. Celle-là est fonctionnelle. Elle est située rue du Cardinal-Lemoine, coincée entre un

immeuble, une boulangerie qui fait l’angle, et les vestiges du mur d’enceinte datant de Philippe Auguste.

Quand l’alarme retentit, Myriam se rend comme les autres au poste d’appel, en bas. On leur tend des radios et leur ordre de mission.

« Feu de toiture à Notre-Dame. »

Pas besoin d’étudier la carte accrochée au mur.

Elle connaît le chemin. Ils connaissent bien les lieux. Elle est à 900 mètres. Notre-Dame fait partie de leur secteur. Régulièrement, presque chaque année, ils s’y rendent en exercice.

La cathédrale est immense. Pleine de détours, de couloirs, de réduits difficiles d’accès. Les pompiers de la caserne Poissy ont apprivoisé leur cible, ce monument de foi constellé de gargouilles et de chausse-trappes. Un vaste labyrinthe de pierres, de vieilles poutres et de plomb dans lequel sans repère on s’égare aisément. Un piège de 5 000 mètres carrés qui peut être mortel. Pas question de se faire prendre. Pas question de se tromper. Pas question de perdre du temps. Myriam et Jérôme et Tony et Benjamin y étaient il n’y a pas six mois pour un feu simulé.

Cette fois, c’est du sérieux, même si elle a de la peine à le croire.

Leur véhicule les attend. L’engin pompe et sa réserve d’eau. Près d’une tonne. Le chauffeur se tient prêt. Il attend de « décaler ». Le moteur tourne déjà quand Myriam et les autres enfilent leurs vêtements de feu. Sous-vêtements thermiques. Cagoule pour éviter de se retrouver avec des oreilles à la M. Spock, rongées par le feu sous le casque. Veste en fibres synthétiques et Kevlar. Casque. Gants et système respiratoire individuel obligatoire. Le tout fait la moitié de son poids. Près de 20 kilos. Myriam a l’habitude. Elle s’est entraînée dur.

Le camion sort et tourne. À gauche. Ils voient. Déjà ils aperçoivent la fumée qui s’échappe.

C’est donc bien ça.

Le deux-tons enclenché, le camion se fraye un chemin, longe la Seine, frôle les voitures qui traînent, évite quelques cyclistes arrêtés sur le quai, puis prend le pont. Devant, Myriam et son adjudant-chef savent que c'est du sérieux. Il va falloir de l'aide. Leur brigade est réduite.

Il fait chaud dans le camion et leur matos pèse lourd, de plus en plus lourd à mesure qu'ils approchent. La tension est épaisse, à couper au couteau. Myriam ajuste ses gants. Replace son casque miroir. Elle palpe son attirail.

Les curieux sont déjà là. Non pas qu'ils soient plus rapides qu'eux. Ils y étaient avant. Site sensible. Nombreux touristes. Circulation très dense. La place est noire de monde.

Myriam mesure alors l'importance de ce moment au nombre de portables dressés vers Notre-Dame. Ils ont mis quatre minutes pour atteindre leur cible. Pourtant, Myriam et ses camarades savent qu'ils arrivent trop tard. La vieille dame va perdre son beau chapeau, sa charpente étonnante et sa jolie toiture. C'est une question de minutes.

Avant même de descendre, Jérôme bat le rappel :

– Renfort incendie ! Je répète : renfort incendie !

C'est le mot clef. Tous les pompiers de Paris sont placés en alerte. Sa radio est reliée avec le centre opérationnel. Ils sont sur le pied de guerre.

Le feu est là, bien installé. La charpente crame déjà. La part du feu est faite, vite faite. Mais ce qu'il faut éviter, c'est que la voûte cède à son tour. La voûte, c'est la partie de pierre qui vient coiffer la nef, le transept et le chœur. C'est le crâne de l'édifice. Par endroits, ses pierres font à peine dix centimètres d'épaisseur. Elles sont aussi friables. Elles vivent. Elles n'aiment pas la chaleur. Si la clef de voûte cède, tout le reste risque de céder par effet de domino. Et l'incendie pourrait tourner au cataclysme.

Sur le parvis, deux engins pompes débarquent. Les deux premiers. Il y en aura d'autres. Beaucoup d'autres pour alimenter les lances qui vont

bientôt se dresser comme les fils d'une toile autour de l'incendie. Chaque engin a sa tour. Ils vont alimenter en eau les colonnes sèches.

Pendant que l'adjudant-chef déploie sa stratégie, Myriam déroule sa lance. Elle prend quelques mètres de tuyaux qu'elle branchera plus tard sur une colonne sèche, plus haut. Elle connaît leurs emplacements. Elle les a repérés. Son rouleau à l'épaule, elle s'engouffre dans l'escalier de la tour nord, celle qui mène à la corniche plus haut.

L'escalier en colimaçon est étroit. À peine large comme un homme. Enclavé. Cloisonné. Il est formé de petites marches en pierre que Myriam franchit deux à deux, trois par trois, selon son énergie. Son servant, le première classe, la suit. L'adjudant-chef aussi.

Elle porte son matériel. Elle grimpe l'équivalent d'une quinzaine d'étages. Elle fait vite, sans s'épuiser. Elle a travaillé sur ses capacités musculaires et respiratoires. Son endurance. Elle se ménage. Elle sait qu'elle aura besoin de force et que ce feu va durer. Et ce n'est pas un escalier qui la « Flytoxera », comme on dit à Poissy. Myriam n'a pas envie de se retrouver d'emblée comme une mouche sur le dos, cuite et recuite par les gaz, ou la fumée, ou la fatigue. « Flytoxée ! » Elle n'a pas fait tous ces efforts pour flancher devant ce qui pourrait être le plus grand feu de sa vie !

Elle veut se le faire. Elle veut le faire taire. Elle veut le tuer. C'est son ennemi. Leur ennemi.

Un détail joue pour elle. L'escalier est fermé en haut. Il faut franchir une porte pour accéder au toit. Il n'y a donc pas de fumée. Pas encore. Elle respire aisément. Son servant tend le bras et déverrouille la porte. Il a pris le *pass*. Bon réflexe.

Ce qu'ils découvrent alors dépasse leurs pires cauchemars. Une vision d'enfer. Tout le toit est en feu. La base de la flèche. Sa coiffe. Et le plomb qui la recouvre dégouline petit à petit. Sans son masque, Myriam serait déjà asphyxiée. Son chef passe devant elle. Ils sont trois sur un petit balcon qui

fait à peine un mètre carré. L'autre lance est en face, dans la tour sud. Jérôme leur donne l'ordre d'attaquer. Myriam positionne sa lance avec l'aide de son servant. L'adjudant-chef les laisse pour aller prendre le pouls des autres, au second point d'attaque. Le servant branche la lance. La colonne sèche se gonfle. Le camion balance l'eau censée coiffer ce feu. Mais, d'emblée, Myriam sait qu'ils ont un train de retard. Qu'ils sont peut-être même battus. Le combat est inégal. Avec ces deux petites lances, ils pissent sur un brasier d'enfer qui semble se moquer d'eux. Des flammes de plusieurs mètres s'avancent dangereusement. Elles sont encore contenues à une dizaine de mètres, au niveau du transept, plus loin. On y voit mal.

Mais il y a du vent. Un mauvais vent. Il a pris de l'ampleur et pousse les flammes vers eux.

– On va se faire coincer, dit-elle.

– Qu'est-ce qu'il dit le chef ?

– Rien encore, répond Myriam.

Dans son casque elle entend tout ce qui se dit. Sa radio est branchée. Ils communiquent entre eux.

– Mais on risque de prendre cher, lâche-t-elle en redressant sa lance.

Son servant ne répond rien. Pas besoin de répondre. Ne pas penser. Ne pas réfléchir. Refouler la peur. Cette peur qui paralyse. Et tenir, coûte que coûte.

5

Boulogne-Billancourt, TF1, 19 h 16

Gilles Bouleau est concentré. Enfermé dans sa petite salle, sur la porte il a placardé une affiche et écrit : « Salle de frappe ». Il peaufine son commentaire, ses enchaînements pour le journal à venir.

Dans moins d'une heure, il va prendre l'antenne pour un journal historique. La rédaction de TF1 est mobilisée. Tous les grands médias sont en ordre de bataille. Radio, télévision, presse écrite. Le président Macron va faire « sa » déclaration, celle qui doit changer la donne après des mois de débat national, de manifestations de Gilets jaunes, et une cote de popularité qui flirte avec les abîmes. À vingt heures, le président va apparaître et annoncer ses mesures pour éteindre l'incendie qui menace sa présidence.

Le présentateur vedette du journal le plus suivi de France sait qu'il y aura du monde ce soir, des millions de téléspectateurs. Il ne doit pas se planter. La moindre hésitation, la moindre fausse note lui seront reprochées.

– C'est quoi, ça ?

– Quoi ? lui demande son assistante.

– Ces images.

Dans un coin de la salle nichée dans l'imposante tour de verre de TF1, le présentateur dispose d'un écran pour suivre les chaînes d'information. On ne sait jamais. L'actu est capricieuse. Elle a pour habitude de surgir sans prévenir. Pas question de se faire prendre de court.

– Là, dit-il. Cette fumée au-dessus de Notre-Dame.

Cela fait des heures qu'il prépare son journal. Ses journalistes sont dans leurs salles de montage. Ils ont balayé large, imaginant tous les sujets qui pourraient illustrer les annonces présidentielles. À ce moment de la soirée, personne ne sait ce que le président va dire. Aucune rédaction n'est au courant. Son allocution est enregistrée. À vingt heures précises, un technicien de l'Élysée appuiera sur le bouton qui la rendra disponible sur les faisceaux des grandes chaînes.

La tension monte dans les couloirs. Tout le monde est au travail. Politique. Économie. Société. Culture. Gilles Bouleau et son équipe ont fait le pari d'un journal de quarante minutes.

Rien n'est encore très sûr. Le format du discours change sans cesse. Au début, il devait faire dix minutes. Le président l'a revu. En milieu de journée, il était annoncé pour une durée d'une heure. Trop long, a jugé l'équipe présidentielle. Emmanuel Macron a repris son texte. Il a gommé des passages, ramassé des formules, resserré l'introduction et accéléré son débit. Depuis une demi-heure, tout le monde parle en coulisse d'un discours réduit de moitié. Il devrait faire vingt-huit minutes. C'est mieux. Avec cinq, six sujets derrière, le journal sera porté à quarante minutes en tout. C'est jouable, si rien ne vient enrayer la mécanique de la « Spéciale Macron ».

Sur BFM TV, Ruth Elkrief casse son émission pour passer une image de la cathédrale. Le commentaire est flottant. Personne ne sait ce qui se passe vraiment. L'image est prise de loin, par une de ces webcams qui servent à illustrer les sujets météo.

Gilles Bouleau sort de sa salle. Il cherche son rédacteur en chef, Guillaume Porteu. À quarante ans passés, Guillaume est un journaliste « capé ». Il a passé des années à la rédaction de France Télévisions. Il est

« smart ». Rapide. Très attentif, et il dispose d'un carnet d'adresses conséquent. Cela fait dix mois qu'il est là.

– T'as vu ?

– Oui. Je suis. Il y a eu une dépêche sur le fil Twitter de l'AFP tout à l'heure. Et là, BFM et LCI basculent dessus.

– Qu'est-ce qu'on fait ? T'en penses quoi ?

– J'ai envoyé une moto et un journaliste sur place. On va voir. Mais pour l'instant on ne change rien.

Gilles Bouleau retourne dans sa salle, rassuré. Cela fait des heures qu'il travaille sur cette spéciale. Depuis ce matin, il a enchaîné les réunions avec ses chefs de service pour l'articuler au mieux. Ils ont quarante minutes d'antenne. C'est un JT mémorable. Il devrait marquer un tournant dans la présidence Macron. Il faut que tout soit parfait.

Guillaume Porteu passe une tête.

– Ça y est, dit-il. On sait.

Une source à l'Élysée vient de lui communiquer les thèmes et les annonces à venir.

Gilles Bouleau a du mal à retenir un sourire. Il l'aime, son équipe. Ils font du bon travail.

– Bien joué !

Ils voient l'ordre des sujets. Ils passent en salle de visionnage s'assurer qu'ils ont de quoi faire. Le conducteur est prêt. Cette spéciale s'annonce bien.

Gilles va prendre l'antenne un peu avant le discours présidentiel. À 19 h 57. Le temps de lancer le journal. Pour lui, « un bon JT, c'est un jardin à la française ». Tout doit être calibré. Il faut pouvoir aller d'un sujet à l'autre sans se perdre dans le détail ou avec une vision brouillonne. Avant

de passer au maquillage, il jette un coup d'œil aux images des chaînes d'info. Il est 19 h 20. Il paraît que Macron vient de finir d'enregistrer son discours.

Gilles s'inquiète :

– Il se passe quelque chose, là !

– Oui. J'aime pas ça.

– Non mais t'as vu cette fumée ? C'est pas un petit feu de rien du tout, ça !

Dans une demi-heure, il va se retrouver en plateau, en direct. Dans une demi-heure, il va lancer son titre unique. Il n'y a pas d'autre sujet. Tout tourne exclusivement autour de ce discours.

Gilles a du mal à se dire qu'il va peut-être falloir revoir sa copie. Mais avec quoi ? Il n'a rien ! Pas une seule image exploitable. Il ne va quand même pas faire son vingt heures avec le film d'une webcam !

– La moto est sur place ?

Le visage de Guillaume Porteu a pris deux teintes de blême.

– Oui, répond le rédacteur en chef. Il paraît que c'est grave. Sur place, c'est le gros bordel !

Gilles Bouleau a perdu son sourire.

En régie, un journaliste récupère tout ce qu'il peut. Les images disponibles. Les vidéos sur les réseaux sociaux. Il va jongler avec.

Les dépêches AFP confirment l'ampleur du feu. Notre-Dame est touchée. Son parvis se couvre de rouge. Des camions venus de toutes les casernes de la capitale.

Le présentateur retourne en « salle de frappe » et reprend tout.

6

Chemin de ronde, 19 h 37

La tête du feu se rapproche. Tout près. De son balconnet de pierre, tendue vers l'incendie, Myriam sent la chaleur diffuse sur son visage, malgré son masque et le casque par-dessus et le respirateur. Le danger est concret. Brûlant. Elle a les yeux qui pleurent sous sa protection. Elle s'accroche à sa lance qui pulse comme elle peut. Autour d'elle, elle voit l'eau qu'elle projette et qui retombe vers elle, s'écoule par les saillies qu'on appelle des larmiers, se répand alentour par les gargouilles et fait de toutes les chimères taillées dans la pierre de Soissons les spectatrices hilares de Notre-Dame souffrante. Singes. Diablotins. Homme ailé. Dragon cornu. Stryge. Chiens, chats et guivres aux gueules dures déversent l'eau lancée et le premier plomb brûlant. Témoins de l'agonie.

La caporal-chef leur fait face. Myriam, avec son nom de Bible, déclinaison de Marie, qui lutte du bout de sa lance, dérisoire face au monstre. Elle se livre tout entière pour terrasser ce feu. L'infléchir, le faire plier et le plaquer au sol avant de l'achever. Mais elle est loin du compte. Elle lutte à mille contre un.

Hugo avait raison.

L'incendie dégouline.

Il s'enroule aux charpentes.

Il se nourrit de bois, de la structure de chêne, de ces milliers de poutres données comme un bûcher à sa voracité.

Il se nourrit du vent qui souffle sur ses braises.

Il se moque des jets d'eau alimentés plus bas grâce à l'eau de la Seine. Encore un mot chargé. La Seine, comme la Cène, le dernier repas du Christ

commémoré le jeudi saint.

Le drame est lancé.

Rien ne peut l’arrêter.

Sous ce toit millénaire, il n’y a pas de pare-feu, aucun compartiment, aucune cloison étanche pour freiner son élan. La vieille charpente est faite d’un seul tenant, comme la coque d’un navire qu’on aurait renversée, avant de la barrer d’étais, de solives, de sapines et de lambourdes. Offerte grande ouverte au feu qui la dévore.

Cette charpente est d’un bois vieux comme Mathusalem. D’un passé trop lointain sur lequel le présent semblait n’avoir aucune prise.

L’affaire semble pliée.

À quoi bon ?

Il faudrait dégager une autre priorité.

Jérôme, l’adjudant-chef, donne l’ordre de changer de point d’attaque. Myriam remballe sa lance. Elle décampe et s’engouffre sous le toit, dans la Forêt aux prises avec ce démon rouge. L’objectif est alors de viser le cœur. Mais le danger est trop grand. Le diable a pris des forces. Il gagne en ampleur à chaque poutre, à chaque solive. Vorace. Inutile de se jeter dans sa gueule.

Un autre ordre est passé. Il faudrait ceinturer le feu. Myriam a le plan des lieux en tête. Il y a une porte plus loin qui donne sur le chemin de ronde. Ils vont sortir par là. Leur lance tiendra le coup. Ils ont encore de la marge. Il faut juste qu’aucune poutre ne vienne s’écraser dessus et couper son débit. Il est déjà si faible. La colonne sèche est étroite. Et le camion en bas à beau donner ce qu’il peut, ils sont 40 mètres plus haut.

La porte est là. Elle donne sur une corniche. Ténue. À flanc de flammes. Ils s’approchent du toit qui chapeaute le transept. Ou plutôt de ce qu’il en reste. Ses plaques de plomb s’amalgament sur la charpente, qui est à nu. Les poutres de vieux chêne cèdent l’une après l’autre comme un château de

cartes. La chaleur est démente. Peut-être 300 degrés. Avec un « effet de four à pain » causé par la voûte en dessous. Sa pierre réfléchit le pire.

Myriam se sent si lourde sur l'étroit chemin de ronde à plus de 40 mètres entre le vide et le néant. La chaleur augmente à chaque pas. Elle dépasse probablement les 400 degrés. Myriam avance encore sur ce front dévasté. L'incendie monstrueux a déjà dévoré 1 000 mètres carrés. Mais il en veut encore.

Si Myriam poursuit tout droit, elle tangentera le mal, le cœur du brasier. Il doit y faire dans les 600 ou 700 degrés. Elle crève de chaud sous sa combinaison.

Myriam et son coéquipier s'arc-boutent de leur mieux. La lance en position. Ils savent que leurs frères d'armes prennent position aussi. De l'autre côté du transept. C'est la mission. Le ceinturer.

Le feu s'est emparé de la flèche, mais Myriam ne le voit pas. Le feu vient de crever la flèche, mais elle ne le voit pas. Son point de vue est réduit. Elle arrose droit devant. Un muret cache le reste.

Pendant un quart de seconde, elle détourne la tête. Elle voit la foule en bas, massée le long des quais de l'île en face, l'île Saint-Louis. Les télévisions se déploient. Des caméras se faufilent. La masse s'étend jusqu'aux rues adjacentes. Le spectacle est dantesque. Elle reprend ses esprits. Elle n'a pas le vertige. Elle n'a pas peur du vide. Elle tient bon.

Quand, soudain, un fracas la surprend.

– T'as entendu ?

– Oui, répond son servant.

Il a entendu, lui aussi, malgré le bruit de la lance qui crache sur les flammes 200 litres d'eau par minute.

Ils l'ont bien entendu, tous les deux. Un bruit assourdissant.

Angoissant. Ce bruit ressemble à celui qu'aurait fait une tractopelle lâchant ses débris dans une benne. C'est à cela que Myriam a pensé. Ce bruit-là multiplié par dix. C'est comme ça qu'elle le traduit.

Myriam se colle au mur. Des brandons se dispersent. Le vent semble devenu fou. Il tourbillonne comme si un creux l'avait piégé. L'air est saturé de flammèches qui cherchent un point de chute, valdinguant en tous sens. Il s'est passé quelque chose, là-bas, là où on ne voit pas. La radio ne dit rien. Ils se retrouvent seuls là-haut, tous les deux. Leur lance est un serpentin triste. Une bouche devenue sèche qui pend lamentablement. Il n'y a plus de pression. La toiture se délite. Tout semble s'accélérer depuis l'immense fracas.

Elle ne peut pas savoir que c'est la flèche qui vient de se briser. Elle ne peut pas savoir que sa base se disloque. Elle ne le voit pas. Elle subit. Elle court un grand danger. Le monde a vu les images en direct. Des millions de gens ont sursauté en la voyant se briser. De là où elle se trouve, Myriam ne peut pas entendre le grondement de la foule. Son effroi.

C'est Jérôme, l'adjudant-chef, qui ordonne leur retrait. Il a vu de là où il est. Il a vu l'immense flèche de 750 tonnes s'abattre tout près d'eux. À quelques mètres seulement. Ils l'ont échappé belle. Ils sont miraculés.

– Repli ! Repli ! crie-t-il dans sa radio.

Myriam fait demi-tour, elle court vers l'escalier, mais la porte est fermée. Impossible de l'ouvrir. Elle semble verrouillée. La voilà condamnée, là-haut, sur cette coursive étroite, sans retour possible. C'est le pire scénario.

7

PC de Notre-Dame, 19 h 57

Sur le parvis, un poste de commandement est déployé. Une simple tente adossée à un camion équipé de tout ce qu'il faut pour piloter les hommes. Un tableau blanc encore vierge est fixé sur une paroi. Il figurera le zonage du site, son découpage par secteurs, nord, sud, est, ouest, et l'évolution du feu. Le dessinateur, Laurent C., rendra compte à son retour.

Dans le camion, un grand écran permet de savoir heure par heure, minute par minute, qui fait quoi, sur quel engin, et au sein de quelle brigade.

Le lieutenant-colonel Gabriel Plus enfile sa tenue de feu, quand il entend un grand bruit d'explosion. Il se retourne par réflexe. Observe la cathédrale, dont toutes les portes s'ouvrent. Brutalement. Il en faut de la puissance pour faire claquer ces portes. Chacune pèse plusieurs tonnes. Le lieutenant-colonel comprend alors que le monstre gagne et grogne. La vieille dame a flanché. Mais de quoi s'agit-il ? La voûte ? Le chœur ?

Près de lui, le général Gallet est soudain devenu pâle. Ses traits sont tirés. Ses lèvres sont scellées. Il écoute la radio qui annonce le pire.

– On a perdu le visuel ! Plus de visuel sur le chemin de ronde !

Il y a des hommes là-haut. Une dizaine chargés de cerner la flèche. Les images de sa chute se répandent sur les réseaux sociaux presque instantanément. Tout le monde les a vues.

Le drame est en cours. Le décor est planté. Les acteurs sont en place. C'est le moment de la bascule. Tout le monde sur le parvis a les yeux levés

vers les tours et la façade.

Le général Gallet tend l'oreille. Il épie la moindre palpitation des ondes. Chaque seconde s'étire. C'est un silence de mort. Le général confirme le repli. Il réfléchit. Il ordonne un point de situation, avec tous ses chefs de secteur. Il a peur. Il se dit qu'il a probablement perdu des hommes.

– Ils étaient combien là-haut ?

La question est purement rhétorique. Il connaît la réponse. Il a le dispositif en tête. Il ne pense qu'à cela depuis le début de l'alerte.

– Mon Dieu !

D'autres secondes passent, sans que plus rien ne se passe. Le lieutenant-colonel Plus rabat le Velcro de ses manches. On ne sait jamais. Il se tient près de son général. Il se dit que peut-être il lui faudra annoncer le pire. Il est porte-parole. C'est son job. Il porte la parole. Bonne ou mauvaise. *Sauver ou Périr*. Il s'inquiète d'un brancard qui pourrait surgir en bas. Il en a vu, des morts. Ils en ont vu, tous les deux.

Le pire, c'était en 2015. Pendant le Bataclan. Le général Gallet commandait en second la brigade des pompiers. Un dispositif monstre, pour une autre nuit d'horreur. Paris frappé au cœur. Des dizaines de morts. Des centaines de blessés.

Un journaliste free-lance suivait une des brigades. Plus tôt, des semaines plus tôt, il avait obtenu leur accord pour un reportage au long cours, un long format pour une grande chaîne française. Il l'avait eu aussi au moment de *Charlie*, lors d'un autre attentat. Il suivait les pompiers, déjà.

Chat noir.

Journaliste chat noir.

Il était dans leurs pattes. Gênant le dispositif avec sa caméra et sa minette braquée sur les victimes des terrasses. Dans la foulée des pompiers. Ses images sont restées longtemps sous le boisseau, interdites de diffusion,

passées au peigne fin par les limiers de l'antiterrorisme. Pour un détail. Un indice éclairant.

À l'époque du Bataclan, la police était « menante » et la brigade « concourante ». Cette fois-ci, c'est l'inverse. Pour opérer au mieux, le général et ses adjoints ont besoin d'espace, d'une bulle d'impunité. La police est débordée. Elle a appelé à l'aide la Protection civile pour faire du parvis un sanctuaire inviolable. Les curieux sont repoussés, les journalistes sont contenus, plus loin, bien plus loin. Chacun espère que ce sanctuaire ne devienne pas un cimetière.

Au bout de dix secondes, les ondes radio reprennent.

– C'est bon. On est complets.

Le message vient des équipes près du toit.

Mais il y a un problème. Ils sont coincés là-haut. Impossible de sortir.

– On envoie une équipe.

Trois volontaires s'alignent pour aller secourir leurs camarades pris au piège dans un réduit de pierre, à l'écart du brasier.

– On va les tirer de ce guêpier.

Le général se reprend. Il réfléchit, intensément. Vitesse du vent. Montée en puissance. Interopérabilité. Priorités. Il hiérarchise.

Des pompiers d'Île-de-France sont attendus sur place. Ceux de Versailles viennent d'être sollicités. On a besoin de camions équipés de bras élévateurs. Il faut faire venir les engins qui sont d'ordinaire affectés au château. Tout cela fait beaucoup de choses, et le déroulement s'accélère depuis l'effondrement de la flèche.

Ce n'est pas une surprise. Gallet s'y attendait. Dès les premières secondes, à voir ce panache noir, il a su que le toit ne tiendrait pas longtemps et que le plomb de la flèche allait fondre et poser d'immenses difficultés. Et puis l'échafaudage. Près de 500 tonnes d'acier suspendues au-dessus d'une voûte délicate et fragile, tendue au-dessus de la cathédrale

comme un fin manteau de pierre qui menace de tomber. Toutes les caméras des médias ne suffisent pas. Ce qu'il faut, c'est que cet échafaudage ne vrille pas trop vite.

Il reprend.

Dans l'ordre.

Priorité 1 : évacuer le public.

Fait.

Priorité 2 : faire un nouveau tour du feu.

Le général a réuni tous ses chefs de secteur.

– Où est passé le dessinateur opérationnel ?

En attendant les drones et leurs images, le général exige une nouvelle vue d'ensemble. Et le seul homme en mesure de la lui apporter se tient à une centaine de mètres de lui, du côté du quai de Montebello.

Avec son crayon et sa gomme, qu'il n'a pas le temps de sortir, équipé d'une simple planche de format papier A4, le lieutenant Laurent C. est à cet instant précis un homme clef.

Il a des années de métier. Les grands feux, ça le connaît. Ce soir, en arrivant sur place, dans la roue de son état-major, son premier réflexe a été de faire un rapide tour du feu. Pour voir. D'abord quelques photos. La première a été prise à 19 h 18. Mais une photo dit peu. Même un drone, même une image filmée, de haut, de loin, par l'hélicoptère de la Sécurité civile, disent peu.

Lui peut faire bien mieux que cela. Laurent C. a acquis le don de traverser les murs d'un simple coup de crayon, d'offrir une vue complète des lieux, en trois dimensions, en plans de coupe, ou de se focaliser sur un détail précis.

Il est l'œil du drame.

Le croqueur de feu.

Les perspectives qu'il trace, les coupes qu'il opère du bout de son crayon sont presque aussi précieuses que les lances brandies.

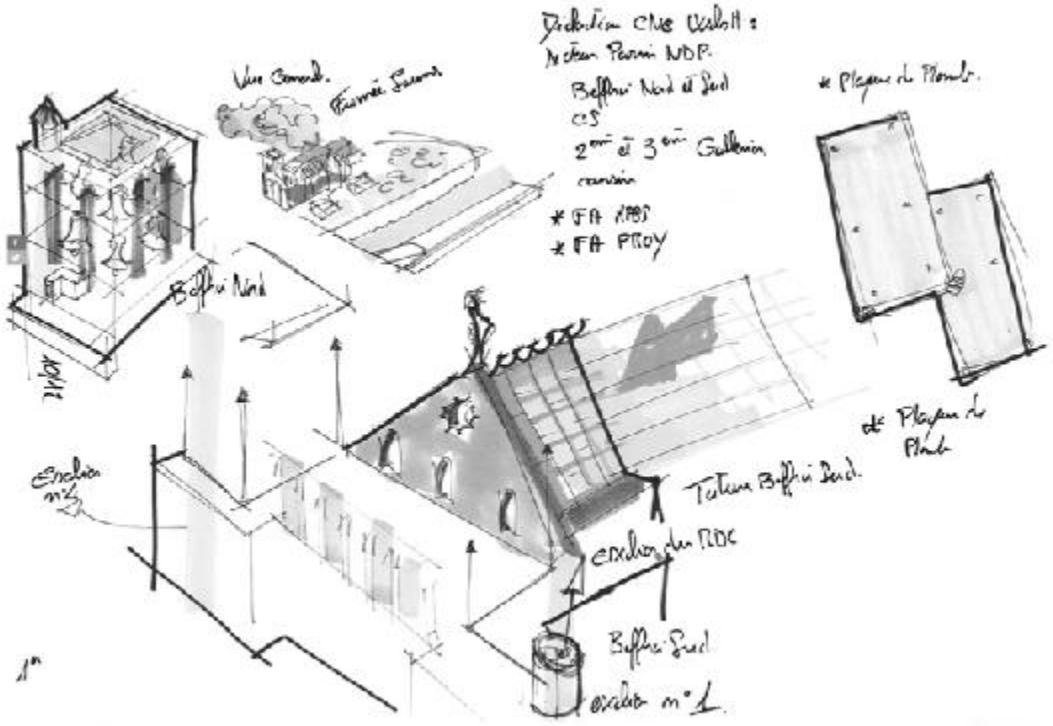
Par chance, il est déjà venu. Il a vu Notre-Dame de l'intérieur. C'était il y a dix ans, certes. Cela ne remonte pas à hier. Mais quand on fait ce métier, qu'on a le coup d'œil qu'il faut, on a aussi comme lui une excellente mémoire photographique. Il a déjà en tête une partie de la structure. Mais cela ne suffit pas.

Sa photo envoyée, Laurent s'est engouffré dans l'escalier de la tour nord. En haut, il a croisé Myriam et ses coéquipiers. Il les a vus s'engager sur le chemin de ronde. Il les a vus à l'œuvre avant que la flèche ne tombe. Il est resté en retrait. Il a pris quelques notes. Sur la structure des plaques de plomb. Il a noté le sens du vent. Il a disséqué le monstre, il l'a colorisé pour souligner ses forces et ses faiblesses.

Son dessin dans une pochette de protection, Laurent a vu. Il va pouvoir rendre compte. Son dessin est capital.

En traversant le parvis il voit les braises qui tombent. Sur les abords de la cathédrale, des poubelles ont pris feu. Décidément, ce feu-là fait des siennes. Il se répand partout. En passant devant le portail central, Laurent aperçoit le plomb qui se déverse dans la nef. Une coulée infernale. Une cascade lumineuse, comme celle que laissent les feux d'artifice du 14 Juillet. Mais chaque point qui s'affaisse sur le damier de marbre, sur l'autel central, sur les bancs de la nef, sur les vieilles stalles de chêne qui ornent le sublime chœur, menace d'incendier le reste, de le coloniser, de s'étendre à tout ce qui tient encore debout. Ce n'est qu'un début. Il appréhende le pire. D'autant qu'un détail l'intrigue là-haut. Du côté de la tour nord. Il a cru voir quelque chose. Il y reviendra. Le général l'attend.

Après un bref salut, il sort ses dessins et détaille ce qu'il a vu.



Pendant que le général regarde ses croquis, Laurent C. évoque le détail de la structure du toit avec tout ce plomb fondu. Il revient sur le vent et l’emballement thermique, qui lui fait faire des pointes à 30 kilomètres par heure.

Le général est attentif. Il baisse un peu le front pour se couper du monde, du brouhaha ambiant qui pollue ce compte rendu.

– Et maintenant, ça donne quoi ?

Il est 19 h 53. Le tableau blanc est plaqué sur le côté d’un camion. Laurent prend son feutre et dessine ce qu’il sait. Son crayon vole. Il a pris ses repères. Il trace les deux tours, la toiture telle qu’elle était, et la double d’un trait rouge pour dire qu’elle n’est plus. Il donne quelques axes.

Laurent reprend son matériel à dessin, quelques feuilles vierges, mais un pressentiment le tiraille. Il faut qu’il y retourne. Vite. Faudrait pas que ça

prenne dans la tour. Il relève la tête. Il a de bons yeux. Et puis, de l'intuition…

Au PC, tout se complique. Le général va devoir décrocher. Au plus mauvais moment. Au cœur de la bataille. Les autorités sont là. Deux ministres, le préfet, le recteur de Notre-Dame et la maire de Paris. Il faut leur faire un point de la situation. Mais pas ici.

Son porte-parole, Gabriel Plus, l'observe. Le sang-froid du général l'impressionne. Un sacré bonhomme. Les croquis à la main, le général s'avance vers Gabriel Plus.

– Colonel.

– Oui, mon général.

– Il me faut une salle pour informer nos autorités.

– Elle est prête, mon général. Le préfet a proposé une salle au fond de la cour, à droite. Je vais vous guider.

Pendant que le général Gallet et son lieutenant se dirigent vers la préfecture, le commandant en second, le général Gontier, prend la main. Il est briefé. Il a suivi. C'est lui qui est en charge de l'engagement tactique. Il porte la chasuble jaune sur laquelle c'est écrit. « Commandant des opérations de secours ». Il est déjà en train de débriefer. C'est bien. Ça roule. Le général Gallet peut compter sur eux.

8

Palais de l’Élysée, 19 h 57

Le président Macron visionne sa dernière prise. Il est encore coiffé, maquillé d’un voile de poudre et d’un peu d’anticernes. Dans le salon le plus neutre du palais de la présidence, ses équipes ont fait dresser une toile pour cacher les dorures. Un bureau a été sorti des réserves. Basique. Simple. Tout le long de son discours, il a gardé les mains à plat dessus. Humble.

Sibeth Ndiaye, sa porte-parole, a fait décrocher le tableau d’Obey qui figurait Marianne sur un fond bleu, blanc, rouge. Obey donnait une touche moderne aux lieux. Obey, le *street artist*, connu mondialement pour son portrait d’un autre président, Obama. Autre temps. Autre style. L’heure n’est plus à la quête de grands parrains. L’heure est au dépouillement. À l’humilité. Presque à la contrition. Pendant des mois, le président Macron a battu villes et campagnes pour goûter à la grogne. Il n’y a pas plongé tête baissée. Pas vraiment. Ses équipes ont fait le job. Elles ont fait un peu de tri. Il a eu droit à un parterre sélectionné censé représenter la France, toute la France. Le temps de quelques coups de griffes, de bougonnements feutrés, de critiques pertinentes, il a répondu ce qu’il a pu, il a pris note, souvent. Tout était retransmis, en direct.

– J’étais bon ? C’était clair, Sibeth ?

La jeune femme se tient dans un coin du salon. C’est son écran qu’elle fixe. Celui de son portable. Cela fait trois quarts d’heure qu’elle ne le lâche plus.

– Il se passe quelque chose de grave.

À 18 h 33, dès le premier panache, la jeune femme a tweeté. Elle a senti le vent, l'événement qui tournait en faveur du président. C'est pour ça qu'elle est là. Membre du « premier cercle » autour du président Macron. Elle est douée. Plus que les autres. Hyper intuitive. Hyper connectée.

– Je ne crois vraiment pas que ce soit une bonne idée.

Les conseillers de Macron se concertent. Le débat est lancé. Faut-il diffuser ce discours ? Fallait-il intégrer ces quelques phrases sur l'incendie en cours ? Ils ont travaillé d'arrache-pied, toute la journée, pour l'écrire, le reprendre, le raccourcir. Il est si important. Mais sera-t-il audible ? Et opportun ? On n'annonce pas un cadeau de plusieurs milliards d'euros à des Français qui pensent à autre chose, qui regardent ailleurs et se demandent si oui ou non elle va cramer.

Le bon timing. Le bon tempo. C'est le credo de Macron. Il faut être dans le coup. Et ce soir, c'est autre chose qui se joue. La cathédrale a bouleversé la donne.

Les premières images sont là. Il suffit de se brancher sur n'importe quelle chaîne d'information.

– Président, il ne faut pas se tromper d'incendie.

La phrase est tombée comme ça. Difficile de savoir qui l'a prononcée. Mais elle s'est imposée. C'est vrai. Ce n'est pas le moment. Les téléphones vibrent. Les rédactions attendent. Elles sont prêtes pour diffuser le discours. Il suffit d'appuyer sur le bouton.

Trump a balancé son tweet. Laurent Wauquiez aussi. Anne Hidalgo, la maire de Paris, est sur place. Même le ministre de la Culture, Franck Riester, s'est dérouté, alors qu'il filait vers l'aéroport du Bourget. Il est sur le parvis, lui aussi.

– Et Casta' ?

– Le ministre de l'Intérieur est en voyage officiel, monsieur le président. Il est à Mayotte. Mais le Premier ministre se tient prêt. Il peut vous y

retrouver.

Le président balaye l'assemblée de ses conseillers. Il cherche le regard de Brigitte, sa femme.

– Tu sais très bien ce que j'en pense. Notre-Dame est un symbole. Tu dois y aller, Emmanuel.

Ce soir, rien ne va plus. L'acte II de la présidence Macron va passer à la trappe. C'est là-bas qu'il faut être, sur le parvis. Montrer un président au contact de ceux qui se battent pour sauver Notre-Dame.

Trump a tweeté le premier. Comme d'habitude. Il connaît Notre-Dame. Sa femme aussi. L'an dernier, la veille du défilé du 14 Juillet, Brigitte Macron et Melania Trump se sont rendues dans la cathédrale. Le recteur, Mgr Chauvet, leur a offert une visite très privée. Devant la Vierge à l'Enfant du pilier sud-est du transept, la statue la plus célèbre de toute la cathédrale, le recteur attendait les deux premières dames.

– Commençons cette visite en saluant la première dame du monde.

– J'aime bien la Sainte Vierge, a répondu Melania.

Brigitte Macron n'a pas oublié cette visite. Surtout quand le recteur a proposé de leur dévoiler un des plus grands trésors de la chrétienté : la sainte couronne d'épines. Il a revêtu sa chape rouge, s'est avancé vers le coffre situé au fond du chœur, s'est fait remettre un coussin rouge pour la présenter à ces dames. Melania Trump était visiblement émue. Elle l'a embrassée du bout des lèvres. Brigitte Macron s'est approchée à son tour. Elle aussi a voulu la vénérer.

Cette couronne est le trésor sacré pour des centaines de millions de chrétiens. L'enjeu dépasse de loin la crise des Gilets jaunes.

Pendant que les pompiers font la part du feu, le président et sa femme font la part des choses. Notre-Dame balaye tout. Elle est intimement liée au roman national. Religieux ou laïc. Elle impose son histoire à l'Histoire.

Quand le couple Macron se forme, pour les grandes décisions, il pense en termes codés, pétris de littérature, d'histoire et de philosophie. C'est leur

mode de fonctionnement. Leur code intime. Brigitte Macron a passé le bac au lycée du Sacré-Cœur. Elle a enseigné les lettres chez les Jésuites, à Amiens au lycée de la Providence, puis à Paris au lycée Saint-Louis-de-Gonzague. Certes, elle se souvient de l'émotion de Melania Trump devant la sainte couronne. Elle se souvient surtout du grand Victor Hugo.

Elle sait que le poète entreprit l'écriture de *Notre-Dame de Paris*, tout près d'ici, près du palais de l'Élysée. À deux, trois rues seulement, de l'autre côté des Champs.

En 1830, près de deux siècles plus tôt, Hugo venait de s'installer avec femme et enfants au 9, rue Jean-Goujon. Les Champs-Élysées n'étaient alors qu'une longue allée plantée d'ormes en quinconce. Très espacés. Très aérés. Le jour, s'y rendait le peuple des terrasses. Celui qui disposait de temps et d'un peu d'argent à perdre parmi la vingtaine de cafés, de laiteries, de baraques et de jeux divers. Le soir, le promeneur se risquait à se faire détrousser par les mauvais garçons traînant dans ses fourrés. Mais Hugo ne sortait pas. Il écrivait. Il suppliait même sa femme de le retenir chez eux. Il n'en sortirait pas tant qu'il n'aurait pas achevé son livre.

Mais ces Champs-Élysées sont plus forts que tous les souhaits. Deux mois seulement après qu'il eut commencé son livre, la rue se mit à gronder. Hugo dut s'y faire, longtemps avant Macron.

En juillet 1830, la place de l'Étoile n'était encore qu'un vague chantier. L'Arc de Triomphe tenait tout juste debout. C'est de la place de la Concorde, rebaptisée place Louis-XV, que montait la colère. Le peuple n'en pouvait plus de se taire, de se faire museler par de nouvelles ordonnances sur la liberté de la presse.

Les typographes, les ouvriers imprimeurs furent les premiers à s'indigner. La police réprima les manifestations. Les coups tombèrent. Le Gaulois était déjà gaulois. Sensible à l'injustice. Les mandats d'arrêt se multiplièrent. Très vite, les Parisiens s'en mêlèrent et réclamèrent tout en

même temps. Plus de pain. Moins d'impôts. Moins de tracasseries administratives. Plus de liberté. Moins de police…

Des barricades se dressèrent. Des heurts. Des morts. Deux cents parmi les troupes du général Marmont. Huit cents parmi les insurgés. Des charrettes de blessés traversaient la capitale et révulsaient les indécis.

En trois jours, que l'Histoire a retenu comme les Trois Glorieuses, le roi Charles X perdit son trône. Les troupes se replièrent et Eugène Delacroix s'attela à son tableau de *La Liberté guidant le peuple*.

Hugo n'avait pas fini d'écrire son roman. C'est tout juste s'il avait mis le nez dehors. Mais il sentit lui aussi. Il devina. Il savait de quoi le peuple était capable. Et le livre qui se dessinait sous sa plume devint une ode populaire à la grandeur des petits, à la gloire des sans-nom. Quasimodo. Esméralda. Sa cour des miracles fut le refuge des gueux.

En juillet 1830, le plomb des typographes avait fait se lever la foule. Premiers à s'insurger. Premiers à se faire prendre. Premiers à tomber sous le plomb tiré par les troupes royales.

En avril 2019, le plomb de la cathédrale n'en finit pas de couler pendant que le président remise son discours.

Les Gilets jaunes attendront. Cela fait cent cinquante jours qu'ils défilent, exigent et cassent. Cela fait plus de cinq mois qu'ils envahissent les Champs-Élysées, presque tous les samedis, et que le pouvoir tient.

Avec son chef-d'œuvre, Hugo s'est imposé comme un maître romantique, taillant au kilomètre des phrases magnifiques. Il maniait, comme personne, les circonlocutions et laissa sur Notre-Dame des pages à sensation.

Avec sa politique, Macron a imposé des rigueurs budgétaires. Si Hugo digressait, Macron a dégraissé. Et dans tous les domaines. Dans les arts, les armes et les lois, dans les écoles. Nécessité oblige, paraît-il. Mais ce sont autant de mesures qui plombent sa présidence.

« Songez-y, écrit Victor Hugo dans un discours prémonitoire. C’est l’anarchie qui ouvre les abîmes, mais c’est la misère qui les creuse. Vous avez fait des lois contre l’anarchie, faites maintenant des lois contre la misère[1]. »

Le président se tourne vers ses conseillers. Il saisit le bras de sa femme. Sa décision est prise.

– On oublie le discours. On va à Notre-Dame.

9

Transept nord

La caporal-chef Myriam a de la suie plein le masque. Malgré tout l'air que lui procure sa bouteille, elle a les yeux brûlants. La chaleur est infernale et le toit se délite à la vitesse du vent. Depuis combien de temps sont-ils coincés là-haut ?

Elle se cale près du mur. La porte est trop épaisse. Myriam se retrouve perchée sur une coursive à 40 mètres du sol avec son équipe. Ils risquent d'y passer. Elle le sait. Tous le savent.

– Cette putain de porte résiste. Y a rien à faire !

– Mais pourquoi ? lance son binôme.

Le souffle. Le vent. Un appel d'air. Quelque chose a fermé la porte d'accès à l'escalier.

– C'est pas vrai ! On est maudits !

Impossible de l'ouvrir. Ils ont beau la frapper, donner de grands coups de hache, cette porte est verrouillée.

Myriam se reprend. Elle arrête la gamberge et suit la procédure. C'est un automatisme. Un réflexe conditionné acquis par le travail, exercice après exercice.

La radio ? En rade. Mais y a du jus.

Noter l'heure. OK !

Sa balise de détresse est à portée de main. OK !

Son masque à gaz fonctionne. OK !

« Bien capelé », comme on dit dans le jargon.

Son manomètre. OK !

Sa bouteille de six litres est à moitié pleine. Depuis le début de l'intervention, elle a pris soin de respirer calmement. Il lui reste beaucoup d'air. C'est bien.

Toute cette fumée jaune qu'elle a vue en arrivant est causée par le plomb. Le risque chimique est grand. Le plomb est un poison. Sa combustion est dangereuse. Elle le sait. Les vapeurs dégagées provoquent des maux de tête, des nausées, des crampes abdominales et des vomissements. À terme, elles ont des effets sur le système nerveux. Saturnisme. Cancer. Certains disent même que le plomb est mutagène, qu'il peut provoquer des dommages génétiques, sur le fœtus notamment.

Myriam n'a que vingt-sept ans. Si son emploi du temps ne lui permet pas d'envisager une grossesse dans l'immédiat, elle n'y a pas renoncé. Plus tard. Un jour. Elle y a droit, elle aussi.

La radio fonctionne de nouveau.

L'appel de secours est pris.

C'est le chef de garde qui percute le premier. Jérôme. Un bon mec. Ils s'apprécient, Myriam et lui.

– On vous envoie des gars.

Leur balise a fonctionné. Leur position GPS est envoyée. Par acquit de conscience, Myriam balaie une dernière fois la coursive. Le feu a encore gagné du terrain. Il va si vite ! Elle sourit à Tony qui vient de rejoindre l'équipe, servant, première classe. Un grand type un peu métis. Plutôt discret, mais dans l'action, efficace. Elle donne un léger coup d'épaule à Benjamin, trois barrettes rouges, comme elle. Ensemble. Solidaires. C'est pas le moment de flancher, de « déphosphater » comme ils disent.

C'est l'intervention de leur vie. Ils sourient sous leurs masques. Ils s'adressent des clins d'œil. Des comme ça, ils n'en connaîtront sans doute pas d'autres. Ils sont prêts. Au taquet. Myriam et ses coéquipiers ont hâte de lui rentrer dedans de nouveau et de lui casser la gueule. La guerre est déclarée. L'ennemi juste en face.

– T’as vu la flèche s’effondrer ?

– La flèche ? Quelle flèche ? demande Myriam.

– La grande flèche, voyons, celle du toit.

– Mais non. C’est pas possible, dit Myriam.

Elle se représente la scène. Elle comprend mieux le bruit qu’elle a entendu un peu plus tôt, là-haut.

– Oui. Elle s’est brisée comme un cure-dent. J’ai bien cru qu’elle allait nous arriver sur la gueule.

– Ah non. Je ne l’ai pas vue, dit Myriam. Elle est tombée comment ?

– La pointe a dégringolé vers la rue, juste en dessous de nous. Et le reste, la base, a dû s’affaisser sur lui-même. Je pense qu’elle est en bas, maintenant. Quelque part dans l’église.

– Sous le toit, là, tu veux dire ?

– Oui, c’est ça. Sous ce toit, enfin ce qu’il en reste.

Myriam a une moue de dépit. Les pompiers ont perdu le début de la bataille. C’était joué d’avance. Ils sont arrivés si tard. Depuis combien de temps le feu couvait-il sous ce toit ? Pourquoi l’alerte a-t-elle été donnée si tard ?

– Te pose pas de questions.

Ne pas se poser de questions. Récupérer. Se reprendre. Myriam détend ses bras le long de son corps. Elle éprouve les muscles de sa main, de ses épaules sous sa combinaison. Elle va y retourner. Bientôt. C’est le moment de répit. Comme un boxeur dans son coin avant que retentisse le gong. Inspirer. Profiter.

Elle a toutes ces idées en tête. Soldate. Soldate du feu. Depuis que la brigade existe, tous ils ont ça dans le crâne. Se préparer au combat. Ils ne vivent que pour ça. Et ça remonte à l’Empire. La première brigade des sapeurs-pompiers a été créée par Napoléon, en 1811. Les premiers engagés étaient issus des rangs des fantassins de l’Empire.

Elle se souvient des mots du commandement. Souvent le général rappelle qu'un fantassin doit être « souple, félin et manœuvrier ». Bon, là, c'est pas tout à fait ça. Ils sont plutôt coincés. Plus rats que félins. Mais ça va vite changer. C'est une question de secondes. Ils ont hâte d'y retourner. Ils sont encore dedans, le temps se met à filer, comme quand on se fond dans l'action, qu'on en veut, qu'on a la rage de vaincre et qu'il n'y a plus rien d'autre qui compte.

– Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? On perd du temps !

Tony est aussi impatient qu'elle.

Quelques secondes plus tard, ils entendent des grands coups résonner contre la porte.

– Les voilà.

Leurs frères d'armes sont derrière. Ils vont les faire sortir.

La porte s'ouvre enfin.

– Pas de blessé ?

– RAS.

Myriam se met en colonne pour sortir. La voie est libre. Elle dévale l'escalier. Elle relève son masque. Cent marches plus bas, elle se retrouve à l'air libre. Elle a eu chaud, c'est vrai. Mais cela ne fait que commencer. La bagarre.

– On fait quoi ?

– On sort la grosse et on crache.

La « grosse », c'est la grosse lance. En haut, Myriam a dû s'accommoder de la « petite », 200 ou 300 litres par minute, et encore, quand y a assez de pression. C'était pas vraiment suffisant. La grosse crache beaucoup plus. C'est une grande gueule de 60 millimètres de diamètre. Il faut bien s'accrocher pour diriger son jet. 8 litres d'eau à la seconde.

Jusqu’à 1 000 litres à la minute et une pression considérable qui peut monter à 8 bars. Il faut bien cela pour attaquer ce monstre. Il en faut même plusieurs. Sans doute une centaine.

Viendra le moment de débriefer. Pour le Retex, le « retour d’expérience », Myriam met de côté cette idée. Ce feu est coriace. Par sa puissance. Par tout le combustible qui l’alimente. Il est ramassé, comme un boxeur, et cogne. Il est souple aussi. Capable de s’étirer quand le vent s’en mêle, et de se transformer en catcheur, pour se répandre sous une bourrasque. C’est comme ça qu’il a dû avoir la flèche, en s’entortillant autour d’elle. Prise par l’intérieur. Cernée, et d’une clef de bras, clac, elle a cédé. Myriam a vu tout autour. Les immeubles. Les riverains. Le feu peut s’étendre et bouffer ceux d’en face.

Heureusement, tout le monde a été évacué. La police a fait le job.

Myriam n’a pas vu le vieux monsieur sous son toit juste en face, à l’angle de la rue d’Arcole et de la rue du Cloître-Notre-Dame. Il observe la scène par un Velux entrouvert. C’est un vieil homme discret qui ne veut pas se faire prendre ni la laisser brûler seule. Il filme. Il appelle sa fille. Il prie, comme sa femme, postée de l’autre côté, côté quais, qui prie elle aussi. Le monsieur n’est pas tout seul. Myriam ne le sait pas. Personne ne le sait encore, mais il y en a des dizaines comme lui, qui se terrent parce que c’est plus fort qu’eux, parce qu’ils veulent rester. Pour elle. Pour leur cathédrale.

Sur le parvis, ça grouille de monde. Des dizaines de camions s’articulent alentour.

La doctrine des grands feux tient en une simple formule : « Frapper vite et frapper fort ». L’état-major a fait fort.

Près de 400 pompiers sont déjà déployés. Toutes les casernes de Paris et de la petite ceinture. Des renforts assurent la permanence pour d’autres

interventions. Tout le monde est sur le pont.

Un bras élévateur a été déployé sur l'aile nord de la cathédrale. Il vient des Yvelines, de la caserne des pompiers de Versailles. Myriam a reconnu le dessin de l'insigne sur la porte, un foudre ailé, sous le contour du département coloré d'un fond bleu frappé de fleurs de lys et du chiffre 78. La nacelle se déploie au bout d'un bras télescopique. En quelques secondes elle atteint le point d'attaque, le chemin de ronde sur lequel Myriam était postée.

En se reculant, Myriam évite un autre camion. Encore un engin des Yvelines avec un bras élévateur. Il vient de Magnanville. Il est à peine vingt heures. Ils ont fait vite pour arriver jusqu'ici. Immédiatement, sa nacelle est portée 40 mètres plus haut. Les bras remplacent les hommes. L'état-major joue la sécurité. Celle des hommes. Et du site, aussi. La pression des lanciers pourrait faire exploser les rosaces et les vitraux. Ordre est passé de préserver ce qui peut encore l'être.

Et dire qu'un peu plus tôt, elle était perchée là, sur cette coursive où on ne va plus !

Un sourire de fierté s'esquisse sur son visage. Elle a eu du courage. Elle s'est montrée digne de l'uniforme qu'elle porte. Elle pense à la grande place d'Arras, chez elle, à la place des Héros et à son vieux beffroi. Il paraît que les bourgeois de la ville s'étaient cotisés pour l'ériger en 1500 et quelques, qu'ils avaient vendu leurs maisons et certains de leurs droits pour payer les bâtisseurs.

Ce soir, c'est au pied d'autres beffrois que Myriam reprend son souffle et recharge sa bouteille. Elle va bientôt y retourner. Le temps de faire un roulement. Elle va tout donner pour sauver Notre-Dame et ses deux hautes tours.

Les lances des nacelles crachent sur le feu une eau bien plus dense que celle qui jaillissait de sa « petite », là-haut, tout à l'heure. 4 000 litres par

minute. C’est quatre fois plus que celle que son coéquipier dirige du parvis vers la nef.

Myriam ne peut pas voir ce que les touristes médusés filment et commentent en direct : en contrebas du quai de Montebello, sous le petit Pont-au-Double, la manœuvre d’une première vedette. Un petit bateau d’à peine 11 mètres de long – en marine, on dira 36 pieds – baptisé *L’Île de France*. Il vient de déclencher ses pompes pour puiser l’eau de la Seine. Quatre gros tuyaux renvoient le tout le long d’une volée de marches jusqu’à un fourgon pompe garé sur le pont. C’est lui qui dispatche l’eau sous pression vers les lances perchées 40 mètres plus haut. Deux autres nacelles les rejoindront plus tard. En provenance du Havre et de Dieppe.

Sur le parvis et sur les quais, on ne voit plus que du rouge, et le bleu des gyrophares. Les badauds sont écartés. Tout le dispositif est prêt. Il a fallu un peu moins de trois quarts d’heure pour mettre en place cette armée.

Une quinzaine de lances sont pointées vers l’ennemi. Elles ont de quoi tenir. Assez d’eau pour un siège qui va durer d’interminables heures, sans doute toute la nuit.

Et l’échafaudage ? Ses tubes sont en fusion. S’il devait s’effondrer, il emporterait tout et les pires scénarios sont passés en revue. Effondrement d’un beffroi. Contagion à l’Hôtel-Dieu, situé juste en face à côté de la tour nord. Effet de domino. Propagation du feu aux lits des malades. Explosions en chaîne avec toutes les bouteilles de gaz, tous les respirateurs dans les salles d’opération.

Des mesures de sûreté ont déjà été prises dans l’aile de l’hôpital la plus proche de la cathédrale. Des agents du gaz et de l’électricité ont fait le tour des lieux pour s’assurer que les réseaux tenaient. Ils ont fait cela. Dans

l’ombre. Sans faire parler d’eux. Dans les couloirs, dans les égouts, dans les réduits inaccessibles.

Le monde entier a les yeux rivés sur les pompiers, sur cette bataille du feu. CNN, la BBC et la RAI. Al-Jazeera et les tweets d’un certain Donald Trump qui s’étonne que la France n’envoie pas une armée de Canadair disperser leurs paquets de tonnes d’eau d’un coup sur la vieille dame et ses vitraux et ses trésors, et les malades de l’Hôtel-Dieu, et les riverains, et les pompiers et les touristes. Comme ça d’un coup. Et on n’en parlera plus.

Il a raison, tiens. Pourquoi pas ? La polémique est comme le ver dans le fruit. Elle se développe sur les réseaux sociaux et commence à tacler le travail de ceux qui sont à l’œuvre. Il y en aura d’autres, ce soir. D’autres vers. D’autres idées folles et un soupçon de méfiance, une louche de sombres théories.

10

Boulogne-Billancourt, TF1

Gilles Bouleau a quitté son bureau, a quitté sa salle de visionnage, a quitté ses écrans de contrôle, ses journalistes et tout le staff pour entrer seul sur le plateau. Des caméras téléguidées le filment sous tous les angles. Il est calme. Concentré.

Une pression considérable pèse sur ses épaules. C'est le pire cas de figure. Il a quarante minutes d'antenne bloquées pour son journal. En salle de montage, un sujet est bouclé. Cinquante secondes d'images commentées par une « plume » de la rédaction, un journaliste capable de mettre en mots une actualité brûlante avec des bouts d'images récupérées çà et là. Cinquante secondes et puis plus rien.

Comment va-t-il s'y prendre ? C'est la première fois de sa carrière qu'il passe d'une spéciale à une autre spéciale.

La nouvelle est tombée quelques minutes plus tôt. Un coup de fil des journalistes accrédités auprès de l'Élysée. Il n'y a plus de discours. Il n'y aura pas d'annonces. Il n'y a plus rien à dire.

Pour gagner un peu de temps, deux sujets d'appoint ont été prévus, au cas où. Le premier est un « tout-en-images » sur l'art du kimono. Le second, une enquête sur les avantages et les inconvénients de l'*open space*.

Gilles Bouleau a fait ses titres. Il y a deux minutes, tout semblait paré pour lancer le journal. Tout était prêt. Mais au dernier moment, il fait machine arrière.

– Je vais quand même pas lancer deux sujets pareils quand Notre-Dame flambe ! On est à contresens, les gars ! C’est pas possible !

Calé dans son fauteuil, son oreillette vissée à l’oreille, Gilles corrige ses notes. Il a biffé les deux sujets.

– OK, Gilles, lui répond le chef d’édition en régie. Mais les sujets sont montés en titres. On peut plus les sortir. Tu gardes quelques secondes d’annonce et on bascule sur la spéciale.

Gilles se reprend. Il remonte les épaules. Il se tient bien droit sur son tabouret bien réglé. Il fait le tri dans ses notes.

– Gilles ?

– …

– La flèche de la cathédrale vient de tomber.

Il inspire profondément. Il est 19 h 57. Le top antenne est donné en régie. Une horloge numérique fait le décompte générique. Une lumière rouge s’allume au-dessus de la caméra principale. Le jingle est lancé. Il dure sept secondes. Sept secondes de concentration. Il est calme. Bien rassemblé. Il déglutit lentement. Il se connaît. Il se maîtrise. Le sport l’aide. À cinquante-six ans, il a une dizaine de marathons à son actif. Il y a deux ans, un parcours l’a fait passer juste devant Notre-Dame. Il était tôt. Tout juste huit heures. C’était l’hiver. Une de ces courses préparatoires au grand marathon de Paris. Dix ou vingt kilomètres. Il ne sait plus. Ce dont il se souvient, c’est la foule qu’il avait vue ce jour-là. Des centaines de touristes faisaient la queue devant l’entrée de Notre-Dame. Il s’était dit qu’il irait, qu’il fallait qu’il y aille. Et puis le temps a passé.

Il a fait beaucoup de choses, depuis.

Dans son bureau, chez TF1, bien visible sur son étagère pleine de livres, un buste de Hugo trône. Un petit buste. En plâtre. Il l’a ramené de Besançon, le village natal du poète.

« Il paraît que les frères Lumière y sont nés eux aussi, confie-t-il. À Besançon. Juste à côté de la maison d'Hugo ! »

Le romancier et les inventeurs du cinéma. L'imagination et les images. Ce soir, c'est justement ce qui va se jouer. Il va falloir montrer, raconter, expliquer le drame qu'Hugo avait imaginé. La cathédrale filmée grâce à l'invention des deux frères, Auguste et Louis Lumière.

Il est 19 h 58. Le générique s'achève. Les images titres défilent. Sa voix les annonce. À cet instant précis, ils sont près de 5 millions à le regarder devant leur écran.

5 millions de téléspectateurs qui n'en croient pas leurs yeux ni leurs oreilles.

Il lance le premier sujet de son journal. Le seul. Après, si tout va bien, il y aura le duplex d'Olivier Santicchi, parti à moto. Il est sur place. Mais un peu loin. La liaison n'est pas bonne. Il y a beaucoup de journalistes sur place. Et les pompiers et les antennes de la préfecture de police. Pas sûr de bien recevoir.

Pendant que le sujet est diffusé, il suit les débats en régie. On cherche Michel Izard, le journaliste poète, celui qui fait chanter les mots de son accent d'Occitan, un peu comme Nougaro. Il est rentré chez lui, à Chilly-Mazarin. Il était à Notre-Dame la semaine précédente, quand les apôtres ont quitté le toit et leur flèche. Il a vu la Forêt. Il l'a filmée. Il pourra en parler.

– Il sera là quand ?

– Il fait demi-tour et il arrive !

Michel Izard est un atout. Sa présence en plateau va permettre de s'appuyer sur un témoin récent. Il se souvient du toit, des voûtes, de la flèche de Notre-Dame, celle qui vient de s'effondrer.

En régie, le chef d’édition fait le tri entre toutes les nouvelles images. Il est le chef d’orchestre de ce journal spécial, de cette « Spéciale Notre-Dame » que personne n’attendait. Un incendie chasse l’autre. Mais il faut quelqu’un pour parler d’elle, de l’icône.

– Et Mgr Ribadeau-Dumas ?

– Il est en chemin.

Ce soir, Gilles est en équilibre sur un fil. C’est le feu du siècle. Notre-Dame est en flammes. Et toute la soirée il va tenir l’antenne, face à des téléspectateurs de plus en plus nombreux. Ils étaient 5 millions à l’ouverture. Ils sont plus de 8 millions une demi-heure plus tard. Les témoignages s’enchaînent. Le fil est bien tenu. Gilles Bouleau fait son taf. Il est curieux. Ouvert. Il interroge ses interlocuteurs. Mgr Ribadeau-Dumas apporte un éclairage passionnant sur l’histoire de Notre-Dame.

En régie, devant des dizaines d’écrans et de mires de toutes les couleurs, ils sont une vingtaine à suivre ce journal historique.

– On a l’antenne jusqu’à quelle heure ?

– Je ne sais pas, répond le directeur de la rédaction. On va peut-être dormir là.

11

Préfecture de police de Paris

Au fond de la cour de la préfecture, dans la grande salle de réunion, ils sont une vingtaine à suivre le général Gallet. Ministres, préfet, conservateurs ou architectes des monuments de Paris.

Parmi eux, Anne Hidalgo. Elle a été une des premières à se rendre sur place. Elle est arrivée vite. De son bureau, elle a vu la fumée sur le toit. Elle était en réunion avec son directeur de cabinet, quand celui-ci a dressé la main.

– Anne, vous avez vu ?

Elle s'est retournée. Par la grande fenêtre située derrière elle, elle a vu le panache. C'était il y a moins de vingt minutes. C'était tout à l'heure. Et pourtant ça lui semble si lointain. Tout est allé si vite.

– Tu crois que c'est Notre-Dame ?

– On dirait bien.

Elle a fait appeler les pompiers. Ce coup de fil fait partie des premiers. Beaucoup d'autres suivront.

Elle a quitté son bureau, elle a traversé le parvis de l'Hôtel de Ville, puis le pont d'Arcole, la rue d'Arcole. Elle est arrivée devant la cathédrale. Elle a retrouvé le général Gallet. Ils se connaissent. Ils se reconnaissent. Elle l'a croisé plusieurs fois le soir du Bataclan. Ils se respectent. Elle n'a pas voulu le déranger.

Là, elle a vu le recteur de Notre-Dame, son vieil ami, Mgr Chauvet.

– Anne, c'est ma maison qui brûle ! Il faut empêcher ça.

– C’est terrible, monseigneur. Je n’arrive pas à y croire, a-t-elle dit. C’est tellement irréel.

Ils pleuraient tous les deux, dans les bras l’un de l’autre. L’émotion était si grande.

Pour elle, Notre-Dame est une personne. Elle est un monument qui incarne Paris, pour les croyants comme pour les non-croyants. Anne Hidalgo a beau avoir pris ses distances avec la religion, elle a été baptisée, sa mère était croyante. Notre-Dame la touche. Chaque fois qu’elle s’y est rendue, elle a éprouvé un sentiment de vertige pour sa beauté, pour toute l’histoire dont elle est chargée, pour tous les souvenirs qu’elle y a, en tant que maire de Paris et comme simple citoyenne. L’an passé, elle a aidé le recteur à récolter des fonds pour sa rénovation. Il a fallu aller les chercher loin, là-bas, en Amérique.

– Je suis là. Je suis là, monseigneur. Je reste avec vous et ils vont la sauver.

Le recteur s’abandonnait. Il était secoué de spasmes nerveux. Désemparé. Incapable de retenir son chagrin. Et depuis ce moment, ils ne se quittent plus, elle et lui.

C’est en lui tenant le bras qu’elle entre avec les autres dans cette salle de la préfecture. La maire la connaît, cette vaste salle en sous-sol. Elle l’a inaugurée quelques années plus tôt, en hommage aux trois mille policiers qui s’étaient soulevés le 19 août 1944 contre l’occupant nazi, prenant d’assaut la préfecture, séquestrant le préfet et hissant le drapeau français en entonnant *La Marseillaise*. 167 d’entre eux le payèrent de leur vie.

Le général Gallet monte sur l’estrade. C’est un leader. Un chef. Il semble avoir un plan pour sauver Notre-Dame.

La maire de Paris reste près de Mgr Chauvet encore tremblant. Ils écoutent. Tous écoutent le général.

Il commente les dessins qu'il fait passer à l'assistance. L'axe de propagation du feu. Les moyens mis en place. Tout semble paré. Ses hommes sont en action. Chacun connaît son rôle. C'est le fruit du travail, de tous ces samedis passés en exercice, à simuler la lutte contre le feu, à Notre-Dame ou ailleurs.

Fin mars dernier, il y a à peine deux semaines, les pompiers de l'Oise ont travaillé sur l'hypothèse d'un feu dans la cathédrale de Beauvais. Le but de l'exercice était un feu de toiture. Saint-Pierre de Beauvais est plus haute que Notre-Dame. Ses flèches gothiques grimpent à plus de 153 mètres. Notre-Dame ne fait que 96 mètres. Enfin, *ne faisait*, puisqu'elle n'a plus sa flèche.

– On va tout faire pour la sauver, dit le général d'une voix forte et assurée. Pas question que demain au réveil Notre-Dame soit à terre, sans ses tours, sans sa façade. Le monde entier nous regarde. Il n'y aura pas de grand vide. Il faut que l'échafaudage tienne.

Anne Hidalgo suit de près les travaux en cours. Plusieurs fois, elle est montée sur le toit. Elle a vu les échafaudages. La semaine dernière, quand les statues ont été descendues, elle n'a pas pu s'y rendre. Mais elle connaît les lieux. Elle est consciente du risque. Pendant des années, avant la politique, elle était inspecteur du travail. Elle en a vu, des drames à cause de ces chantiers. Et depuis qu'elle est maire, d'autres encore. Ceux de la maison de la Radio, l'année de son élection, de la Cité des sciences en 2015, ou même du Ritz plus récemment. Tous étaient en travaux. Comme Notre-Dame.

En sortant de cette salle, ils sont presque rassurés. Le recteur a retrouvé ses esprits. Il prie en traversant la cour de la préfecture. Anne Hidalgo marche près de lui. Le préfet n'est pas loin. Les conservateurs des musées nationaux veulent y croire, eux aussi. Après tout, ce n'est qu'un toit. Ils

vont le rebâtir. Et le pire a été évité. La flèche n’a pas touché les habitations alentour.

Ils franchissent le portail de la préfecture de police. Ils replongent dans le bain du drame. Il se joue sous leurs yeux. Des centaines de pompiers, des échelles, des nacelles et des canons à eau.

Tout le monde veut y croire.

Mais cela ne va pas durer.

12

Tour nord

Pendant que le général regagne le PC, Laurent C., le pompier dessinateur, reçoit l'autorisation d'y retourner.

– Mais faites gaffe ! C'est risqué.

– Je sais, répond le lieutenant. Mais faut que j'aille voir. Je crois bien que j'ai vu quelque chose là-haut.

Avec son crayon et ses feuilles, dans sa tenue de feu, le lieutenant passe par le portail de la Vierge, s'engage sous la nef inondée. Rapidement, il jette un coup d'œil à la voûte, 33 mètres au-dessus de sa tête. Il n'a pas envie de se prendre une pierre sur la tête. Son casque ne pourrait rien pour lui. La voûte tient. Il poursuit. Il fait dix pas et tourne à gauche, entre dans le petit escalier enclavé qui donne sur la tour nord. Il monte les marches deux à deux. Il est plus léger que les autres. Pas de lance. Moins de matériel. Son stylo. Son bloc à dessin.

D'en bas, ce qu'il a remarqué, ce sont les volets du clocher. Les larges plaques de métal inclinées pour diriger vers les ouailles la voix du bourdon et des cloches. On les appelle des abat-son. Ils sont entrouverts. Or le moindre interstice au-dessus d'un brasier peut créer un appel d'air. Laurent se figure le pire. Il a vu des tours d'habitation entières échapper au danger et un dernier étage s'embraser comme une grange parce qu'une porte mal fermée ou une simple fenêtre avaient happé les flammes.

Les lances ne coiffent pas grand-chose. L'eau ricoche sur le plomb en fusion. Les pompiers font de la buée. La partie est en cours, elle n'est pas gagnée. Le cœur de l'incendie flirte avec les 800 degrés. Tout fond. Tout se consume. Et le vent pousse le feu vers le nord, vers la tour nord.

Il débarque sur la coursive de la galerie des chimères. La température est élevée. Là où il est, elle dépasse les 100 degrés. Il fait vite. Au pied de l'immense clocher qui se dresse devant lui, il cherche un point d'entrée. Les vantaux sont devant. Inaccessibles. Il tombe sur un petit portail. Il est fermé. D'un coup d'épaule le lieutenant force. En vain. Mais il a du métier. Il fait le tour. Il sent le feu. Il le devine, tapi derrière ces murs ciselés comme la dentelle. Un pompier d'expérience sent le feu. C'est une seconde nature. Une intuition fondamentale.

– T'es là. Je sais que t'es là. Attends un peu pour voir !

Le lieutenant cale une barre de fer sur la serrure, récente. Les tours ont été rénovées quelques années plus tôt. Ça se voit, malgré la nuit tombante. La pierre est claire, comme neuve, même si quelques traces de suie commencent à la marquer.

Laurent donne un coup sec. Le cylindre cède. Il tourne la poignée, il met un coup de pied pour que le portail s'ouvre. Il lâche. Il s'agenouille pour passer. Il se glisse par l'ouverture réduite. Il s'incline pour faire passer la bouteille d'air qui est dans son dos et rampe pour pénétrer dans la tour. D'emblée, il sent le frais. C'est bon signe. La bataille n'est pas perdue. Le lieutenant ôte ses gants, s'empare de son stylo et commence son dessin.

Le lieutenant Laurent vient de faire effraction dans la maison de Quasimodo, le sonneur de cloches sourd du roman de Hugo.

C'est aussi là que, traditionnellement, Notre-Dame accueillait les plus pauvres, quand le Paris du Moyen Âge transformait le vin en glace et que l'expression « froid de gueux » signifiait parfois des morts par centaines remplissant les charrettes de la maréchaussée. Ils passaient alors par le toit disparu. La cathédrale est un corps vivant. Une vieille dame sans cesse refaite, rénovée, amputée ou embellie selon l'humeur des hommes.

Un immense treillis de bois longe les murs de la tour nord. On dirait un squelette. C'est cela qu'on appelle un beffroi. C'est cette structure de bois

qui permet de faire osciller les cloches.

Sa disposition est basique. Pyramidale. Une base large. Des paliers pour chaque rangée. Et un sommet rétréci, 24 mètres plus haut. Depuis la nuit des temps, depuis qu'on bâtit des églises, c'est à peu près la même construction. Sa souplesse rend possible le va-et-vient des cloches. Sa forme, en cône longeant les murs, épargne la maçonnerie à chaque fois qu'elles se balancent.

Elles sont huit. Elles sont récentes. Elles ont sept ans. Elles ont chacune un nom et pèsent plusieurs tonnes.

En haut, le lieutenant aperçoit de la fumée.

– Ça commence !

C'est bien ce qui l'avait alerté. Cette part d'ombre. Du gris dans le noir. Il est situé au milieu du beffroi, sur le plancher desservant le deuxième niveau de cloches. Pour l'heure ce n'est qu'un feu couvant. S'il devait se propager, il pourrait embraser le palier, puis la poutre-chapeau qui supporte le joug de chaque cloche, et sous elle toutes les autres pièces de bois : poinçon, corniers et arbalétriers.

Les huit cloches de la tour sombreraient dans le plus grand désordre et la cacophonie. Chacune porte un nom. Gabriel (4 tonnes) et son *la* dièse, enfonçant Anne-Geneviève (3 tonnes et demie, pour un *si*). Leur palier s'affaissant provoquerait la chute de Denis (2 tonnes et demie, *do* dièse) et de Marcel, au *ré* dièse. Et pour parachever ce mille-feuille d'airain, la tonne et demie d'Étienne tomberait sur Benoît-Joseph (1,3 tonne), et Maurice valdinguerait en *sol* dièse contre cette cloche de Jean-Marie (782 kilos, *la* dièse).

Des tonnes de bronze, de cuivre, d'étain et de braises ébranlant pour de bon la structure de la tour, au risque d'entraîner la façade et tout le reste.

Quand on s’est engagé, comme Laurent, dans les pompiers de Paris, on sait que le pire est ce qu’il y a de plus probable, si tant est qu’on néglige le moindre rougeoiement. Le diable est dans le détail. Un cul de bouteille au soleil, un court-jus dans une cave peuvent ravager des centaines d’hectares de forêt et un chef-d’œuvre de plusieurs siècles, comme ici à Notre-Dame.

Avant de faire son dessin, le lieutenant prévient Gontier, le CO, le commandant opérationnel, celui qui porte la chasuble.

– Feu couvant.

Le général relaye, le colonel relaye, le capitaine relaye pendant que le général Gallet rassure les politiques.

Mais le dessinateur est pris d’un doute. Il monte quelques marches. Il place sa main contre le mur. Chaud. Il relève la tête. Il aperçoit des flammes. Le lieutenant réenclenche sa radio.

– Rectificatif ! Feu en cours. Je répète : feu en cours !

Il sait que la partie bascule. Il a vu de près le danger. Le feu a gagné du terrain. Encore. Il a bien fait de monter. Il a bien fait de suivre son instinct une fois de plus. Il a vu avant les autres, avant les pilotes d’hélico de la Sécurité civile. Avant les dronistes de la police qui vont bientôt venir. Il sait. Il va à l’essentiel. Il représente les cloches les plus menacées. Les quatre premières. Celles du premier niveau. Il dessinera l’ensemble plus tard. Les autres. Quand il aura le temps. Il doit redescendre. Vite. Il doit leur montrer cela. Le beffroi est touché. Le feu s’y est propagé.

13

Parvis de Notre-Dame, 20 h 03

Sur le parvis, c’est l’affolement. Des dizaines de policiers prennent position. Le PC est débordé. La tente dressée là n’abrite plus personne. Les escarbilles et les flammèches continuent de pleuvoir.

Les hommes du GSPR, le Groupe de sécurité de la présidence de la République, se déploient, avec leurs pin’s tricolores au revers et leurs oreillettes en place.

En chemin, le président Macron s’est fendu d’un premier tweet.

« Notre-Dame de Paris en proie aux flammes. Émotion de toute une nation. Pensée pour tous les catholiques et pour tous les Français. Comme tous nos compatriotes, je suis triste ce soir de voir brûler cette part de nous. »

Brigitte Macron devrait l’accompagner.

Un message est lancé sur les ondes radio.

– Vega en approche.

C’est le nom de code de la police pour le président et sa femme.

Le nouveau préfet se redresse. Le Premier ministre vient d’arriver. Les ministres, la maire de Paris, le recteur de Notre-Dame attendent le président comme le Messie. Mais il passe par-derrière. Le convoi prend par la préfecture. Il s’engage dans la cour d’honneur.

Il tarde encore.

– Anne, ces flammes dans la tour…, remarque Mgr Chauvet.

– Oui, j’ai vu, répond la maire.

– C’est insupportable. C’est un cauchemar. Dites-moi que ce n’est pas vrai.

– J’ai bien peur que si, dit-elle.

Ils se tiennent l’un près de l’autre. Ils se tiennent tous serrés. Comme le préfet, bien droit. Comme les ministres, qui ouvrent de grands yeux. Comme le Premier ministre, Édouard Philippe. Ils ont vu. Ils ont tous vu les flammes s’échapper des grandes plaques noires des abat-son de la tour nord.

Le Premier ministre replace sa mèche. Anne Hidalgo croise son regard. Lui aussi a les larmes aux yeux. Son menton tremble sous sa barbe de trois jours.

Le général Gallet prend le dessin de Laurent.

Le commandant en second, le général Gontier, s’approche de lui.

Deux généraux pour une bataille qui doit être gagnée. Deux généraux qui sont conscients que le front se dégrade. Qu’ils viennent de reculer pour protéger leurs hommes. Ils ont fait évacuer.

Les trois étoiles de Gallet. Les deux étoiles de Gontier.

Un président dans la cour, qui attend, juste à côté.

– Il va falloir les renvoyer au front, dit le général Gallet.

Gontier acquiesce, sans un mot. Un bref silence s’installe. En même temps, ils tournent la tête vers elle. La tour. En même temps, ils l’observent. Ils estiment le risque pris. Ils ont perdu tant d’hommes. Ils n’ont aucune envie d’entendre la sonnerie aux morts dans la cour de la caserne. Ils n’ont aucune envie de veiller d’autres cercueils. Pourtant il faut y aller.

Le général Gontier boit une longue gorgée d’eau. Le plastique de sa bouteille crisse sous la main qui l’écrase. Il a un œil noir. Les muscles de sa mâchoire battent et vibrent sous sa chair. C’est lui qui porte la chasuble jaune du commandant des opérations.

– J’y retourne, dit le général Gallet.

Le général Gallet traverse une fois de plus le parvis, la rue, le portail de la préfecture jusqu'à la cour d'honneur. Il salue le président et sa femme. Il s'excuse pour la suie qu'il a sur les mains. Personne ne relève. C'est normal. Il trouve que le président Macron a changé depuis le dernier 14 Juillet. Physiquement. Une année noire. Et ce lundi plein de rebondissements. Il sait que le président a passé la journée à revoir son discours.

Le général les invite à le suivre. Il a perdu un peu de sa superbe, lui aussi. Avec le dessin qu'il vient de voir, il a pris vingt ans. Il est voûté. Sa voix flotte un peu. Son regard est tourné en dedans, vers toute cette folie. Il marche vite. Il sait d'emblée les mots qu'il va utiliser. Les mots clefs. Toujours les mêmes dans ce genre de situation.

La « salle des 167 policiers » est grande. Haute. Disproportionnée. Inadaptée. Qu'importe. Ce n'est jamais le bon moment ni le bon endroit quand on a de mauvaises nouvelles à annoncer. Ils restent tous debout, sur l'estrade, près de lui. Ils se passent les nouveaux dessins. Deux croquis du beffroi.

Le président Macron plisse le front en les voyant. L'effondrement de la cathédrale serait une catastrophe. Il y aura des polémiques, des remises en question des services de l'État. On dira qu'elle était mal protégée. On dira que son service de sécurité était en déshérence, en sous-effectif, faute de budget. Que l'État a laissé Notre-Dame en proie aux flammes. Qu'il l'a sacrifiée. Il imagine déjà les gros titres des journaux, les sondages à venir, les élections prochaines. Il faut qu'elle tienne. Que la vieille dame s'en sorte.

Le général le sait. Mais il faut dire les choses.

– C'est pas gagné, monsieur le président. C'est un feu très intense. L'équivalent de 500 incendies d'appartements et la configuration des lieux ne nous permet pas de déployer toutes les lances qu'il faudrait.

– Il en faudrait combien ?

– Une centaine.

– Vous en avez déployé combien ?

– Une vingtaine. On est au maximum de ce que les lieux nous permettent de faire.

Les costumes se balancent. Une hésitation plane. Les conseillers font craquer le vernis de leurs souliers. Ils tanguent. Ils gambergent. Comme le président Macron.

– Vous avez combien de pompiers ici ?

– Quatre cents, monsieur le président, et deux cents en réserve. Mais le problème, c'est cette tour. Si le feu prend dedans, la tour va s'effondrer. Il prendra dans l'autre tour, la sud. Elle abrite deux immenses cloches.

– Le bourdon, murmure Mgr Chauvet, blanc comme la mort.

– C'est exact ! Les bourdons, précise le général Gallet. Si l'un d'eux tombe, tout tombe.

Pendant un bref silence, tout le monde se figure les suites du drame.

Le général reprend.

– Monsieur le président, j'ai perdu deux pompiers sur opération au début de l'année. Rue de Trévise. Il va falloir réengager des hommes à l'intérieur. Bien sûr, cela représente un risque.

– Un risque mesuré ? lance quelqu'un.

– Un risque consenti, répond le général.

La bouche du président forme un fer à cheval. Anne Hidalgo sent son cœur qui s'emballe. Le Premier ministre fait crisser ses mocassins. Il balance son long corps comme un mât de misaine ballotté, mis à mal.

– Merci, mon général, conclut le président.

La réunion s'achève. Le général Gallet peut reprendre son poste.

Un nouveau dessin vient de s'afficher au PC.

14

Parvis de Notre-Dame, 20 h 05

Jean-Marc Fournier est ce qu'on appelle « un sacré personnage ». Il est tout à la fois militaire, soldat et prêtre. Il est l'aumônier des pompiers. C'est lui qui célèbre la messe pour les soldats du feu. C'est lui qui se tient près d'eux quand vient leur dernière heure.

Il est vingt heures passées quand il rejoint le PC.

– Mon père, on vous cherchait partout, lui lance un officier.

L'aumônier est confus. Il n'avait pas vu le message du centre opérationnel. Comme tous les lundis saints, il était sous l'Arc de Triomphe, avec l'évêque aux armées pour rendre hommage aux anciens devant la flamme du soldat inconnu. Portable coupé, bien sûr. Il était en mission. C'est en quittant les lieux, en haut des Champs-Élysées qu'il a vu la fumée.

– Ça va ? Pas de blessé ?

– Non, mon père.

– Et le trésor ?

– Justement, mon père. C'est pour ça qu'on vous cherche.

Le père Fournier détonne avec ceux du parvis. Avec ses lunettes en écaille, sa fine moustache taillée comme celle des mousquetaires et son allure bonhomme, on le reconnaît de loin. On le salue. Les gars l'aiment bien. Il fait du bon boulot et sa carrière militaire inspire le respect de ses frères d'armes. Tchad. Afghanistan. À cinquante-trois ans, il en a vu, du pays.

Sous une tente réservée aux personnalités, l'aumônier croise le président Macron, son épouse, le Premier ministre, la maire de Paris et le recteur de Notre-Dame.

– Monseigneur.

– Ah, c'est vous, mon père, lui répond Mgr Chauvet. Il faut y aller. Dépêchez-vous. Il faut aller sauver le trésor !

– La sainte couronne !

– Oui, oui, bien sûr, mais aussi la tunique de Saint Louis, et puis le morceau de croix, et puis la Présence réelle, et puis…

Le père Fournier sait tout cela. Il connaît bien tous les trésors que recèle Notre-Dame. Mais ce qui le stupéfie, c'est qu'ils y soient encore.

– Ils n'ont pas été évacués ?

– Non, non, trépigne Mgr Chauvet. Il faut y aller. Vite. Avant que tout s'effondre.

L'aumônier se décompose. Il sent le sol qui se dérobe. Il pensait que c'était fait. C'est une priorité vue et revue, pourtant. En cas d'incendie de Notre-Dame, il faut sauver le trésor. Et donc, la couronne. Cette relique est l'un des plus importants trésors du christianisme. C'est celle que portait le Christ quand il fut crucifié. Cela fait deux mille ans qu'elle survit à l'Histoire, aux guerres, aux accidents. Cela fait deux mille ans qu'elle est célébrée comme un vestige unique. L'aumônier le sait bien. C'est lui, qui, tous les vendredis saints, la présente aux fidèles, à Notre-Dame ou ailleurs. Cette fonction lui revient depuis qu'il a été fait chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre, créé au XI^{e} siècle, du temps des bâtisseurs de cathédrales et de la prise de Jérusalem par les croisés, en 1099.

– Elle est à l'abri dans son coffre. Mais il ne faut pas traîner.

– Bien sûr, monseigneur. J'y vais tout de suite. Mais il doit y avoir un code. Quel est le code du coffre ? lui demande le père Fournier.

– Le code ? Mon Dieu, non. Je ne l'ai pas, ce code. Comment voulez-vous… ?

Le recteur de Notre-Dame est commandeur de l'ordre du Saint-Sépulcre, le plus ancien des ordres pontificaux. Ils sont moins de mille en France. Ses chevaliers portent la cape blanche et les cinq croix brodées dessus, comme les cinq plaies du Christ. Leur mission : protéger les saintes reliques que Louis IX, futur Saint Louis, fit rapporter de Constantinople.

L'affaire remonte à 1239. La couronne passa des mains de l'empereur de Byzance au roi de France, contre une petite fortune parce qu'elle était déjà mise en gage auprès de banquiers vénitiens. Saint Louis paya le prix fort. Il ramena la couronne. Il la porta lui-même dans Paris en liesse, délaissant ses atours pour une simple tunique, et fit construire pour elle la fameuse Sainte-Chapelle qui se dresse près de Notre-Dame, sur la même île qu'elle, l'île de la Cité.

Depuis 1806, la fameuse couronne, rescapée de l'Empire romain, des invasions perses, des manigances vénitiennes, de la Révolution française et de la folie destructrice de 1793, est cachée ici, dans Notre-Dame, à l'abri d'un coffre-fort garanti contre l'eau, le feu et toutes les agressions chimiques ou bactériologiques évoquées depuis que Paris vit sous le régime d'une autre terreur, fanatique celle-ci.

Non, lui non plus, le père Fournier n'a pas le code.

– Il faudrait le demander aux sacristains, explique Mgr Chauvet. Mais ils sont injoignables. Les portables ne passent pas. On ne trouve plus personne. Ils sont je ne sais pas où. Il faut les retrouver.

– Je m'en occupe, répond le père Fournier.

Il s'élance vers la cathédrale. Il enjambe des dizaines de tuyaux de lance répandus sur le sol comme un nid de serpents. Des rouges. Des blancs. Des gris. Le parvis est trempé. Il luit sous un ciel d'incendie où le brun et l'orange se mélangent, s'amalgament et saturent l'air alentour. Son

téléphone en main, il compose les numéros des sacristains. Il les a dans son répertoire. Il les connaît. En se rapprochant de la façade, il évite des brandons, parfois gros comme le pouce, qui tombent du ciel. Premier numéro. Messagerie. Il passe les grilles du jardin de la sacristie. Il rappelle en longeant les arcs-boutants. Il s'engage sous le bras tendu du camion des pompiers de Versailles et sent la bruine de la lance 60 mètres au-dessus de lui. Son téléphone prend l'eau. Quelques gouttes. Pas grave. Messagerie encore.

La sacristie se trouve à quelques pas de lui. Intacte. À l'écart du brasier, entre la cathédrale et le quai qui la longe. Le sol est gorgé de flotte. La pelouse. Le sentier sablonneux. Des dizaines de milliers de litres d'eau ont été déversés. La cathédrale ruisselle et, par voie de conséquence, la petite sacristie accrochée à son flanc. Trempée, mais intacte. Ses vitraux ont tenu. Aucune fumée ne s'échappe de son toit. C'est là que doit se trouver le fameux trésor.

À l'intérieur, le père Fournier entend des coups retentir. On dirait des coups de hache. Il devine que des pompiers sont à l'œuvre pour sauver la couronne. Ils vont briser la vitre. Ils frappent. Ils cognent de toutes leurs forces contre un verre conçu pour résister aux balles, aux vandales et au vol.

Ils y parviendront.

Bientôt.

Ils vont briser la vitre et mettre la main sur le reliquaire, la haute coupe en bronze et en argent doré, finement ciselée, incrustée de diamants et de nombreuses pierres précieuses. Ils ont lu l'étiquette. Elle est visible de tous. Et s'il fallait hésiter encore, la statuette à sa base figurant Saint Louis tenant la couronne achèverait de les convaincre.

Pourtant ce reliquaire de 90 centimètres de haut ne contient qu'une réplique. Une couronne en or, certes, mais sans réelle valeur. La vraie est à l'abri. Dans un coffre rouge.

– Il faut trouver un coffre, leur lance le père Fournier.

– Un coffre ? Mais y a pas de coffre, mon père ! lui répond un pompier. On a regardé partout. On nous a dit ça, aussi, au PC. Y a pas de coffre dans cette salle.

Le père Fournier sort dans le couloir de la petite sacristie. Il s'approche des vitraux qui donnent sur une petite cour intérieure. Il cherche du réseau. Pas d'appel en absence. Pas le moindre message. Mais deux barres s'affichent. Il tente un numéro. Celui du recteur. Ça passe.

– Monseigneur… ?

– C'est bon ? Vous l'avez ?

– Pas encore. Mais le coffre de la couronne, où est-il ? Il n'est pas dans la salle des trésors ?

– Non ! Non ! Voyons ! Il est au bout, tout au bout, derrière le chœur, tout au fond de Notre-Dame. On l'a mis là, maintenant. Dépêchez-vous avant que tout s'effondre.

Depuis que le monstre a dévoré la toiture, que la flèche est tombée et que le général a donné l'ordre de contourner le feu, le père Fournier sait que tout risque de s'effondrer. La voûte est fragilisée. Les façades ont souffert. Le risque est maximum. La sacristie dans laquelle il se trouve est collée au flanc de la cathédrale. Il pourrait y accéder par le couloir devant. Il suffit de longer la petite cour intérieure, de tourner à droite, une première fois, puis une deuxième fois à droite, de prendre le petit couloir, de faire une vingtaine de pas et il se retrouverait dedans, côté chœur. La sainte couronne est toute proche, si proche.

Lui revient en mémoire le souvenir de ce pompier italien qui avait sauvé du feu le saint suaire. C'était en 1997. Lors de l'incendie de la chapelle de Guarini, à Turin. Jean-Marc Fournier avait trente ans. Il était le curé de Montmirail, dans la Sarthe, près du Mans. Il prêchait. Il priait. Il s'occupait de ses ouailles. Et à ses heures perdues, hors week-ends et jours de messe, il

suivait des cours pour devenir pompier volontaire. C'était le tout début de sa carrière. Il venait de décrocher son brevet de secourisme et potassait ses cours pour passer le certificat de lutte contre les feux de forêt.

Il avait vu les images. Il avait vu les photos. Il avait été marqué par le courage de ce confrère italien salué par le pape en personne. Un homme avait sauvé des flammes le dernier manteau du Christ.

Comment s'appelait-il déjà ? Mario… Mario quelque chose… Mario, ah oui. Mario Trematore. Avec un nom pareil, Mario semblait né pour mater le feu, pour le mettre à mort. Mario Trematore, le matamore italien.

Comment a-t-il pu oublier ce nom ? Et cette date, plus de vingt ans plus tôt ? C'était la nuit. Il s'en souvient. Et Pâques approchait.

Avril 1997. Depuis des heures, avec ses coéquipiers, Mario, le super-pompier, brandissait sa lance sur la chapelle ravagée. Et puis Mario s'est élancé et les autres ont suivi. Il a levé sa hache et s'est mis à frapper de toutes ses forces pour briser la châsse qui contenait le saint suaire. Plus tard, il raconta que son bras « était porté par l'angoisse de millions de chrétiens. Mais j'avais la foi. La force. Et je frappais pour le libérer ».

La chapelle de Guarini se délitait. Le feu rongeait ses poutres et l'un de ses piliers venait juste de s'abattre. La coupole était sur le point de s'écrouler. D'un moment à l'autre, tout allait s'effondrer et le saint suaire disparaîtrait à tout jamais.

« Homme, tu es poussière et tu retourneras à la poussière », dit la Genèse. C'est ce credo qu'on rappelle chaque année à l'église. Tu es poussière. Tu es mortel. Tu n'es que cendres et tu ressusciteras par la foi après ta mort.

Le père Fournier a passé d'interminables heures à ruminer ces mots, à en faire l'exégèse et à les traduire pour ses fidèles. Les cendres. L'homme peut bien mourir et retourner à la terre, mais pas cette relique.

Le père Fournier ne se résigne pas. La chair peut brûler. La pierre peut abriter la pire des fournaises, il ira. L'aumônier est fait de la même foi que ce pompier italien. Il l'a prouvé. Plusieurs fois.

Deux ans après s'être engagé comme aumônier dans l'armée, il s'est retrouvé en mission dans le pays le plus dangereux du monde. En Afghanistan. En pleine guerre. À chaque sortie, il était saisi par l'angoisse, le danger palpable, omniprésent. Il avait le choix alors. Soit il vivait dans la crainte, pétri de trouille, incapable d'aider. Soit il faisait confiance à la Providence.

Quelques semaines plus tard, en août 2008, ses frères d'armes tombaient dans un piège à Uzbin, dans la vallée de la Surobi, au nord-est de Kaboul. Cernés par les talibans, dix d'entre eux moururent. Le père Fournier y était. Il était le « *padre* », celui qui veille les morts, celui qui console les vivants, celui qui soigne les âmes quand le risque est partout.

De retour à Paris, le père Fournier demanda à devenir l'aumônier des pompiers. Un soir de novembre 2015, un vendredi 13, il fit partie des pompiers appelés au Bataclan.

L'air sentait encore la poudre. Il y avait du sang partout. Des morts par dizaines. C'est une scène de guerre qu'il découvrait, en plein Paris. Puis il s'engagea, malgré le danger. Dans un portrait réalisé par le magazine *Famille chrétienne*, il raconta ce qu'il avait vu : « Des monceaux de corps. On pourrait s'y arrêter. Mais je préfère retenir ces corps enlacés des personnes qui se sont sacrifiées pour tenter de sauver ceux qu'elles aimaient[1]. »

C'est pour cela qu'il est là. Pour sauver ceux qu'il aime. Ses compagnons, les pompiers. Et aussi ce trésor.

Le père Fournier a la tête farcie de souvenirs beaux et laids, la mémoire pleine de témoignages héroïques. Cela fait des années qu'il se les coltine, sur tous les fronts, intérieur, extérieur, intime aussi. Il fait avec. Il ne flanche pas. Il dit que c'est sa foi qui le rend fort. Et son sens du devoir.

Notre-Dame crame.

Elle a le chœur en feu.

Il n'a pas trouvé de hache.

Il n'a toujours pas le code.

La couronne est fragile.

Ses épines sont éparses.

Sacrées. Vénérées par des centaines de millions de fidèles.

Soudain quelqu'un l'appelle.

– Père Fournier ! Père Fournier !

Ça vient de l'autre côté, du couloir qui mène à la cathédrale. Ce pompier a de la suie plein son casque. Son respirateur fait un boucan d'enfer quand il respire. Il l'a soulevé pour l'appeler.

– On a trouvé le coffre, dit-il. Il est là-bas. Vous avez le code, mon père ?

15

PC du parvis de Notre-Dame, 20 h 06

Pendant que le général Gallet reste auprès des autorités, son adjoint, le général Gontier, se charge d'appliquer le plan. Il est volontaire. Rationnel. Il a une bonne vision d'ensemble. Il faut dire qu'il est tombé dedans quand il était tout petit. C'est un enfant de troupe. Un gosse de soldat qui a passé sa jeunesse dans les casernes d'Afrique de l'Ouest et d'Asie. Un brin conditionné. À vingt ans, Jean-Marie Gontier s'est engagé dans le corps des officiers du génie. Il est sapeur-pompier depuis des décennies. Il a gravi tous les échelons de la hiérarchie. Il a cinquante-trois ans. Deux étoiles. Et des milliers d'heures de commandement à son actif.

Au PC, il convoque l'officier en charge du secteur nord.

– Capitaine, il me faut des volontaires pour grimper à l'assaut de la tour nord.

Le capitaine hoche la tête et tourne les talons. Quelques instants plus tard, une poignée d'hommes arrivent. Ils étaient engagés avec le fourgon de Port-Royal, sur le secteur sensible, côté rue du Cloître-Notre-Dame, quand la flèche menaçait d'embraser tout le quartier. Dans le corps des pompiers, quand le risque est élevé, quand une action présente une menace, les chefs réclament de leurs hommes un engagement voulu. C'est rituel. C'est le principe. Mais il n'y a jamais de longues discussions. Ils ne tergiversent pas. C'est juste pour la forme.

– Des volontaires ?

Une douzaine de pompiers s'avancent.

Le général Gontier leur explique la situation. Il a vu avec le général Gallet. Il va falloir y aller.

– Sapeurs, tout va se jouer maintenant. On a vingt minutes pour l'emporter. Si on ne parvient pas à endiguer le feu qui a pris la tour nord, il partira dans la tour sud et on pourra dire adieu à Notre-Dame de Paris. Mais c'est risqué. Très risqué.

Le lieutenant Alexis S. s'avance.

– Oui, mon général. S'il faut y aller, on y va.

La longue silhouette en sabre du général Gontier quitte la tente et les écrans du poste de commandement. Il fait quelques pas pour mieux voir. En vrai. Pas en images. Il est tenté d'y aller, de monter avec eux. Plus tard. Il ira tout à l'heure.

Le lieutenant Alexis S. s'engage sous la nef, tourne à gauche, grimpe les marches de l'escalier en pierre qui donne sur la corniche de la tour nord.

Ils portent une partie de leur barda. Leurs bouteilles d'air, leurs masques. Mais les tuyaux et tout le reste sont hissés par le côté, par le camion garé au bout de la rue du Cloître-Notre-Dame. Un bras élévateur achemine le matériel vers le haut de la tour.

De l'autre côté, par l'escalier du pilier sud, les hommes du Grimp, le Groupe d'intervention en milieu périlleux, prennent position eux aussi. Ces pompiers sont des spécialistes. Ils ont reçu une formation particulière. Ils crapahutent, ils sautent ou s'engouffrent. Ils étaient là il y a un instant, avant l'effondrement de la flèche. Ils sont de retour pour sécuriser les lieux, mettre en place un système permettant d'évacuer en urgence. Au cas où. On ne sait jamais.

Une fois arrivés sur la galerie des chimères, celle qui suit la façade entre les deux tours, les grimpeurs calent leurs grappins, dévident leurs longes et leurs cordes, et assurent des points d'évacuation d'urgence.

Au sol, le général Gontier les suit des yeux, comme tout le monde. Il voit les flammes de plus en plus hautes qui ravagent la tour nord. Elles sont

arrogantes. Rouges. Vivaces. Il pense à eux.

Le lieutenant Alexis se prépare. Les tuyaux sont parés. Il va falloir passer par la petite ouverture qu'avait repérée le croqueur de feu. L'un après l'autre ils vont devoir ramper pour plonger dans l'enfer.

Le lieutenant a vu une lucarne, sur le côté. Il jette un dernier coup d'œil avant de se lancer. Et ce qu'il aperçoit est monstrueux.

Dedans, c'est une fournaise. Des flammes de 10 mètres ont envahi la tour. Le bâti de bois qui tient les cloches est en train de cramer. Est-ce que ce beffroi va tenir ? Rien n'est moins sûr. La charpente de Notre-Dame est partie en moins d'une heure. Il n'en reste plus rien. Plus une seule poutre vaillante. 2 800 mètres carrés de toiture envolés.

Rester près de la tour nord présente un grand risque. Y plonger relève de la folie.

Le lieutenant regarde ses hommes. Ils sont regroupés près de lui. À droite, la voûte en flammes. À gauche, tous leurs frères d'armes déployés sur le parvis. Des centaines de pompiers. Plus loin, la foule immense qui observe la scène. Et là, juste devant eux, cette tour qui se dresse comme un temple, comme un tombeau, un défi impossible.

– J'y vais. Qui m'accompagne pour faire les premiers tests ?

– Moi, répond un de ses hommes dont le visage est enfoui sous un masque en plastique, une visière en plastique, un respirateur en plastique.

On ne voit que ses yeux, gris-bleu, éberlués, fascinés par ce qui les attend de l'autre côté.

Le lieutenant entend son cœur résonner dans son masque. Il entend le frottement de sa veste sur le sol. Il rampe pour se glisser par la porte minuscule. Il s'aide du bout des coudes comme à l'entraînement, pour le parcours du combattant, quand il faut passer sous les fils barbelés avant de se jeter dans la fosse et d'en sortir à la force des bras.

La fosse qui les attend se dresse haut dans le ciel. C’est la tour. Elle fait 69 mètres de haut.

Ne pas penser. Ne pas psychoter. « La peur tue l’esprit. » Il a cette phrase en tête. Il l’a lue quelque part.

> *« La peur tue l’esprit. La peur est la petite mort qui conduit à l’oblitération totale. J’affronterai ma peur. Je lui permettrai de passer sur moi, au travers de moi. Et lorsqu’elle sera passée, je tournerai mon œil intérieur sur son chemin. Et là où elle sera passée, il n’y aura plus rien. Rien que moi*[1]*. »*

Le lieutenant Alexis S. se relève. Il est dedans. Le foyer d’incendie est plus haut. Il respire lentement. Il économise son air. Il vérifie son détendeur. La bouteille est pleine. Il s’avance vers l’escalier en bois. Les marches semblent solides. Il pèse de tout son poids sur la première. Une autre marche. Un autre pas. Il pense à tous ces feux d’escalier qu’il a fallu éteindre. Il connaît la méthode d’approche. Il sait qu’un feu contenu se coiffe.

– On va avancer le point d’attaque, dit-il au pompier qui le suit.

Il monte vers le premier palier du beffroi. Il n’a pas encore vu les cloches. Quand le lieutenant lève la tête, il a franchi dix marches. Il voit mal. Il y a de la fumée. Et tout ce bois de charpente l’empêche de les apercevoir. Il se décale. À peine. Et soudain, il les voit. Énormes. Gigantesques. Pendues au-dessus de lui et ceinturées de flammes.

> *« La peur tue l’esprit. »*

Bien sûr qu’il a peur. Le lieutenant Alexis S. se rejette en arrière. Dans un geste réflexe. Un mouvement de recul. Il respire rapidement. Il oublie le pompier derrière lui. Il a vu les immenses cloches. Quel cauchemar ! Quelle

soirée de cauchemar ! Il ne sent pas le jet que font les lances dehors, les milliers de litres d'eau crachés par la nacelle qui vient de se désaxer pour viser la tour nord. Il ne sent pas la marche qui va céder sous lui. Il tombe, comme un caillou. Il tombe dans le beffroi. La structure est instable. Fragile par endroits. Il tend les bras pour arrêter sa chute. Il sent une secousse qui lui cogne la nuque. Son casque le protège. Sa bouteille fonctionne encore. C'est elle qui le sauve. Elle stoppe sa chute. Net. Sauvé par l'ARI, l'appareil respiratoire isolant.

– Ça va, mon lieutenant ? Rien de cassé ?

Il reprend ses esprits. Tout s'est passé si vite. En deux petites secondes, il a failli se faire prendre.

– Non, non ! Tout va bien, répond-il.

– Je ne sais pas comment on va pouvoir passer là-dedans. Y a pas la place pour la lance, mon lieutenant.

En face, de l'autre côté de la galerie des chimères, d'autres pompiers, emmenés par le sergent Pierre, s'activent. Préventivement. Ils arrosent tant qu'ils peuvent pour empêcher le feu de prendre cette tour sud. Elle est comme la première. Un édifice de pierre. Un bâti de bois à l'intérieur formant le beffroi. Mais les cloches qu'elle abrite sont deux des plus grosses cloches qu'on ait jamais fondues.

La première est baptisée Marie. La belle au *sol* dièse sonne dix à douze fois par an. Pour la Pentecôte, Noël, Pâques et pour la commémoration de l'armistice du 11 novembre.

Le pire danger, c'est l'autre.

Le bourdon Emmanuel. Le deuxième plus gros de France. Son *fa* dièse a sonné pour le couronnement des rois, les visites pontificales et la fin des conflits, en 1918 et en 1945. Il pèse plus de 13 tonnes. Autrefois, avant

qu’il soit motorisé, il fallait huit hommes – ou un Quasimodo – pour le faire bourdonner. Sonnera-t-il le glas de la cathédrale, ce soir ?

L’eau projetée sur sa robe émet un chant singulier, un feulement étrange, un larmoiement profond, comme les pleurs étouffés d’une femme affligée. Ce son-là se propage dans la tour menacée. Entre un lancier, le sergent Pierre et un simple soldat. Ils sont trois seulement à avoir entendu le bourdon Emmanuel pleurer.

À travers le ciel obscurci, dans tout Paris résonnent les cloches des églises. Paroisses, abbatiales, prieurés et chapelles, battant et vibrant à l’unisson, priant pour que la cathédrale blessée se relève.

Sol, *do*, *la*, *fa* dièses.

À cette heure, tout se mélange, l’angélus et l’office, l’Alma, l’Héraclius. Et toutes les Benjamines, qu’on sonne pour les baptêmes, refusant, obstinément, que disparaissent leurs sœurs.

Sol, *do*, *la*, *fa* dièses.

Elles forment une ribambelle d’appels, une prière jetée des quatre coins de la ville pour converger vers elles, au centre, au point zéro de tout, pour leur dire de tenir : « Emmanuel, Marie, Gabriel, Anne-Geneviève, Denis, Marcel, Étienne, Benoît-Joseph, Maurice et Jean-Marie, tenez bon ! Accrochez-vous à vos jougs, à vos traverses, à vos tirants, à vos bras, à vos moutons, à vos anses et à vos couronnes. Accrochez-vous ! »

Notre-Dame a peut-être perdu ses anges gardiens, ses apôtres déboulonnés l’autre jour, mais d’autres anges sont venus la secourir avec leurs lances pour terrasser ce dragon, en ce lundi avant Pâques, en ce jour de l’annonce impensable.

Depuis deux mille ans, tous les fidèles du monde savent qu’il y aura des cendres, qu’il y aura du sang, qu’il y aura des larmes. Et toute cette

ecclésia, cette assemblée de fidèles, pleure et prie pour que sa vieille dame, Notre-Dame, survive à l'épreuve qui la ronge.

Notre-Dame qui porte si bien son nom, aux prises avec le mal qui cherche à la réduire, défendue corps et âme par une armée de pompiers pas forcément croyants mais portés par la foule et par leur sens du devoir, qui rendent coup pour coup, luttent pied à pied, comme un seul cœur battant.

16

Parvis de Notre-Dame, 20 h 17

La camionnette grise de la police s’avance sur le parvis et s’arrête près du poste de commandement. Sa porte latérale s’ouvre. Elle révèle un grand écran. Un policier sort et pose un drone au sol. Il enclenche un bouton. Ses hélices s’emballent dans un crissement d’insecte, une stridulation produite par quatre puissants rotors. Dès qu’il s’élève, le drone transmet ses images sur l’écran.

– C’est bon. Ça fonctionne, mon général.

Le général Gallet observe les images du drone qui prend de la hauteur. Il a près de lui le président et sa femme, et le Premier ministre, et tous les autres qui veulent voir.

Depuis quelques années, ces drôles de petits engins volants se sont imposés. Ils sont très efficaces pour observer les foules, repérer d’éventuels fauteurs de troubles lors des manifestations. Ils sont très attendus pour les samedis à venir. Ils ont déjà servi lors de l’évacuation de Notre-Dame-des-Landes. Six ou sept volaient en même temps pour surveiller les zadistes retranchés. Au-delà du maintien de l’ordre, ils peuvent être très utiles pour les grands incendies. Ils l’ont déjà prouvé chez les pompiers de New York. Ces pompiers ont le leur. Le premier. Leur drone est un bijou de technologie. Il pèse 30 kilos. Il est équipé de caméras haute définition et d’une caméra thermique qui enregistre les différents rayonnements infrarouges émis par la chaleur des corps et des objets. L’objet volant pilotable à distance a coûté l’équivalent de 80 000 euros. Il résiste aux

grandes chaleurs. Ses hélices sont faites d'un alliage de Kevlar et de matériaux top-secrets. Et dès son premier vol, en mars 2017, le drone de New York a prouvé son utilité.

Un feu embrasait un immeuble du Bronx. Le toit commençait à céder. Le commandement hésitait à engager d'autres hommes. Les images du drone ont achevé de le convaincre. Une autre stratégie a été mise en place. Celle du contournement. Avec succès. Le feu a été contenu. Les habitants de l'immeuble ont été sauvés. Et de retour en caserne, seuls deux pompiers se plaignaient de légères blessures. Depuis, le drone des pompiers de New York a effectué des dizaines de sorties.

En France, pendant que les pompiers attendent d'être livrés, la police a les siens. Au moins trois rien qu'à Paris. Des modèles chinois, pour la plupart, fabriqués par le leader mondial du drone et de l'imagerie pilotée : DJI Enterprise. Ils sont solides. Maniables. Peu onéreux : moins de 3 000 euros pour le modèle standard.

Le policier droniste pilote son engin vers la tour. Il n'a pas la résistance du drone des New-Yorkais. Les 800 degrés émis pourraient le faire fondre en quelques secondes. Il survole à distance. Il balance ses images. Elles sont impressionnantes. Infernales. Le corps de la cathédrale est pris d'un feu épouvantable, un sabbat sacrilège, un bûcher de sorcières qui renvoie aux heures affreuses où une frange de l'Amérique faisait brûler des croix, des *fiery cross,* autour de sales types vêtus de cagoules et de capuches blanches à pointe et de capes à manches longues persuadés que ce rite laverait leur nation de la souillure de l'homme noir. Le KKK n'a jamais pris ici. Ses sbires sont restés cantonnés dans leur Alabama, leur Mississippi ou un autre Sud profond. Mais l'image que ce drone donne à voir ressemble à cette croix-là. Menaçante. Glaçante. Dressée comme un message à la face du monde. Trump et ses Canadair n'y peuvent rien. Macron et ses consignes n'y peuvent rien.

Pour Mgr Chauvet, c’est l’image de trop.

– Je peux pas voir ça ! C’est pas possible.

La maire sent qu’il s’écarte de l’écran.

– Anne, je ne me sens pas bien, dit-il.

Le recteur titube, il bascule en arrière. Il a fermé les yeux et s’affale sur la maire.

– Aidez-moi ! S’il vous plaît.

Anne Hidalgo le retient dans sa chute.

Il a perdu connaissance.

Le recteur ne bouge plus. Ses lèvres sont devenues pâles. Ses lunettes sont de travers et sa bouche entrouverte. Un pompier se précipite.

– C’est juste un coup de mou, explique le pompier. On va le faire asseoir et lui donner du sucre.

– Quelqu’un peut nous apporter quelque chose à manger ? lance la maire de Paris. Un peu de sucre ? Un gâteau ? Un Coca ? N’importe quoi ?

Un volontaire de la Croix-Rouge apporte un sandwich.

– Tenez. Mais vous savez, on a un poste de secours à l’Hôtel-Dieu, juste derrière vous. Si le recteur ne se sent pas bien, on peut s’occuper de lui. Il y a du monde et tout ce qu’il faut.

– Merci, monsieur. Vous êtes formidable, répond Anne Hidalgo.

Le recteur a repris conscience.

– Je veux rester là. Je ne veux pas bouger d’ici, répond Mgr Chauvet. Merci pour le sandwich.

Il reprend des couleurs. Manger lui fait du bien. Cela faisait des heures qu’il n’avait rien avalé et toutes ces émotions ont eu raison de lui. On s’écarte de lui pour qu’il puisse respirer. Il a les yeux dans le vague. Il marmonne les mêmes mots.

– La sainte couronne, la tunique de Saint Louis, tout va partir en fumée. Mon Dieu. La sainte couronne va partir en fumée…

– Ne vous inquiétez pas. On s’en occupe, lui dit Anne Hidalgo.

– Vous êtes sûre ?

– Oui. Les pompiers font tout ce qu’ils peuvent. J’ai entendu dire qu’ils étaient en train de s’organiser.

– Mais qu’est-ce qu’ils vont faire des œuvres ? Il n’y a pas que le trésor. Il y a des centaines de calices, de peintures, d’objets inestimables dans ma cathédrale, vous savez.

– J’ai envoyé mon directeur de cabinet pour qu’il propose nos services.

Anne Hidalgo se veut rassurante. Elle a vu les pompiers faire l’aller-retour en longeant le jardin qui borde la cathédrale. Elle a entendu le général dire que le sauvetage était en cours. Si demain, la cathédrale devait disparaître, tout ne sera pas perdu !

Elle aide le recteur à se relever. Il titube encore un peu, mais ça va beaucoup mieux. Il frotte sa soutane. Il balaye les dernières miettes. Il s’essuie le coin des lèvres et sourit.

– Vous êtes ma bonne amie, vous savez ?

– Oui, je sais, sourit-elle. La Seine nous sépare. Mais entre nos deux parvis, celui de votre cathédrale et celui de l’Hôtel de Ville, des liens étroits sont tissés. Nous allons y arriver ! Vous verrez ! Tous ensemble, nous allons y arriver.

– Avec l’aide de Dieu, ma fille.

– Et celle de nos pompiers, monseigneur.

17

Sacristie de Notre-Dame, 20 h 31

Le père Fournier rejoint le pompier dans le couloir de la sacristie. Les vitraux renvoient une faible lumière. La nuit tombe. Il fait plus sombre. Sans électricité, on ne distingue plus grand-chose.

– Je ne l'ai pas, ce code, lui répond le père Fournier, désemparé. Pas moyen de mettre la main dessus.

– Bon. On va devoir faire sans.

Le pompier fait demi-tour. Le père Fournier le suit. Il a son casque. Son masque à gaz. Sa tenue ignifugée. Il est bien peu de chose dans l'enfer de ce feu.

Deux lances sont tournées vers l'intérieur. Une première est déployée au sein de la sacristie. La seconde vient du portail sud de la cathédrale et arrose tant bien que mal l'amas en combustion formé par la chute de la flèche. Sur ce secteur, le secteur sud, le risque d'effondrement est jugé moindre. Il est loin des deux tours. Pourtant, c'est juste là que la flèche vient de tomber, crevant la voûte en pierre. Rien ne semble garantir qu'il n'y aura pas d'autres chutes.

Il n'y a pas de cris. Pas d'ordres lancés. Pas d'échos de mots pour rien. On n'entend que le bruit de l'eau pulsée. Ce flot qui jaillit vers le chœur, vers les vieilles stalles de chêne disposées tout autour. Les ricochets sur les murs, sur la statue de la Pietà, sur les chapelles situées derrière le chœur, tout au fond de la cathédrale, et le clapot de leurs bottes sur le sol inondé.

Au bout du couloir de la sacristie, à l'entrée de la cathédrale, marquée par l'échiquier des dalles, le père Fournier aperçoit la fumée sur sa gauche. Très haute. Comme une nappe répandue à deux mètres au-dessus du sol, criblée de rouge incandescent. Derrière le pilier sud, il distingue des pulsations de braises. Vives. Lumineuses. Certaines sont à terre, devant lui. D'autres cascadent encore depuis la voûte. On ne voit qu'elles. Il fait très sombre. Elles sont comme des lucioles. Lucioles. Lucifer. Lumière. Il frissonne et baisse la tête, comme pour s'en protéger.

La cathédrale est si grande, sa voûte si haut perchée, que la chaleur s'y dilue.

Le père Fournier se signe. Il prie. Très rapidement. Une pensée pieuse. Passe la main sur la croix brodée sur sa veste antifeu. Une croix près de son grade.

Tout cela, toutes ces pensées, ces sensations, ne dure qu'un quart de seconde. Mais le temps perd ses repères. Il change de forme. S'étire et se comprime.

– Mon père, c'est par là, lui rappelle le pompier qui lui indique l'autre sens, vers la droite, à l'opposé de l'autel central, à l'opposé des braises, vers les chapelles situées tout au fond de Notre-Dame.

Vite.

Faire vite.

Sauver la sainte couronne.

Le père Fournier voit des ombres s'activer au fond, derrière le chœur, devant la bonne chapelle, celle de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Les pompiers du Louvre.

En position.

Ils attendent.

Ils l'attendent.

La couronne n’est pas loin.

Il est 20 h 36.

Cela fait déjà deux heures que Notre-Dame est en flammes.

Le père Fournier entend un grand bruit. Un craquement qui couvre le chuintement des lances. Une poutre, massive, lourde, vient de s’abattre plus loin, à une vingtaine de pas derrière lui. Une pluie de plomb en fusion s’écoule dans son sillage. Pile sur l’autel central.

Le père cherche des yeux l’autel en bronze offert vingt ans plus tôt par Mgr Lustiger. Il ne le voit pas. Pourtant il est massif. C’est un énorme bloc de plus de deux mètres de long et un peu moins de large.

Lors de son inauguration, en juin 1989, le cardinal Lustiger avait déclaré que cette pièce liturgique montrait « l’invisible sans le réduire au visible ».

Aujourd’hui, l’autel a totalement disparu. La flèche s’est écroulée dessus, la voûte aussi et des éléments de la charpente achèvent de le recouvrir. L’énorme pièce de bronze sur laquelle tant de prêtres ont célébré la messe a été totalement broyée, anéantie, réduite à l’invisible. Et le brasier qui l’entoure gagne en intensité. Dessus. Autour.

Avec tout le bois des stalles, celui des chaises dans la nef pas loin, c’est une bombe à retardement enclenchée dans le dos du père Fournier. La menace est partout. Au-dessus de sa tête. Derrière lui. Et pourtant, le but est à portée de main. La sainte relique est là.

Les pompiers du Louvre disposent du plan de la cathédrale. Ils ont la liste des œuvres à sauver en priorité. Ils sont formés pour ça. Évacuer les œuvres d’art. Mais celle-ci leur résiste, dans son coffre de verre rouge.

Ils ont brisé sa façade. Ils cherchent « un coffre dans le coffre ». C’est ce qu’on leur a dit. Dans le coffre en verre rouge, il y a un autre coffre qui

contient le trésor.

– Doucement, quand même !

Les pompiers font de leur mieux. Mais ce n’est pas gagné. Il faut tourner autour de l’objet blindé. Un meuble d’un mètre de haut, arrondi sur le devant. La couronne est dedans. Mais elle est infiniment fragile. Elle a plus de deux mille ans. Elle est faite de végétaux qui ont traversé les siècles, les pillages, les vols, les croisades et les mers. Un coup de hache mal placé la réduirait à rien.

Le père Fournier plisse les yeux. Il sort son téléphone. Toujours pas de réponse. Les pompiers cherchent un autre angle d’attaque. Mais ils n’osent pas.

Il est 20 h 38.

Un groupe d’hommes court vers eux. Des pompiers et deux civils en veste, protégés par des casques qu’on a dû leur prêter. Ils sont à quelques mètres. Ils viennent pour la couronne. Le premier se présente, il est conservateur auprès de la Direction des affaires culturelles. Le second est le régisseur de Notre-Dame.

– Vous l’avez ? demande le père Fournier.

– Oui, répond le régisseur, encore tout essoufflé.

Il s’appelle Laurent Prades. Cela fait près de vingt ans qu’il travaille à Notre-Dame. Il lui a consacré la moitié de sa vie. Il en connaît chaque porte, chaque détail. Il a pris la clef du coffre dans la sacristie. Il fait partie des rares personnes à connaître le fameux code.

Il vient de loin. Il était à Versailles quand il a reçu la première photo de la charpente en feu, la Forêt en flammes, à 18 h 48. L’agent chargé de faire la levée de doute a appelé son chef, qui l’a appelé, dans la foulée. Depuis cet instant, Laurent Prades a couru, râlé contre ce RER trop lent qui le

ramenait à Paris, téléphoné à la terre entière pour dire qu'il arrivait, enragé quand il a entendu que la station Saint-Michel-Notre-Dame était fermée. Normal. Logique. Il a pris un Vélib'. Dans la rue Jacob, où il se trouvait, Laurent a reçu des cendres sur la tête. Il a traversé la foule massée sur les quais. Supplié un policier de le laisser passer. Perdu du temps. Montré sa carte professionnelle. Attendu. Passé un premier cordon. Traversé la préfecture en courant. Supplié un autre flic de le laisser passer. Vite. Aperçu un agent qui travaillait avec lui. Il était de l'autre côté. Il a fait soulever le ruban. Il s'est rué sur le parvis. A filé droit vers le jardin de la sacristie, vers le poste de sécurité. Croisé le président Macron. Frôlé le Premier ministre. Poursuivi. Franchi la grille du jardin qui borde la cathédrale. La boule au ventre. Un point de côté. Le pire jour de sa vie. Il a rabattu sa capuche pour se protéger des projections du toit.

– Le code ? C'est quoi le code déjà ?

Il est entré dans la sacristie. Des employés de la Direction des affaires culturelles, la DRAC, étaient là et le cherchaient partout.

Lui savait. Il a ouvert le meuble dans la salle des prêtres. Il a fait le code de ce coffre. Celui-là, il l'avait bien en tête. Dans le coffre-fort, il y avait des centaines de clefs. Il a pris la bonne. Les yeux fermés, il l'aurait retrouvée. Laurent ne s'est pas rendu compte qu'un pompier le coiffait d'un casque. Un employé de la DRAC l'accompagnait. Ils sont sortis de la sacristie et ont longé le chœur en courant. La cathédrale était si sombre.

Il a vu le ciel à travers la voûte crevée. Laurent a enclenché la fonction lampe torche de son téléphone portable. Il a évité les braises incandescentes par terre. Il porte des mocassins. Une parka en toile. Il s'en fout.

– Le code. Putain, c'est quoi le code déjà ?

Le régisseur de Notre-Dame a tant de choses en tête. Le trésor. La sécurité. Tous ces travaux et ces ouvriers qui lui posent des problèmes chaque jour. La photo qu'il a reçue. Depuis, il n'y a plus de charpente. Elle est partie en fumée. Il n'en reste plus rien. Vingt ans de sa vie !

Laurent Prades rejoint le groupe de pompiers affairés au fond de l'abside, devant la petite chapelle dédiée à Notre-Dame des Sept Douleurs. Le coffre est là. Exposé depuis peu derrière un meuble en verre rouge, foncé comme le rubis. On y accède par une face. Les pompiers ont essayé, mais pas du bon côté. Le *pass* qu'il possède est censé ouvrir le meuble, mais de toute manière l'électricité est coupée. Il n'aurait pas fonctionné.

– Pour accéder au coffre, il faut casser l'autre face, leur dit Laurent Prades.

Un pompier fait le tour de l'étrange meuble reliquaire et brise l'autre côté. Un bruit résonne. Métallique. Le contact de la hache sur le coffre. Laurent Prades avait raison. On voit le coffre, désormais.

– C'est bien ! C'est bien ! encourage le père Fournier, soulagé.

Le coffre est dévoilé. C'est un cube de 50 centimètres de côté, coincé entre la chapelle et le sol. Il est antifeu, antichoc, ultra résistant. Il n'a pas pu souffrir.

Laurent Prades s'agenouille, glisse la clef sur sa façade et presse la première touche du digicode. Il compose un numéro. Il se souvient du début. Il doute de la suite. Rien ne se passe. Il réfléchit. Il essaye une nouvelle combinaison. Il est sûr du début. Ça commence par « 0 ».

Error.

Seuls deux ou trois sacristains connaissent ce code. Ils le composent pour chaque présentation. Pas Laurent. Il voudrait se souvenir. Essaye encore.

Error.

Laurent tente de les joindre. Son portable ne passe pas. Le réseau est saturé.

À 20 h 36, il envoie un premier message.

« Le code de la couronne, viiiiiite. »

Error.

À 20 h 40, son téléphone sonne.

« 888 messagerie Orange. Un message de votre correspondant (…) Appelez le 888 pour le consulter. »

Laurent rappelle. Pas de sonnerie. Le réseau est indisponible.

Il tente une nouvelle combinaison.

Error.

Puisque les textos passent, Laurent envoie un nouveau message au sacristain.

« SMS »

« Le code »

À 20 h 42, comme par miracle, le code s’affiche sur l’écran de son portable.

– C’est bon !

Laurent ouvre le coffre.

– Oh, mon Dieu !

18

Parvis de Notre-Dame, 20 h 42

La caporal-chef Myriam achève sa deuxième rotation. Elle a tenu son point d'attaque, du parvis vers la nef. Elle laisse la main. Elle va reprendre des forces. Elle tend sa bouteille d'air pour qu'on la lui remplisse, pour repartir. Plus tard. Dans trente minutes.

Myriam ôte son casque et découvre la noria qui s'active, des centaines de civils, d'infirmiers, de membres de la Protection civile et de la Croix-Rouge qui sont venus en soutien.

Des caddies pleins de bouteilles de flotte traversent le parvis de long en large. Des bouteilles sont distribuées par les bénévoles en chasuble. La fourmilière a ses règles. Tout est prévu. Organisé.

Myriam prend quelques minutes pour nettoyer son masque. Ça la détend. C'est son rituel pour se vider la tête. Elle a de la suie sur le visage à cause de ce vent qui rabat les flammes vers le parvis.

Elle a vu tous les cordages pendus sur la façade. Elle s'imagine la scène. Comme dans *Game of Thrones*. Des soldats assiégés, prêts à prendre la fuite. Notre-Dame est aux prises avec un ennemi très puissant. La bataille des beffrois est loin d'être gagnée. Elle a entendu la rumeur, l'annonce du général en second, Gontier. Elle sait que des hommes sont engagés là-haut, rendant coup pour coup à l'ennemi qui se répand et tente de prendre les tours.

Elle se souvient de lui, là-haut. Elle l'a vu de près. Il paraît que, depuis, ses flammes ont gagné en ampleur. Désormais, elles atteignent 20 mètres de

haut. 20 mètres !

De là où elle se trouve, Myriam ne peut que se figurer le combat que ses coéquipiers sont en train de mener. Elle aperçoit leurs lampes de casque. On dirait des lucioles. Certains s'affairent sur la galerie des chimères entre les deux tours. D'autres assurent des points de fuite, sous les fines colonnettes de la grande galerie qui ressemblent de loin à de fragiles allumettes, dressées sur le fronton, prêtes à cramer comme le reste.

– C'est fou ! pense-t-elle.

Assise sur le hayon d'un camion de la brigade, elle boit en attendant son tour. Elle fait signe à un volontaire de la Croix-Rouge qui trimballe son caddie.

– Bon courage ! lui lance-t-il.

Elle s'hydrate. Elle prend des forces pour ce siège qui s'annonce long.

Chacun tient son point, par secteur. Et on tourne, toutes les demi-heures. Par groupes de trente. Myriam fait partie du groupe 1, celui des primo-intervenants.

Myriam est rodée. Elle sait qu'une fois au feu, on ne voit plus le temps passer. On veut se battre. On veut l'avoir. On est pris du syndrome du boxeur. On peut être K-O debout, et pourtant on s'obstine. On se met à prendre des risques, sans s'en rendre compte. C'est la démence du boxeur grisé, qui s'accroche malgré tout et risque d'y rester. Elle connaît. Elle gère. Pour éviter les crampes, elle se lève et marche un peu. Un pompier près d'elle semble mal en point. Deux infirmiers s'occupent de lui. Il est accroupi. Il transpire sous son casque. Il a les yeux dans le vide. Il est pâle. Sans doute un coup de chaud. L'infirmier lui tend la main. Le relève. Un sapeur se glisse de l'autre côté, sous son bras. Ensemble, ils le conduisent vers l'Hôtel-Dieu. Ils vont s'occuper de lui.

Myriam a entendu dire que la cour d'honneur de l'hôpital était sublime. Que des secours y avaient été déployés. Des caddies. La noria habituelle, pour le ravitaillement et le repos entre deux rotations.

Myriam regarde ailleurs. Elle n’a pas envie de débriefer sur son temps de repos. Elle a besoin de prendre l’air, de s’échapper un peu. Pas loin, bien sûr. Pas question de s’éloigner. Il faut rester sur zone. Mais elle tourne un instant le dos à l’adversaire et fait quelques pas vers le petit Pont-au-Double.

Elle enjambe des tuyaux. Il y a de la flotte éparse, mais les jonctions tiennent bien. Les tuyaux sont tendus. Pleins. Sous pression maximale. Elle voit le bateau-pompe en bas, au pied du pont. La VEDI, comme on dit dans le jargon. La vedette d’intervention. Elle est discrète. Elle fait le boulot. C’est elle qui arme la moitié des lances. Il paraît qu’il y a une autre VEDI quelque part, mais Myriam ne la voit pas.

Sur la Seine, elle distingue le ballet des Zodiac estampillés « police ». La brigade fluviale veille. Il n’y a plus un seul bateau-mouche ce soir. Il n’y aura plus d’images prises depuis un pont naviguant autour de l’île et de son brasier. Interdit.

En face, de l’autre côté du pont, des rubalises rouge et blanc tiennent la foule à distance. Des bénévoles de la Protection civile les ont tirées pour sécuriser le parvis. Il y a tant de monde !

Myriam soulève de nouveau sa bouteille. Pendant qu’elle la presse pour finir ce qui reste, elle jette un regard latéral. Elle voudrait bien savoir ce qui se dit en face. Elle voudrait bien suivre les réseaux sociaux. Facebook. Instagram ou Twitter. Elle a son compte perso. Mais le temps de l’inter’, elle n’en a pas le droit. C’est la consigne. Pas de portable sur zone. Jamais.

Myriam capte quelques regards. Elle devine des signes d’encouragement. Elle a le même âge qu’eux. Il y a beaucoup de jeunes de l’autre côté du pont et sur les quais et les boulevards adjacents. Des spectateurs aux fenêtres. Des terrasses noires de monde. Même en bas, sur les rives de la Seine, des grappes compactes de gens se tiennent assis,

debout, tournés vers l'événement. Combien sont-ils ? Des milliers ? Plus tard. Elle regardera plus tard.

Myriam fait demi-tour. Ces quelques pas de côté lui ont fait du bien. Sa radio allumée, elle reste vigilante. Au repos, mais en alerte. Elle regagne son engin en pensant à cette foule.

Étrange. Quelque chose l'a marquée. Le son. Le silence. Cette foule est silencieuse. Elle attend. Elle est calme. Il n'y a pas d'excitation comme c'est si souvent le cas. Des cris. Des hurlements de femmes qui craignent pour une voisine. Des appels au secours parce qu'un ami ne répond plus. D'ordinaire sur un feu, les civils font des leurs. Mais pas là. Pas ce soir.

En retournant sur zone, elle n'entend que sa radio, le frottement de ses cuisses sur son pantalon de feu, le cliquetis du baudrier qu'elle garde à la ceinture pendant qu'une vague clameur monte, de loin.

On dirait, on dirait…

« Je vous salue, Marie pleine de grâce ;

Le Seigneur est avec vous.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes »

C'est l'Ave Maria.

La prière du chapelet.

L'une des premières qu'on enseigne aux catholiques. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas résonné dans les rues de Paris ? Comme un élan mystique ? Un mouvement spontané. Des années ? Des décennies ? Des siècles, peut-être ?

Elle vient de l'autre côté de la Seine.

19

Boulogne-Billancourt, TF1, 21 h 34

Gilles Bouleau est toujours à l'antenne. Cela fait une heure et demie qu'il anime son direct. Il ne le sait pas encore, mais 7 millions de téléspectateurs stupéfaits suivent son journal, sans décrocher. Il a diffusé les images de la Forêt disparue. Il a interrogé André Finot, le chargé de la communication du recteur de Notre-Dame. Il a fait un direct avec Jack Lang, qui se trouve juste en face, sur l'immense toit-terrasse de l'Institut du monde arabe, avec une vue bien dégagée sur le drame qui se joue devant lui.

Le présentateur vient de finir un direct avec l'ancien maire de Paris, Bertrand Delanoë. Les autorités défilent. Chacun a son mot à dire. Tous sont touchés au cœur. Ils sont consternés par l'événement. Ils citent Victor Hugo. Ils disent que Notre-Dame est éternelle, qu'elle ne peut pas disparaître.

Son oreillette s'active. C'est le chef d'édition qui lui donne des infos.

– Gilles, on a un direct du parvis.

Gilles Bouleau s'imagine que c'est le président Macron qui va prendre la parole. Une caméra a été autorisée sur le parvis. Une seule, qui dessert toutes les chaînes. On appelle ça un « pool ». Des images circulent déjà, du président et de sa femme. Ils portent le noir du deuil. Tous les deux. Pour Gilles, ça ne fait pas de pli. C'est le moment du président.

Pendant que le correspondant du JT décrit ce qu'il voit de loin, de l'autre côté des quais, le présentateur tente d'en savoir plus. Si c'est le président, il faut qu'il se tienne prêt. Il a tant de questions à lui poser sur

cette soirée qui prend tout le monde de court. Il met de l'ordre dans ses notes. Il griffonne quelques mots à l'abri des caméras.

– Non, Gilles. Le président n'est plus sur place. Il a quitté les lieux.

– Mais alors, c'est qui ? demande-t-il.

– Le commandant des pompiers, le général Gallet.

Gilles Bouleau rature sa feuille. Note ce nom qu'il connaît par cœur. Cela fait des années qu'il pratique le général Gallet. Mais on ne sait jamais. Le trou de mémoire. Le petit moment d'hésitation à l'antenne. Le présentateur est perfectionniste. Il aime la fluidité. La rigueur. La précision.

– OK, c'est bon pour moi.

Avant de reprendre la main, Gilles Bouleau vérifie l'écran de son ordinateur caché sous la plaque de verre du bureau. Il parcourt les nouvelles. Le fil Twitter de l'AFP a posté de nouvelles brèves. Elles sont courtes. Très courtes. Elles évoquent toutes la cathédrale. Quelque chose se passe. Un tournant dans le drame. La dernière brève fait cinq mots. La cathédrale menace de s'effondrer.

Gilles Bouleau se redresse sur son tabouret. Il se concentre. Pas question de se laisser envahir par l'émotion. Il doit tenir son journal. Rendre l'info lisible, accessible. Éviter de la polluer par ses propres émotions. Pourtant ce qu'il ressent à cet instant est intense. Il a vécu l'effondrement du World Trade Center en 2001. Il était à Londres. Trois jours d'informations non stop. Trois jours à tenter de comprendre comment et pourquoi on avait basculé dans un autre monde, celui de la menace, de la terreur, du radicalisme islamiste. Ce soir, personne ne pense sérieusement à un attentat. Le mot est contourné. Inutile de charger. Mais le présentateur de TF1 repense à ces images qui ont marqué l'Histoire et qui l'ont marqué, lui aussi, au fer rouge. Il en parle souvent.

Il est 21 h 35.

Le général Gallet apparaît à l'écran, en direct. Les autres, le président, sa femme, les ministres, le préfet et les autorités ont disparu de l'image. Il a l'air grave. Il porte sa tenue de feu rouge. Il a les yeux cernés et le front bas. Accablé.

Le général répond aux journalistes devant lui. Une rapide interview. Il va à l'essentiel. Sa voix a perdu quelques tons. Elle est vrillée, presque fluette. Gilles Bouleau s'attend au pire. Il a deviné.

Le général se lance en regardant les micros tendus sous lui. Il s'y raccroche.

– On n'est pas sûrs de pouvoir sauv…, de pouvoir enrayer la propagation au beffroi nord. Si celui-ci s'effondre, je vous laisse imaginer l'importance des dégâts.

D'autres questions suivent, par réflexe. Les journalistes s'acharnent. En vain. Le général s'esquive. Il a à faire. Mais l'essentiel est là. Posé. Avec un beau lapsus en prime.

« On n'est pas sûrs de pouvoir sauv… » On imagine la suite : pas sûrs de pouvoir sauver la cathédrale. Le général s'est rattrapé de justesse avec une formule plus technique, évoquant la « propagation » de l'incendie, et plus ciblée, n'évoquant que le « beffroi nord ».

Mais c'est plus fort que lui, les points de suspension qui lui ont échappé suggèrent finalement une hypothèse inquiétante. « Si celui-ci s'effondre, je vous laisse imaginer l'importance des dégâts. »

En avoir, ou pas, écrivait Hemingway. Il en a fallu du courage au général pour s'avancer tout seul et annoncer le pire. Il n'y avait plus personne pour le soutenir à l'écran. Pas une seule grande figure. Seulement des seconds couteaux. Il ne s'est pas caché derrière un simple tweet. Il n'a pas laissé filtrer l'info en attendant que ça passe. Il a pris le temps. Onze secondes. Il s'est avancé dans le faisceau de la caméra. Il a regardé devant lui. Il a attendu le micro et puis il s'est lancé. Peu de mots pour dire le drame.

Gilles Bouleau va reprendre.

Cette soirée très spéciale ne fait que commencer. Le directeur de la rédaction avait raison. Ils risquent d’y passer toute la nuit. Et c’est ce qu’ils vont faire. Ils vont y passer une grande partie de la nuit.

20

Parvis de Notre-Dame, 21 h 36

Pendant que des pompiers placent sur la façade et sur les côtés de la cathédrale des dizaines de capteurs laser pour détecter le moindre indice d'écroulement, la déclaration du général Gallet s'est répandue comme une traînée de poudre. La cathédrale est menacée. Elle pourrait s'effondrer.

De l'autre côté du Pont-au-Double, des centaines de personnes se rassemblent dans la rue. Son nom est comme un signe. C'est la rue de la Bûcherie. Elle prolonge une autre rue à la dénomination pleine de sens, elle aussi : la rue Dante, dont la *Divine Comédie* commence par des vers sur l'Enfer.

Massés sur la rive gauche de la Seine, les fidèles se rassemblent. Leur nombre croît d'heure en heure. Ils étaient une dizaine deux heures et demie plus tôt. Ils frôlent le millier à l'étroit dans ces ruelles fermées à la circulation, barrées par les rubans de la Protection civile et lardées de journalistes fascinés par ce qui se passe.

Ils se sont réunis par couples, par familles ou par groupes de fidèles, debout ou à genoux. Certains ont les mains jointes autour d'un chapelet. D'autres les gardent enfoncées dans leurs poches. Lourdes d'impuissance. Des mains comme des cailloux. Ils prient, tous ensemble.

Ave Maria.

« Je ne suis pas une chrétienne très fervente, confie Monique aux journalistes du *Monde*. Mais je prie tous les anges et les archanges, et la Vierge Marie de venir éteindre le feu. Je préfère prier que me mettre en colère[1]. »

Un peu plus loin, à trois pas de la rue Dante, la place Saint-Michel résonne de clameurs identiques. À genoux. Debout. Les paupières fermées ou les paumes grandes ouvertes tournées vers le ciel, pendant que des badauds assis à la terrasse du glacier *Au paradis du fruit* sirotent leurs sorbets et prennent des selfies.

Aurélie, vingt et un ans, achève sa prière et dit quelques mots aux journalistes du *Monde*. Elle pense que c'est « formidablement réconfortant de voir tant de gens rassemblés dans la paix et une certaine harmonie ». Elle poursuit :

« On est unis. Et c'est très fraternel. C'est même bouleversant car ça va de pair avec le déclin spirituel[2]. »

Ave Maria.

Cela faisait si longtemps que les rues de Paris se mordaient les joues, serraient les lèvres, taisant leur foi parce que croire ne semblait plus compatible avec l'air du temps.

Depuis deux heures et demie, on prie, spontanément, publiquement, comme Aurélie, Monique, Philippe ou Eudes.

Depuis deux siècles et demi, on cachait cette prière, on la restreignait au cercle intime de la famille ou de l'assemblée des fidèles.

La Terreur de 1793 a laissé des traces profondes. Prêtres guillotinés. Églises mises à sac. Biens du clergé spoliés, vendus. Il fallait déchristianiser, couper le cordon qui unissait la France, fille aînée de l'Église, à son clergé. Toutes les paroisses de France s'en souviennent encore. Depuis deux cent cinquante ans, la foi catholique vit son plus long hiver. Les appelés ne répondent plus. Les séminaristes se font rares. Autrefois, il y avait des curés sans église, *sine cura*. Aujourd'hui, c'est l'inverse. Les églises n'ont plus de prêtres et de moins en moins de fidèles.

Mais ce soir, il se passe quelque chose.

Élan mystique pour certains.

« Hashtag tristesse » pour d'autres.

En quelques heures, des dizaines de sites proposent de collecter les dons pour Notre-Dame. Sur Leetchi. Sur Facebook. Sur des sites officiels. Et comme le crime a des ruses que le don ne soupçonne pas, des dizaines de sites pirates, parasites ou crapuleux fleurissent dans la foulée.

Le drame et son grotesque. Encore, cette même formule de Hugo.

Des rumeurs circulent déjà.

D'abord, celle partie d'une photo prise avant la chute de la flèche. Elle a fait le tour de la toile. Partagée dix mille fois. Son titre ? « On nous cache tout. » Son but ? Prouver l'origine criminelle de l'incendie. Elle montre une silhouette dressée sur le flanc de la cathédrale, en haut de son transept, au-dessus du portail de Saint-Étienne. Il s'agissait en fait d'une des nombreuses statues qui l'ornent.

Puis vint l'image d'un Gilet jaune filmé entre les tours, pris en chasse par les pompiers en service entre les deux tours. Il y a bien eu quelqu'un. Il portait bien un gilet jaune. Mais c'était le général Gontier, arborant sa chasuble, faisant son tour du feu pour voir comment s'en sortent ses hommes, là-haut dans les beffrois.

Vinrent en cascade des photos de gosses prises des semaines plus tôt. Des montages absurdes. Des théories fumeuses.

La rumeur ordinaire fait feu de tout bois. Le gros comme le petit. Et le moindre détail peut enflammer l'allumette et causer des dégâts que l'on n'imagine pas.

C'est le cas notamment de deux pauvres garçons, étudiants en archi. Pendant trois quarts d'heure ils ont observé le drame, en silence, balançant des textos pour dire leur stupeur, partageant des photos, des smileys en larmes. Pourtant il a fallu qu'ils passent sous le ruban de sécurité, il a fallu

que l’un d’eux se mette à sourire sur fond de cathédrale en feu, pour que tout dégénère.

La photo est postée sur le compte Facebook de Sputnik France, une agence de presse lancée par le gouvernement russe en 2014. L’un est black. L’autre semble venir d’Afrique du Nord. Il n’en fallait pas plus pour mettre le feu au Net.

Un tombereau d’insultes se déverse. Des menaces. Des invectives racistes, clairement islamophobes qui remontent jusqu’à eux.

« J’en ai pris pour deux vies », a confié l’un des garçons à l’AFP plus tard.

Ce soir, tout se dit, tout se répand, pendant que de vraies victimes commencent à tomber.

Sur le parvis, les signes de fatigue arrivent. Hypothermie. Baisse de tension. Le plomb est mauvais. Une longue exposition peut causer des dégâts.

Myriam pense au pompier qu’elle a croisé tout à l’heure. Elle espère qu’il n’a rien de grave.

Depuis le début de l’incendie, le plan d’urgence est déclenché. Les urgentistes de l’Hôtel-Dieu sont mobilisés. Un poste médical avancé est dressé dans le hall de l’hôpital. Il permet de faire le tri entre les blessés légers et les plus graves. Des médecins sont présents. Des infirmiers aussi.

Dans l’aile et à l’étage, des dizaines de box ont été libérés pour accueillir les blessés. Au début, la rumeur a couru que tout le quartier pouvait partir en flammes. Pas seulement Notre-Dame. Tout le quartier et ses habitations. Le feu semble contenu. À Notre-Dame seulement.

C’est le docteur Kierzek qui orchestre les urgences de l’Hôtel-Dieu. Belle gueule, médiatique et grande gueule, il s’était fait connaître en 2013

pour s’être dressé contre le projet ministériel qui visait à supprimer les urgences de son hôpital, l’un des plus vieux de Paris. Il a bien fait. Ce soir plus que jamais, elles peuvent sauver des vies.

À l’hôpital, tout est prêt.

Kierzek n’est pas censé être là. Il n’est pas de garde aujourd’hui, mais il a reçu l’info. C’est son amie Florence qui l’a appelé plus tôt. Florence la riveraine. Florence la marchande de souvenirs de la rue d’Arcole dont le père est caché quelque part dans le quartier. Toujours sous son Velux.

Pour la quatrième fois de la soirée, le docteur traverse la cour de l’Hôtel-Dieu. Des dizaines de pompiers se rafraîchissent sous les colonnes illuminées. Ils ont ôté leurs vestes et leurs masques. Ils forment des groupes d’amis. Ils débriefent et s’hydratent avec l’aide des bénévoles de la Croix-Rouge et de la Protection civile. Le docteur capte des bribes de leurs conversations.

– T’as des nouvelles du blessé ?

– Du blessé ? Des blessés, tu veux dire ?

– Comment ça ? Je croyais qu’il n’y en avait qu’un ?

– Ben non, il y en a plusieurs.

– Hospitalisés ?

– Ouais.

Le docteur Kierzek confirme. Mais qu’ils ne s’inquiètent pas. Les pompiers pris en charge sont légèrement blessés. Le premier est arrivé très vite. Il était dans la Forêt, sous la toiture, en pleine fournaise. Il faisait partie des primo-intervenants.

– Rien de grave. Un gros coup de chaud. Peut-être un peu intoxiqué aussi. Les médecins l’ont mis sous le ballon. Et maintenant, il se repose.

– Et le second ?

Pareil. Coup de chaud. Il était dans la tour sud. Il « arrosait le bourdon » et il s’est senti mal.

– Si la tour tombe…, dit un pompier.

– Si la tour tombe, répète son coéquipier, la tête basse.

Le docteur les salue et leur souhaite bon courage. Il sait que dans quelques minutes, la récré sera terminée pour eux.

Kierzek longe le parvis. En chemin il croise Myriam. Ils ne se saluent pas. Ils ne se connaissent pas. Il y a tant de monde sur ce parvis. Le docteur Kierzek poursuit. Il file vers le poste de commandement. Il est en liaison avec une connaissance, le docteur Boizat, médecin chef des pompiers de Paris. Un ami. La veille, ce dernier lui confiait qu'il avait posé quelques jours de congé. Le docteur Boizat s'était payé un billet d'avion. Le rêve de sa vie. Un aller-retour pour Tahiti. Le paradis attendra.

21

Cathédrale Notre-Dame, 21 h 41

Ils ont passé une heure à évacuer les œuvres. Les unes après les autres. Celles qui figurent sur la liste. Et puis d'autres, au passage.

Le père Fournier s'y est attelé. Il a décroché d'immenses toiles qu'il fallait dégonder. Il en a même percé une, du pouce. Un détail. Personne ne lui en fera reproche. Il a sauvé la tunique de Saint Louis. Il a sauvé la couronne du Christ. Il sauvé des reliques avec l'aide du régisseur, Laurent Prades, et des pompiers du Louvre.

L'Algeco du jardin du Chevet abrite désormais une véritable caverne d'Ali Baba. Des centaines d'objets y sont entassés sous haute protection. Dehors, les policiers de la BRI, la Brigade de recherche et d'intervention, font le guet. Ils sont armés. De fusils. De mitraillettes. Ils préparent le transport de ces œuvres vers l'Hôtel de Ville.

Le père Fournier ôte son casque. Il ne porte plus de masque. Il essuie la buée de ses lunettes. Il s'approche d'une petite boîte en cuir rouge posée sur une table, à l'écart. Un rire nerveux le prend. Il la tient. Elle est là. Il l'a sauvée.

Il ouvre l'écrin.

C'est elle, à l'abri dans sa gangue, dans son anneau de cristal d'une vingtaine de centimètres de diamètre. À côté, un autre tube ciselé de vermeil renferme un morceau de la croix de Jésus-Christ. Et puis, il y a aussi un morceau de tissu.

– C'est qui ? lance une voix dans son dos.

– C'est moi, répond le père Fournier.

– Ah. OK, dit l'un des gros bras de la BRI.

Le père Fournier poursuit. Il déballe le tissu qui contient la troisième relique. Une tige métallique d'une quinzaine de centimètres. Le clou de la croix. Son reliquaire en cristal ne tient pas dans l'écrin. Il a donc été placé tel quel. On l'y replacera plus tard, quand tout sera terminé. C'est ce clou qui aurait perforé le corps du Christ lors de sa crucifixion. Le père le remballe dans son tissu et retourne à la couronne. Il sent la fraîcheur du cristal qui la protège. C'est bon signe. Il la baise puis la soulève dans le faisceau de lumière de sa lampe de casque. Il plisse les yeux derrière ses lunettes. Il observe la couronne et retrouve ce fin tissage qui le fascine tant.

La relique est constituée de tiges de jonc marin courant le long du tube. Le reste, les épines, proviendrait d'un autre arbre : le *Ziziphus spina-christi*, plus connu sous le nom de jujubier, très répandu à l'époque. Ses aiguilles acérées et tranchantes étaient fréquemment utilisées pour la fabrication de haies défensives. Elles sont fragiles et se détachent rapidement de la branche qui les porte.

La couronne que le père Fournier observe est mentionnée depuis la nuit des temps. Déjà l'apôtre Matthieu y faisait référence dans la scène de la crucifixion. Elle figure dans son Évangile :

> *« Les soldats du gouverneur prirent avec eux Jésus dans le prétoire et ameutèrent sur lui toute la cohorte. L'ayant dévêtu, ils lui mirent une chlamyde écarlate. Puis, ayant tressé une couronne avec des épines, ils la placèrent sur sa tête, avec un roseau dans sa main droite. Et, s'agenouillant devant lui, ils se moquèrent de lui en disant : "Salut, roi des Juifs !" Et, crachant sur lui, ils prenaient le roseau et en frappaient sa tête. Puis, quand ils se furent moqués de lui, ils lui ôtèrent la chlamyde, lui remirent ses vêtements et l'emmenèrent pour le crucifier. »*

Des siècles plus tard, vers 1202, le croisé Robert de Cléry part à la conquête de Constantinople et prend le temps de flâner dans ses palais et ses chapelles. Dans la Sainte-Chapelle de Boucoléon, il découvre ceci :

> *« Deux pièces de la vraie croix aussi grosses que la jambe d'un homme et aussi longues qu'une demi-toise. Et on y trouva le fer de la lance dont Notre-Seigneur eut le côté percé et les deux clous qu'il eut fichés parmi les mains et parmi les pieds. Et on trouva en une fiole de cristal une grande partie de son sang. Et on trouva la tunique qu'il avait vêtue, dont on le dépouilla quand on l'eut mené au mont Calvaire. Et on trouva la benoîte couronne dont il fut couronné, qui était de joncs marins aussi poignants que fer d'alêne. Et on trouva de la vêture de Notre-Dame, et le chef de messire saint Jean Baptiste, et tant d'autres riches reliques que je ne pourrais vous le conter ni dire la vérité. »*

En 1239, quand Saint Louis la fait venir en France, elle n'est plus qu'un brandon de jonc de mer blanchâtre accompagné d'une petite boîte contenant ses dernières épines. Plusieurs dizaines. Certains conférenciers prétendent que s'y trouvaient 70 épines. Comment savoir ?

Pour le père Patrice Sicard, chapelain à Notre-Dame, cette présentation était une incitation à la distribution. Au fil des années, son contenu s'est logiquement disséminé. Les acteurs de la croisade, comme Barthélemy de Bragance ou le cardinal Eudes de Châteauroux, ont été les premiers récompensés. Comme c'est devenu l'usage, chacun a offert son trésor à une paroisse ou à une église.

En 1549, il n'en restait plus que cinq. Moins de cinquante ans plus tard, en 1607, le roi Henri IV offrit les deux dernières à son épouse Marie de Médicis.

Aujourd’hui, les épines sont remplacées par un fil d’or tressé parmi les joncs avec des pierres précieuses et des médailles de saint Denis, de sainte Geneviève et du Christ. Mais le symbole demeure. Parfaitement conservé dans son cylindre de cristal.

Le père Fournier est soulagé. Le chevalier du Saint-Sépulcre a réussi. Il tient la sainte couronne devant lui. Il ferme les yeux un bref instant et psalmodie l’étrange et ancienne prière des chevaliers du Saint-Sépulcre.

> *« Seigneur, par tes cinq plaies, que nous portons sur nos insignes, nous te prions.*
>
> *Donne-nous la force d’aimer tous les êtres du monde que ton père a créés et, encore plus que les autres, nos ennemis.*
>
> *Délivre notre esprit et notre cœur du péché, de la partialité, de l’égoïsme et de la lâcheté, pour que nous soyons dignes de ton sacrifice.*
>
> *Fais descendre sur nous, chevaliers et dames du Saint-Sépulcre, ton Esprit, afin qu’il fasse de nous des ambassadeurs convaincus et sincères de paix et d’amour parmi nos frères et, en particulier, parmi ceux qui pensent ne pas croire en toi… »*

Le pompier a rempli sa mission. Mais avant de partir, il tient à accomplir une dernière chose. Il referme l’écrin, le repose sur la table, sort de l’Algeco, salue les policiers et se dirige vers la cathédrale. En chemin, dans le jardin qui la longe, il croise Laurent Prades, le régisseur.

La cathédrale est vide. Les pompiers sont autour.

– Il faut que j’y retourne, dit-il.

– Ah bon ? Mais on a récupéré les œuvres, mon père, lui répond Laurent Prades.

– Il faut que j’y aille. Je voudrais sauver le Christ.

Laurent Prades marque un temps. Il met quelques secondes avant de comprendre. Le père Fournier le fixe. Il a remis son casque. Il se tient près du portail latéral. Deux tuyaux traînent encore. Mais il n'y a plus personne. Les pompiers sont dehors, sur les nacelles, sur des points extérieurs.

– C'est dangereux !

Laurent Prades a compris. Quand le père Fournier dit qu'il veut sauver le Christ, il pense aux hosties consacrées par la messe. Ces bouts de pain ronds et plats comme des pièces symbolisent le corps du Christ. Et une fois consacrés, pour des millions de chrétiens, ils *sont* le corps du Christ. C'est ce qu'on appelle la transsubstantiation, l'incarnation du Christ dans le pain et le vin consacrés. Sa conséquence est la Présence réelle du Christ.

– Il est difficile de voir quelqu'un qu'on aime périr dans les flammes.

– Je comprends, mon père.

Laurent Prades connaît sa cathédrale mieux que personne. Même ce soir. Il sait où se trouvent ces hosties. Il y en a dans l'armoire-tabernacle située près de l'autel. Mais elle est parfaitement inaccessible. Des billes de plomb brûlant pleuvent sans cesse tout autour.

Il y a peut-être une solution.

– Près du coffre-fort, mon père. Il y a un deuxième tabernacle. Et dedans, le vase sacré, le ciboire, dans laquelle vous trouverez la Présence réelle.

Le père Fournier le remercie. Il entre dans la cathédrale, remonte le déambulatoire, longe les chapelles jusqu'à celle de saint Georges. S'agenouille devant l'autel. Se relève. Ouvre le tabernacle, sort le ciboire, ôte son couvercle et découvre les hosties qui incarnent le Christ. Et il prie. Il demande à Jésus de combattre et de préserver l'édifice consacré à sa mère. Notre-Dame.

En 2001, lors de l’attentat des tours du World Trade Center à New York qui entraîna la mort de 3 000 personnes, le premier corps conduit à la morgue, celui dont l’étiquette mentionnait DM (pour « Disaster Manhattan ») 0001-01, était celui de Mychal Judge. Il était pompier.

Près de son corps sans vie, quand les secours l’ont tiré des gravats, ils ont retrouvé son casque. Blanc. C’est le casque que portent les aumôniers des pompiers de New York. C’était le casque du père Mychal Judge. Un franciscain. Un Irlandais, comme tant de pompiers à New York. La dernière fois que ses coéquipiers l’avaient vu en vie, il se tenait à genoux dans le hall d’une des tours, les mains jointes.

– Vous devriez y aller, mon père, lui avait dit l’un d’eux avant de monter dans la tour en feu.

– Je n’ai pas terminé, avait-il répondu.

Le père Judge priait. Il priait pour tous ces corps qui s’amoncelaient déjà, avant que la première tour ne s’effondre.

22

Parvis de Notre-Dame

Sous le portail du Jugement dernier, sur la façade centrale qui donne sur le parvis, un linteau de pierre représente l'Apocalypse. C'est le jour où les morts ressuscitent et sortent de leur tombe. C'est le jour où l'archange Michel, représenté par sa paire d'ailes, son auréole et sa balance, pèse les âmes des défunts. Il fait le tri, entre les bons et les mauvais ; entre ceux qui méritent d'être conduits aux portes du paradis et ceux qui finiront au fin fond des enfers.

La nuit a jeté son voile sombre.

Le monde a les yeux braqués sur Notre-Dame. La foule prie. Les cloches des églises emplissent l'air de Paris. Les pompiers s'accrochent à leurs lances. Les tweets se multiplient. Les commentaires s'emballent devant tout ce plomb qui fond, toute cette matière d'enfer qui coule des gargouilles et se répand sous l'œil des chimères.

Derrière son Velux entrouvert, le père de Florence, commerçant du parvis, fils de commerçant du parvis, petit-fils de commerçant du parvis, regarde et filme la scène. Il est discret. Recroquevillé. Tapi dans ce vieux grenier, à l'angle de la rue du Cloître-Notre-Dame et de la rue d'Arcole.

En vérité, il n'est pas le seul.

Beaucoup d'habitants de l'île de la Cité font comme lui. Ils se cachent, dans l'ombre de la nuit et de l'électricité coupée. Tous sont passés à travers les mailles du filet de la police.

Il y a eu des précédents, des alertes à la bombe, une voiture remplie de cinq bonbonnes de gaz et de bidons de gasoil. Un plan d'évacuation a suivi. Ceux qui n'ont pas voulu quitter les lieux ont été conduits de force,

menacés de se faire embarquer *manu militari* et menottes aux poignets. L'île est le territoire de la préfecture. Un espace policé, contrôlé. Les habitants de l'île de la Cité s'en foutent. C'est plus fort qu'eux. Ils l'aiment, leur cathédrale. Elle est une présence très réelle, dans leur vie depuis toujours. Ils ne la laisseront pas. Ce soir moins que jamais. Si elle meurt, ils meurent. Eux aussi s'attendent au pire depuis l'annonce du général Gallet.

Sur les réseaux sociaux, quand ils ont de la batterie, certains lisent ces extraits de Hugo qui circulent. *Notre-Dame de Paris* est reprise par pans entiers. Comme une pythie delphique, un oracle rédigé à la Nostradamus, mais cette fois par Hugo.

Le commerçant sous son Velux observe les pompiers et mesure les risques qu'ils prennent à fourmiller sur ce parvis.

> *« Deux jets de plomb fondu tombaient du haut de l'édifice au plus épais de la cohue. Cette mer d'hommes venait de s'affaisser sous le métal bouillant qui avait fait, aux deux points où il tombait, deux trous noirs et fumants dans la foule, comme ferait de l'eau chaude dans la neige. On y voyait remuer des mourants à demi calcinés et mugissant de douleur. Autour de ces deux jets principaux, il y avait des gouttes de cette pluie horrible qui s'éparpillaient sur les assaillants et entraient dans les crânes comme des vrilles de flammes. C'était un feu pesant qui criblait ces misérables de mille grêlons*[1]*. »*

Si seulement Hugo se trompait.

Si seulement le général Gallet se trompait.

Il a fait sortir ses hommes. Presque tous. Ceux des tours sont restés. La nef est muette. Elle est vide de soldats. Ordre du général.

Le vieux monsieur plisse les yeux. Il a vu un faisceau s'avancer vers l'entrée. S'il avait de bons yeux, il verrait ce qui se passe au pied du portail

du Jugement, sous le Christ au tympan sur son trône, qui annonce qu'il est venu sauver l'humanité.

Colossus s'avance.

Colossus n'a pas peur.

Colossus est un monstre.

Son nom, le monsieur sous son toit ne le connaît pas. Il sonne très vaguement comme le géant de Rhodes, sixième merveille du monde, dressé du temps des Grecs à l'entrée du port antique : le colosse de Rhodes, immense statue de bronze, aussi célèbre alors que le phare d'Alexandrie, la pyramide de Khéops, le temple d'Artémis ou les jardins de Babylone. Il a disparu depuis des siècles.

Le Colossus qui s'engage est un monstre de technologie. Un concentré de puissance dont le nom est, plus prosaïquement, inspiré des X-Men, de l'univers Marvel et notamment du personnage de Piotr « Peter » Rasputin, alias Colossus, capable de transformer la chair en métal.

Le Colossus que devine le vieux monsieur depuis son toit est chargé de faire le contraire. S'il s'engage sous le Christ au tympan, sous l'archange Michel et ses ressuscités, c'est pour éviter que le plomb ne commette d'autres ravages, que le métal incandescent ne traverse les casques, les masques et la chair des pompiers. Il vient prendre leur relais.

Colossus est un drone terrestre, un robot piloté à distance par un sapeur-pompier. Après les engins volants de la police, c'est à son tour de jouer pour sauver la vieille dame. L'engin pèse 400 kilos. Il est équipé d'une lance montée sur deux chenilles, bardé de capteurs et d'objectifs permettant à son pilote de tout savoir sur l'environnement visité.

Cette machine, trapue, puissante, est capable de déployer l'équivalent de 3 millions de newtons mètres de couple, soit autant que cinq grosses voitures tout-terrain BMW, série X5 !

Avec sa lance à eau, Colossus peut intervenir sur les feux les plus intenses, jusqu'à 600 degrés. Et dans les pires configurations.

Colossus entre dans Notre-Dame, mais ses concepteurs l'ignorent. À ce moment précis, ils sont au travail, dans leurs nouveaux bureaux d'Aytré, près de La Rochelle. Le premier est ingénieur. Il s'appelle Jean-Jacques Topalian. Il a une quarantaine d'années. Le second est militaire de formation. Il en a le physique. Des hanches étroites et des épaules en V. Il s'appelle Cyril Kabbara. Il s'en veut de rester si tard au bureau. Sa femme est sur le point d'accoucher. Il bosse quinze heures par jour. Mais ce qu'il voit le sidère. Le feu du siècle, diffusé en direct sur toutes les chaînes d'information. Une cathédrale qui crame !

– Tu crois qu'ils vont l'engager ? demande Jean-Jacques.

– Sûr ! répond Cyril. Je ne vois pas comment ils pourraient s'en passer.

Aucune télévision, aucun journaliste ne mentionne l'entrée en scène de leur incroyable robot. Mais Cyril connaît bien les pompiers et surtout leurs méthodes. Il a passé neuf ans sous les drapeaux. Il est militaire, comme avant lui son père, légionnaire d'origine libanaise. Cyril a du métier. Il a rencontré les hommes du général Gallet. Les pompiers de Paris sont son premier client. Il les fréquente depuis qu'il a monté sa société avec son associé : Shark Robotics.

– Cette cathédrale est une cocotte-minute. Elle bout de l'intérieur. Non mais regarde-moi ça ! Et ces pompiers minuscules tout autour ! Ils vont le lancer. Ils ont intérêt à le lancer.

– Et demain…

– Oui, demain…, laisse planer Cyril.

Les deux associés savent bien que ce feu est le coup de pub de leur vie. Depuis trois ans qu'ils ont monté leur boîte, ils sont en croissance continue. 1,5 million en année un. 3 millions l'année suivante. Et là, si tout va bien, ils devraient atteindre les 5 millions de chiffre d'affaires. La PME a le vent

en poupe. Elle emploie une vingtaine de personnes. L'an prochain, ils devraient être une soixantaine.

Si Cyril est persuadé que les pompiers vont sortir l'arme ultime, c'est qu'elle a fait ses preuves.

Notamment l'an dernier.

En janvier 2018, un parking s'embrase sous une dalle commerciale à Choisy-le-Roi, dans le Val-de-Marne. Une centaine de pompiers sont mobilisés. Ce feu présente des risques considérables. Cinquante voitures sont en flammes. Plusieurs niveaux sont concernés. Les immeubles d'habitation sont rapidement évacués, mais les pompiers se retrouvent pris au piège, en sous-sol, ralentis par les gaz toxiques, la fumée et une chaleur intenable, plus de 600 degrés, créée par « l'effet de four ». L'un d'entre eux se trouve mal et doit être évacué en camion de réanimation. Les pompiers envoient alors leur robot Colossus. Avec sa caméra thermique, il peut s'approcher au plus près du cœur du feu et activer sa lance à eau. Ensuite, il assiste les pompiers pour éteindre un à un tous les autres foyers.

Six mois plus tard, en juin 2018, un forcené prend plusieurs personnes en otage dans une entreprise de la rue des Petites-Écuries, à Paris. Il est armé. Il brandit un jerrycan d'essence et en asperge un otage. En quelques secondes, ce dernier peut se transformer en torche humaine. La Brigade de recherche et d'intervention est sur le coup. Ses hommes sont déployés, prêts à intervenir. Mais la menace d'un feu complique l'affaire. Ils font appel aux pompiers, et les pompiers sollicitent leur drone terrestre. Un peu avant vingt heures, les policiers de la BRI et Colossus interviennent. Les otages sont libérés. Le forcené est maîtrisé.

Depuis, le robot de Cyril fait la fierté de la brigade des sapeurs-pompiers de Paris. Il est sur tous les fronts. Déployé pour le moindre incendie. À Choisy-le-Roi, après huit heures d'intervention, il est sorti du parking avec encore un tiers de batterie disponible. À Paris, rue des Petites-

Écuries, il a servi de force d’appui. En cas de feu, bien sûr. Mais aussi de riposte armée.

Le cofondateur de Shark Robotics a grandi en caserne. Après neuf ans de carrière, il a suivi les cours de l’École de guerre, dans la section « intelligence économique et veille stratégique ». Il sait de quoi le monde est fait et ce dont il s’équipe sur tous les points chauds de la planète. Il sait pertinemment que son drôle de robot est appelé à se développer. Il a été conçu comme un couteau suisse *made in France*. La lance qui le surplombe peut être remplacée par un canon à eau sous haute pression, capable de pulvériser sa cible. Un autre type de canon différent peut se visser dessus, tirant autre chose que de l’eau. Il est modulable, à l’infini.

Colossus a été présenté bien briqué, flambant neuf, sur la foire IDEX de la sécurité publique et de l’armement du Moyen-Orient, à Abu Dhabi.

Il était en vedette au SOFINS, le Salon des forces spéciales qui se tient chaque année sur l’ancien camp de Souge, en Gironde, début avril.

Les militaires l’observent. Les civils l’envisagent. Colossus sublime la peur de celui qui s’engage, sous la mitraille ou dans les flammes. Ce robot met la chair à distance du danger.

Sous la nef de Notre-Dame, il réconcilie une nouvelle fois le sabre et le goupillon, la puissance destructrice et la puissance spirituelle, les deux bras du pouvoir.

Le drone progresse lentement, entre les bancs de bois parfaitement alignés. Il s’approche du brasier. La chaleur qui s’en dégage dépasse l’entendement et tout ce que l’homme, même équipé, est capable de supporter.

Sa lance, dirigée à distance, balance 3 000 litres d’eau par minute. Ses chenilles baignent dans des flaques chargées de résidus. Ses projecteurs renvoient l’image folle d’une croix vibrante, illuminée, dorée, planant au-dessus du corps du Christ sans vie, recueilli par Marie – la Pietà de

Coustou, œuvre du XVII^e siècle. C'est au pied de cette sculpture que la voûte s'est effondrée, et les vestiges de la flèche, et les tonnes de plomb. À quelques centimètres, seulement. L'image est saisissante. Elle s'affiche en couleurs sur l'écran de contrôle du pilote de Colossus.

– Attends avant de passer en vision thermique !

On reste bouche bée devant cette image, cette métaphore du beau, du spirituel résistant à la destruction. La croix dressée, intacte, son bois doré luisant. Le Christ allongé sans vie et, devant lui, la masse incandescente de Notre-Dame meurtrie.

C'est pour cette métaphore que d'autres pompiers s'activent autour. Ils savent. Ils sentent. Comment s'appellent ces hommes ? Jean. Stanley. Mika ou Thomas. Ils ont vingt-cinq ans. Ils viennent des casernes environnantes. Ils n'ont peut-être pas la foi, ni en Jésus, ni en Mahomet, ni en quoi que ce soit… Ils ignorent tout de la Présence réelle. Et ils riraient bien si on leur disait que c'est pour ce bout de pain qu'on a bâti des cathédrales ! Pour un simple bout de pain !

Et pourtant ils sont là, courant, prenant des risques pour sauver ce qui peut l'être.

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme / Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? » s'interrogeait le poète romantique Alphonse de Lamartine.

Il faut croire que oui !

Hugo y croyait bien, lui qui faisait tourner les tables…

23

Parvis de Notre-Dame, 23 heures

Du parvis d'où ils n'ont pas bougé, Anne Hidalgo et Mgr Chauvet suivent le sauvetage des œuvres. À distance. Pour des raisons de sécurité, on leur a interdit d'aller voir sur place, là-bas, de l'autre côté de la cathédrale, au bout du jardin du Chevet où elles ont été déposées. Des camions affrétés par la mairie de Paris vont et viennent des Algeco du chantier de Notre-Dame à un salon de l'Hôtel de Ville.

C'est une première victoire. Ce trésor, patrimoine de l'humanité croyante ou non, est en sécurité.

Au PC, la tension est retombée. Les généraux Gallet et Gontier ont l'air rassérénés. Il n'y a pas de blessé grave. Seulement un pompier sous oxygène et quelques coups de chaud. Le général Gontier, le fameux Gilet jaune qui n'en était pas un, vient de faire un dernier tour du feu. Du bout de l'index, il trace des lignes invisibles sur le tableau blanc où se trouve le dessin de Laurent C., comme des barrières entre le toit et les beffrois. Un mot revient souvent : « coup d'arrêt ».

Le général Gallet a l'œil qui brille. Il se retourne vers la maire et le recteur de Notre-Dame. Il affiche son premier sourire de la soirée. Anne Hidalgo a deviné. Elle sent son cœur qui fait des bonds dans sa poitrine.

– Je crois que c'est bon signe ! confie-t-elle au recteur.

Mgr Chauvet lève ses yeux gris fatigués vers elle. Son sourire à lui pèse des tonnes. Il peine à se déployer. Tant de choses. Tant de catastrophes. Il est comme saint Thomas. Aux disciples venus lui annoncer qu'ils avaient

vu le Seigneur ressuscité, celui-ci répondit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas ! »

– Vous pensez ? répond-il.

Sur le parvis, il y a toujours autant de pompiers. Des centaines. Et des véhicules par dizaines. L'eau rend le dallage glissant. Le bleu, le rouge et la boue parsèment les alentours. Le recteur s'emmitoufle. Il a froid. Il est fatigué. La maire aussi. Mais le général Gallet qui se dirige vers eux avec cette mine nouvelle et ce sourire de plus en plus large la réchauffe.

– Monseigneur ! Anne ! leur lance le général. On l'a sauvée. On a sauvé Notre-Dame !

La maire est folle de joie. Elle ne se contient plus. Elle embrasse le général. Elle le félicite.

– Bravo ! Bravo ! Bravo ! s'écrie-t-elle.

La pauvre. Elle en a vécu des drames depuis qu'elle est maire ! Des attentats, *Charlie*, le Bataclan. Des avenues saccagées. Des incendies dramatiques. Des morts.

Mais là, c'est un miracle. Notre-Dame est debout.

– Oui, tempère le général. Debout, mais elle tient à peine. La structure est sauvée. Le feu est circonscrit, mais on a disposé des télémètres laser de part et d'autre des transepts. On surveille d'éventuelles oscillations. Des signes de fatigue structurelle. Elle a beaucoup souffert. Il faut rester prudents.

La maire est au courant. Elle sait que cinq immeubles de la rue du Cloître-Notre-Dame ont été évacués. Les plus exposés. Avec le maire du IV^{e} arrondissement, elle a fait libérer des logements d'urgence, du côté de la rue des Blancs-Manteaux, du nom de la couleur des habits des moines mendiants qui y avaient un couvent, autrefois. Des dizaines de familles y sont déjà. Elles y passeront la nuit, et d'autres nuits s'il le faut.

– Le président Macron est-il au courant de cette bonne nouvelle ? demande-t-elle.

– Il est prévenu, répond le général Gallet. Il arrive.

À 23 h 30, sur le parvis, un attroupement se forme. Les caméras sont là. Autorisées pour l'occasion. Le président est de retour. Il s'avance, entouré de ses conseillers. La République se forme à ses côtés. Le Premier ministre à sa droite. Le président de l'Assemblée nationale à sa gauche. La trinité de l'État. Sa femme, Brigitte, suit derrière, avec les secrétaires d'État, les ministres, la présidente de l'Unesco et l'archevêque de Paris.

Le général Gallet prend le bras d'Anne Hidalgo. Le recteur lui aussi doit les accompagner.

Deux heures plus tôt, le général était seul. « La victoire a cent pères, mais la défaite est orpheline », avait dit Kennedy. Il va y avoir du monde autour du président.

La caméra est allumée. Son faisceau de lumière fonctionne. Le cadreur a reçu la consigne de filmer en plan large. On se bouscule derrière le président, au deuxième rang, au troisième rang, jusqu'au quatrième rang. Il y en a sûrement un ou deux qui se hissent sur la pointe des pieds. En toile de fond, on voit la cathédrale et les échelles des pompiers sur sa façade, et les lances qui arrosent ses flancs de milliers de litres d'eau. Les grandes eaux sans Versailles !

Le président Macron est souriant. Il a l'œil vif et clair, infiniment plus clair que celui de la maire, brun, sombre, un peu paumé. Mgr Chauvet est pâle et triste, derrière. Ses petits yeux rapprochés disparaissent sous ses lunettes vitreuses. Il est loin. Si loin de ce cirque médiatique.

– Le pire a été évité, déclare le président, mentionnant longuement le courage des pompiers. Je vous le dis très solennellement ce soir, cette

cathédrale, nous la rebâtirons, tous ensemble (…) Je m'y engage, dès demain, une souscription nationale sera lancée, et bien au-delà de nos frontières. Nous ferons appel à nos plus grands talents… et nous rebâtirons, nous rebâtirons Notre-Dame. Parce que c'est ce que les Français attendent, parce que c'est ce que Notre-Dame mérite. Nous rebâtirons, parce que c'est notre destin profond.

L'intervention dure quelques minutes. Elle est longue. Macron prend son temps. Il savoure cette victoire. Elle est diffusée en direct sur toutes les chaînes d'info et sur TF1.

Gilles Bouleau est encore à l'antenne. Il a animé une des plus longues spéciales de sa carrière. Quatre heures de direct. Son JT va s'achever quelques minutes plus tard, à 23 h 40. Quand il annoncera la fin de son journal, ils seront encore plus de 2 millions à le suivre.

Sur le parvis de Notre-Dame, le président Macron félicite tous les pompiers qu'il croise. Il leur donne rendez-vous à l'Élysée.

– On s'y retrouve dans quelques jours ! Félicitations. Bravo pour votre engagement ! Tenez bon. La nuit sera longue ! Faites attention à vous !

Il multiplie les petits mots d'encouragement et les tapes sur l'épaule. Le président est tactile. Il aime le contact. D'aucuns diront que les dominants sont ainsi faits. Ils touchent. Ils s'imposent. Ils ont la main.

– Bon, dit-il. On y va ?

Ses gardes du corps traduisent.

Son entourage traduit.

Il veut voir. Il veut aller voir comment c'est, dedans. Ce n'est pas très raisonnable. Il n'y a que Colossus qui rentre dans la nef.

Le général Gallet se renseigne.

Son commandant en second se renseigne.

Le président insiste.

C'est jouable.

– Vous pouvez venir maintenant, voir, dit le général Gallet.

Il s’avance.

Ils s’avancent.

Il n’y a plus de caméra.

Il n’y a plus de journalistes.

Il n’y a qu’un photographe, qui tarde à réagir. Mais les portables sont là. Des photos seront prises.

Anne Hidalgo et Mgr Chauvet se donnent le bras. Brigitte Macron et son président de mari aussi. Ils sont tous impatients de découvrir l’intérieur du drame.

Ils voient le grand trou dans la voûte, un amas calciné qui gît devant l’autel. Ils voient la croix de la Pietà qui brille tout au fond dans les ténèbres. Les lampes torches balayent la nef.

– C’est l’Apocalypse ! lâche Mgr Chauvet.

Le président ne dit rien.

Brigitte Macron non plus.

Le recteur s’inquiète de la statue de la Vierge à l’Enfant. Celle du pilier sous le transept à droite. C’est elle qu’on surnomme Notre-Dame et que des millions de fidèles vénèrent. Ce n’est pas la première ni la seule que compte la cathédrale. Loin de là. Il y en a près de quarante, en tout. Elle date du XIV^{e} siècle mais elle est à Notre-Dame depuis peu. Depuis 1818. Elle s’est imposée comme la plus importante. Au début du XIX^{e} siècle, cette Vierge était scellée sur le pilier central du portail situé à gauche du portail du Jugement. Quand les fidèles entraient à Notre-Dame, ils passaient devant elle. Juste à côté. En 1855, Viollet-le-Duc ordonna de la déplacer au cœur de l’édifice sur le pilier sud-est qui borde l’autel central. C’était avant qu’il érige sa flèche, juste au-dessus. C’était avant toutes les statues qu’il allait faire planter là-haut, tout en haut, à son zénith.

Un garde du corps du président braque sa lampe dans sa direction. Le recteur plisse les yeux, se décale. Il a bien cru la voir.

– C'est elle. Toute belle ! dit-il.

La Vierge est intacte. Entourée d'une pluie incandescente de plomb, de poutres et de morceaux de pierre.

– Toute belle ! répète-t-il, émerveillé. C'est un miracle. Elle a protégé sa cathédrale.

Brigitte Macron acquiesce.

– Vous avez probablement raison. C'est un signe, monseigneur, dit-elle.

C'est devant cette Vierge que le poète Paul Claudel eut une révélation et se convertit.

Pourtant, elle est étrange.

Le romancier Joris-Karl Huysmans l'a décrite :

> *« Elle est à peine jolie, mais si bizarre avec son sourire joyeux éclos sur de mélancoliques lèvres ! Aperçue d'un certain côté, Elle sourit à Jésus, attentive, presque railleuse. Il semble qu'Elle attende un mot drôle de l'Enfant pour se décider à rire ; Elle est une nouvelle mère, pas encore habituée aux premières caresses de son fils. Regardée d'un autre point, sous un autre angle, ce sourire, si prêt à s'épanouir, s'efface. La bouche se contracte en une apparence de moue et prédit des pleurs*[1]*. »*

Ce sont les pleurs d'une jeune femme qui va voir tant d'horreurs. Un fils crucifié. Des sœurs jetées aux lions. Des guerres de religion. Des guerres sans religion. La Terreur. Des prêtres décapités. Des statues défigurées. D'autres statues vendues au plus offrant, des cloches fondues pour des canons.

Elle peut bien faire la tête, cette statue de la Vierge. Arborer une moue, une mystérieuse crainte, la bouche à l'envers et le visage grave.

Un jeune enfant est entré un jour pour visiter la cathédrale. C'était il y a si longtemps. Vers 1820. La Vierge a vu ce petit garçon entrer dans sa maison. S'enfoncer dans sa nef, sa petite main dans celle du domestique chargé de l'emmener en promenade.

Il s'appelait Eugène. Il avait alors quatre ou cinq ans.

La Vierge de Notre-Dame a vu le vieux bonhomme insister pour que l'enfant regarde, écoute, apprenne. Ils étaient près du chœur. Ils s'étaient agenouillés. Ils avaient écouté les voix latines qui résonnaient alors.

Il faisait un froid de gueux, un froid qui gelait l'eau de la Toussaint à la Chandeleur. Un long hiver mordant. Implacable. Le jeune Eugène s'était relevé et avait supplié le vieux de le porter et de le réchauffer.

Dans les bras du vieil homme, Eugène regardait les rosaces. Il était fasciné par la lumière des vitraux, les détails des dessins. Ces centaines d'histoires qui lui tombaient dessus. L'enfant resta longtemps devant la rosace sud. Immense. Impressionnante, avec ses 13 mètres de diamètre et de fragments de récits.

Eugène, devenu grand, se souvenait précisément de l'impression qu'elle avait faite sur lui : « Mes regards se fixèrent sur ses vitraux à travers lesquels passaient les rayons du soleil, colorés des nuances éclatantes[2]. »

Le rouge, le bleu, le jaune, le vert racontaient les Évangiles. Des nuances de dragons, des apologies de saints, et des miracles de foi. Eugène était happé, stupéfait, intégralement plongé dans cet œil gigantesque.

Puisque le roi Saint Louis avait retardé son départ pour la croisade pour admirer cette rosace achevée, le vieil homme qui le portait pouvait bien attendre un peu.

Fleur du paradis. Somme de récits fascinants.

Eugène n'entendait plus les pas autour de lui, le crissement des semelles sur le damier de marbre, le froissement des habits, les murmures des

visiteurs. Il était loin du monde.

Lorsque l'orgue retentit, l'enfant fut pris de court, et d'une terreur telle que son cri emplit l'église. C'était comme si tous les saints des vitraux se retournaient sur lui. Le dragon de Marguerite allait lui tomber dessus. Les deux lions de Blandine le dévoreraient d'un coup.

Il tremblait aux sons graves puis aigus. L'enfant se figura des horreurs. Des tas de pensées profondes. Le vieux fit de son mieux pour tenter de le rassurer. Il lui dit que tout allait bien, que ce n'était qu'un orgue, qu'il n'y avait pas de danger. Eugène ne voulut rien savoir. Il pleura. Il se débattit. Il exigea de quitter les lieux.

Tout de suite !

Maintenant !

Il avait vu quelque chose. Un monstre surgi de nulle part.

Sous les yeux de la Vierge de Notre-Dame, l'enfant et le vieil homme quittèrent la cathédrale.

Longtemps le jeune Eugène rumina cette peur profonde, archaïque, viscérale. Il s'en souvenait encore quand il publia son premier livre d'entretiens, en 1863, plus de quarante ans après. Ses propos portaient sur Notre-Dame et sur tout ce qui concernait son art, et il mentionna ce moment de son enfance. Ce livre fut le premier d'une série de trois. Tous vite écoulés. Traduits dans le monde entier. À l'école des Beaux-Arts, les architectes en herbe lui vouaient déjà un culte.

Il s'appelait Eugène Viollet-le-Duc.

Il était devenu l'un des plus grands architectes de son temps.

C'est au-dessus de l'endroit précis de cette terreur d'enfant qu'Eugène, devenu grand, fit ériger sa flèche. Celle qui portait son nom. Dressée haut vers les cieux, comme un paratonnerre, ou un mauvais présage.

C'est à cet endroit précis que se tient la Vierge, intacte, immaculée. La Vierge de Notre-Dame que vénère Mgr Chauvet.

C’est à cet endroit précis que le drame s’est produit.

– Papa ? Papa ?
– Oui, ma fille. Je suis là. Tout va bien.
– Papa, il faut rentrer maintenant. Notre-Dame est sauvée.
– Oui, j’ai vu, ma fille.
– Je t’attends, lui dit Florence avant de raccrocher.

Le vieux monsieur rabat le Velux au-dessus de sa tête. Il sait que sa fille se trouve un peu plus loin, dans une chambre située rue des Blancs-Manteaux.

Il descend de la soupente sous les toits au-dessus de sa boutique. Il sort de sa cachette. Il est dans la rue. Il tourne au coin de la rue d’Arcole. Il fait quelques pas dans la rue du Cloître-Notre-Dame. Personne n’a noté sa présence. Ils sont tous affairés.

– Monsieur ?

Un type en civil l’a repéré. Sûrement un policier.

– Qu’est-ce que vous faites là ?

– Rien. Je ne vais pas loin. Je vais juste dans mon arrière-boutique. J’en ai pour une seconde.

Le policier hésite. Il regarde vers le parvis. Il se détend. Vega est loin.

– Dépêchez-vous alors.

C’est bien un policier puisqu’il parle dans sa manche. Le père de Florence entend une voix grésiller : « Départ Vega imminent. »

– Reçu !

Le policier s’éloigne.

Le vieux monsieur retourne sur ses pas, pousse la porte près du rideau tiré de son commerce. Il remonte le couloir sombre. L’électricité n’a toujours pas été rétablie. Il s’arrête devant l’entrée de l’arrière-boutique. Il

ouvre. Il utilise la lumière de son portable pour y voir un peu. Il trouve le sac de couchage qu'il cherchait.

Il n'a pas l'intention de quitter les lieux. Pas question de rentrer chez lui, là-bas, dans le XX^{e}, où il vient d'emménager. Il va rester là, aussi longtemps qu'il faudra. Il va veiller sa cathédrale.

24

Mardi 16 avril, 2 heures

Le général Gallet va faire un dernier tour de feu. Il s’avance vers le portail central. Lève les yeux. Observe ses hommes qui vont d’une tour à l’autre par la galerie des chimères. Leurs lampes de casque forment des étoiles filantes entre Adam pétrifié et Ève statufiée, sous eux. Il est fier d’eux. De leur courage. De leur abnégation. De leur sens de la discipline. Aucun blessé grave. Aucune perte. Et Notre-Dame sauvée, du moins, en apparence.

Une lumière gélatineuse, presque grasse auréole la cathédrale. C’est la fatigue. Ses yeux le piquent. Il est tard, pense-t-il. C’est aussi l’effet produit par cette pluie incessante des lances à eau éclairée par les gros spots des nacelles.

Le général se frotte les yeux.

Il vient d’entendre ses chefs de secteur relayer l’information : « Feu éteint. »

C’est la nouvelle qu’il attendait.

« Feu éteint. »

Cela veut dire qu’ils l’ont maté. Ils l’ont réduit, ce monstre d’incendie. Des foyers résiduels résistent encore, sur la voûte, sur le transept, dans un coin de l’autel central. Les combustibles, bois, toiles, liquides divers, ont été écartés. Ils ont affamé le feu.

Mais il s’est enkysté par endroits. Par foyers très réduits. Dans certaines pierres du toit, au point d’en écrouler une nouvelle partie. Une clef de voûte a cédé, entre l’autel et le chœur. Il y a un deuxième trou dans la nef de la cathédrale.

Et puis, des amas de plomb tardent encore à se rendre. En bas. Au sol. Le plomb est lourd. C'est connu. Il est le plus lourd des éléments stables. Sa combustion est pesante, oppressante. Mais le feu est circonscrit. Des lances s'en occupent. Ils finiront par l'avoir. Le dragon crache encore. Il fume bien un peu. Mais sa fin est proche. Il va rendre les armes.

Le général monte cet escalier qu'il connaît par cœur, maintenant. Celui du pilier nord, qui mène à la tour nord. Le beffroi ne bouge plus. Ses cloches sont accrochées. Des sangles et des filets vont les sécuriser. Pareil de l'autre côté, pour les deux gros bourdons de la tour sud.

Le général Gallet suit la coursive. Il pose ses mains nues sur un balcon à claire-voie peuplé de bêtes hideuses, aigles, singes, éléphants chimériques. La pierre est encore chaude. Pendant sept heures, elle a subi une chaleur dantesque, 500 à 600 degrés. Tiendra-t-elle ? Pas sûr.

Il observe le trou noir laissé par la Forêt, les milliers de poutres parties en fumée. Il regarde vers la flèche évanouie. Il se la représente, comme une douleur fantôme, un membre disparu qu'on éprouve malgré tout.

– Pourquoi ? se demande-t-il.

C'est la première question qui lui vient. La première d'une longue liste. Il peut se la poser maintenant que les jeux sont faits, que sa mission est accomplie. Il faudra retourner en arrière pour savoir comment tout cela s'est produit, l'enchaînement des faits, des causes, des conséquences. C'est le travail des flics. Leur enquête le dira.

Le général fait demi-tour. 46 mètres sous lui, le parvis luit encore. Des engins sont partis. On les appelle ailleurs. Il y aura d'autres interventions, ce soir. Il va falloir tourner, encore. La vie, la mort, le cycle se poursuit sans répit.

Le général salue les hommes du Grimp qui sont sur la coursive. Une tape sur l'épaule. Un bravo. Il fait un signe au pompier qui s'active dans le beffroi sous le bourdon. L'homme lui répond d'un hochement de tête. Pas

besoin de grands discours. De phrases à n’en plus finir. Ils se comprennent. Ils savent.

En bas, il croise Myriam et ses coéquipiers de la caserne Poissy. Il n’en a pas vu beaucoup, des femmes pompiers, ce soir.

Myriam salue elle aussi le général. Encore quelques instants ici. Et puis elle va plier bagage. Avant qu’un autre matin se pointe, avant les petites heures.

Ils ont passé sept heures à se battre.

Myriam tient sur les nerfs, l’adrénaline. Elle s’en est bien tirée. Elle aide son servant à replier la lance. Elle charge sa bouteille sur la banquette arrière du fourgon.

– Ouf ! C’est lourd, dit-elle en la basculant contre les autres.

– J’ai envie d’un bon steak saignant.

– Et moi d’un cookie aux amandes !

Aucun ne rêve d’un bon lit. Ils n’ont pas sommeil.

Myriam ôte son casque et le coince sous son coude. De son autre main libre, elle tire sur sa cagoule. Ses cheveux sont en bataille. Son chignon n’a pas tenu. Elle a des mèches collées sur le front et les tempes. Des mèches blondes. Toutes blondes. Son visage porte la marque de sa cagoule. Un liseré rouge au-dessus des yeux qui lui coupe le menton. Elle tire sur le scratch de sa veste et l’ouvre en partie pour s’aérer. On lui tend une bouteille d’eau. Elle en a bu des litres, mais elle a encore soif.

Elle monte à l’avant du fourgon. Jérôme, son adjudant, prend place à côté d’elle. Le chauffeur démarre. Ils font le tour de la rue du Cloître-Notre-Dame, longent le parvis pour éviter de rouler sur les derniers tuyaux, prennent à gauche devant la préfecture puis vers le Petit-Pont et la rue du même nom. Rue de la Bûcherie, des dizaines de gens sont restés. Ils squattent les terrasses, sous le store rouge de la pizzeria *La Bûcherie*, sous le vert et jaune du café d’à côté. Certains sortent leur portable pour prendre des photos. D’autres applaudissent.

Myriam leur sourit. Ça la requinque de voir ça. Ça lui fait chaud au cœur.

– T'as vu tous ces gens !

– Eh oui, Myriam. Je les ai vus. C'est dingue, ils sont restés là toute la nuit !

Du camion, elle les entend crier : « Bravo ! Et merci pour elle ! »

Le chauffeur leur répond d'un coup de gyrophare. Les applaudissements redoublent. Un autre camion les suit. Sur le chemin du retour lui aussi. Toute la caserne Poissy était mobilisée ce soir.

Le fourgon roule vite dans les rues de Paris désertes. Myriam les connaît par cœur. Elle les parcourt quand elle est de garde la nuit. Sept fois sur dix, c'est pour faire de la « bobologie », porter assistance à des petits blessés, des pochetrons, des victimes que le Samu renvoie vers eux. Parfois, c'est pour un accident et le Samu s'en mêle. Cette nuit, c'était spécial.

– C'était vraiment un grand feu, lâche son coéquipier, sur la banquette arrière.

Myriam hoche la tête et remarque la main du pompier qui tremble. C'est la pression qui retombe. Elle ne dit rien. C'est normal. Ils éprouvent tous la même chose.

Rue du Cardinal-Lemoine, les rideaux de fer de la caserne sont levés. Le chef de garde les attendait de pied ferme. Il était impatient.

– Alors, les gars, comment c'était ? Racontez-moi !

Dans la remise où sont garés les engins, les lances sont déroulées pour un grand nettoyage. Cette corvée est nécessaire. Qui sait si dans une heure il n'y aura pas autre chose, un autre feu à éteindre ? Il faut se tenir prêts. Recharger la citerne. Entretenir les lances. Rapporter les radios et les caler dans le rack.

Ils astiquent et se livrent.

Myriam raconte sa nuit, l'épisode de la flèche qu'elle n'a pas vue tomber, le fracas, la porte claquée derrière elle.

– Putain, t'as fait fort !

Elle a rangé sa veste. Elle a déposé le casque. Elle a déjà rechargé les piles de sa lampe de casque. À l'entrée, une télé est allumée. Les chaînes d'information diffusent des images de cette nuit. Myriam les découvre. Elle mesure l'événement. Dans sa poche, elle prend son téléphone portable. L'allume. Compose le code secret et découvre les messages qui s'affichent sur l'écran. Vingt-cinq messages en absence. Sans compter les commentaires sur son compte Facebook.

Tout le monde sait où elle était. Tous ses amis. Toute sa famille. Chacun lui a fait un petit signe. Et ça la touche.

Pour la première fois de la soirée, Myriam sent une larme qui coule le long de sa joue. Elle se tourne pour se cacher. Elle renifle discrètement. Elle n'aime pas montrer qu'elle pleure. Mais une autre larme suit. Et ses épaules s'agitent. C'est plus fort qu'elle. Ses yeux sont tout gonflés. On dirait des yeux de lapin albinos. Un de ses équipiers l'a vue. Il s'approche.

– T'aurais pas un mouchoir pour moi ? demande Myriam.

Lui aussi a les yeux rouges.

– Plus un seul ! répond-il en éclatant de rire.

Oui, ils ont été braves.

Le chef de garde est de retour dans la remise.

– J'avais oublié de vous montrer ça.

Il a les bras chargés de boîtes de chocolats, de croissants, de pains aux raisins tout chauds sortis du four.

– Des cadeaux des voisins !

25

Palais de l’Élysée, jeudi 18 avril

Pour beaucoup c’est la première fois. La première fois qu’ils vont découvrir le palais de l’Élysée. La première fois qu’ils vont rencontrer le président de la République. La première fois qu’ils vont être à l’honneur, avec discours et fourragère.

Ils sont émus. Rasés de près. Vêtus de leur uniforme impeccable et de leurs bottes lustrées comme des miroirs. Ils sont aussi sages que des premiers communiants, en rangs par six, le long du mur devant l’Élysée, parlant bas, profil bas.

Il fait beau. Ils ont le temps. Il n’y a pas un pet de vent. Leurs chefs leur ont accordé leur journée. Tous ne peuvent pas venir. Il y a du travail. Des permanences à tenir. Ils sont 250 sur un total de 600 engagés l’autre soir. C’est bien. C’est beaucoup.

Myriam rajuste son chignon. Elle a enfin dormi. Elle avait bien du mal à trouver le sommeil depuis deux jours. C’est fait. Son visage est reposé.

Le lieutenant Laurent C., le dessinateur, a gardé un dessin sur lui. On ne sait jamais. Si le président en veut un dédicacé.

Le lieutenant Alexis S. s’est remis de ses émotions. Il a encore un peu mal à la nuque après cette chute dans le beffroi. Sauvé par sa bouteille d’air. C’est cocasse ! « Sauvé par la bouteille ! » Lui dont l’hygiène est parfaite. Il faudra qu’il trouve une autre formule pour raconter son histoire.

Le père Fournier a taillé sa moustache. Le « *padre* » a beaucoup donné ces derniers jours. Tous les médias le voulaient. Il est passé sur des grandes chaînes américaines, il a fait des interviews pour la presse nationale, la télévision française, la presse catholique. Son histoire a fait le tour du

monde. Tout le monde lui répète que ça ferait un bon film, un très bon film. Qui sait ? Peut-être. Plus tard. L'histoire de la couronne d'épines est tellement forte, depuis qu'un Romain l'a placée sur la tête du Christ, que des empereurs byzantins l'ont récupérée, que des banquiers vénitiens l'ont gardée en gage. Quelle histoire ! Que ne ferait-on pour cette sainte relique !

– Messieurs, vous voulez bien avancer, s'il vous plaît, leur indique un membre de la garde républicaine.

Les pompiers de Paris remontent le mur qui longe la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Ils passent le point de contrôle, la grille ouverte, et s'avancent vers la cour. Le gravier crisse sous leurs bottes. Ils marchent au pas. En colonne par six. Les officiers supérieurs à l'avant.

Le général Gallet. Le général Gontier.

Les bras le long du corps. Le regard droit devant. Ce n'est pas un défilé. C'est une entrée en ordre de marche. Pour faire bonne impression.

Le président les attend. Sans fanfare. Sans musique. L'instant est solennel. Il est debout. Sur le perron du palais.

Myriam suit le mouvement. Elle monte les marches, elle jette un coup d'œil au vestibule d'honneur qu'elle a souvent aperçu, de loin, à la télévision. L'escalier à gauche. Au centre, la statue d'Arman avec tous ces drapeaux en marbre blanc en hommage à la révolution de 1789. Tout est blanc. Éblouissant. Au sol, elle retrouve le damier de dalles blanches et noires, le même qu'à Notre-Dame. Elle prend à droite, comme les autres qui traversent les salons, le jardin d'hiver avant de découvrir la grande salle des fêtes. Impressionnante. 1 000 mètres carrés de colonnes ruisselantes d'or, de nymphes emplafonnées, de lustres et de larges portes-fenêtres qui donnent sur les jardins.

Une estrade est dressée contre le mur. Des cordons de sécurité marquent l'emplacement où les pompiers doivent être. Pour la photo. Une vingtaine de cartons alignés par terre, sur la moquette gris perle, indiquent la place de

chaque grand chef pompier. Généraux, colonels, capitaines, mais pas seulement. Des civils sont déjà là. Des ministres, des religieux, la maire de Paris. Tous ceux qui ont passé une partie de la nuit sur le parvis lundi dernier.

Le président Macron s'avance sur l'estrade. Sourit. Se redresse. Balaye un regard sur ses invités du jour. Chaque année, il reçoit 200 000 personnes à l'Élysée. Il a l'habitude des grands-messes. Il ramasse les feuilles de son discours. Se penche. Il commence par les salutations d'usage. Puis il regarde le recteur de Notre-Dame, Mgr Chauvet. Le président lui manifeste son soutien ainsi qu'à tous les catholiques de France, et précise :

– J'ai eu hier Sa Sainteté le pape au téléphone, je l'ai évidemment invité à venir. Il viendra en temps voulu. Mais il m'a dit combien aussi il était aux côtés de la France et de l'ensemble des catholiques.

Il se tourne ensuite vers la maire de Paris. Elle est debout, au premier rang, toujours près de Mgr Chauvet. Elle porte un manteau rose pâle qui tranche avec le noir et le gris autour. Il lit :

– Et je voulais aussi avoir un mot pour vous, madame la maire de Paris, parce que, si monseigneur vous m'y autorisez, Notre-Dame de Paris, c'est la cathédrale du peuple de Paris.

Voilà pour les autorités. Les politesses d'usage. Reste l'essentiel. Son adresse aux fonctionnaires et surtout aux pompiers qui ont sauvé Notre-Dame.

Myriam ne bouge pas d'un millimètre. Elle est droite. Son cœur bat la chamade. Ses tympans bourdonnent un peu quand elle se représente les scènes que le président décrit.

– Personne n'oubliera les premières minutes. La France sidérée voit la flèche qui commence à prendre feu, qui s'écroule sur elle-même et tombe. Et dès ce moment-là, vous prenez les bonnes décisions : laisser la part du feu, sauver ce qui peut l'être, mettre à l'abri les œuvres principales, sauver

le trésor et ces merveilles pour lesquelles nous tremblions déjà. Et cette part sera tenue, grâce à votre réactivité, à ce choix parfaitement exécuté. Le pire sera évité.

Dans la salle, Laurent Prades, le régisseur de Notre-Dame, est là. Il écoute. Attentivement. Il enregistre. Il sait ce qu'on lui doit. Il sait que sans lui, la sainte couronne serait encore là-bas, et peut-être perdue. S'il n'avait pas récupéré ce code… Un jour, le monde saura. Mais Laurent Prades laisse dire. Il laisse faire. Il est là, c'est déjà ça.

Le président ne le mentionne pas. Il rend hommage aux pompiers, et surtout à leur chef, le général Gallet, qui s'est avancé d'un pas. Les deux pieds sur le bristol, sous lui, sur la moquette. Précis.

– Vous avez fait ce que tout grand militaire fait dans ces moments-là, apprécier le risque, le mesurer, en mesurer la part humaine, l'apprécier avec le commandement qui était aux avant-postes et décider. Ce que vous m'avez proposé à ce moment-là était le bon choix et vous l'avez fait à la tête des opérations, conscient du risque pris par chacune et chacun ici, et vous l'avez bien fait. Nul ne savait à ce moment si les deux beffrois tiendraient. Beaucoup pensaient que nous pouvions perdre. Et nous savions, nous tous qui étions avec vous à la préfecture de police, que le pire pouvait advenir, que la cathédrale pouvait s'effondrer mais qu'avec elle nous pouvions perdre l'un ou l'autre de vos hommes. Le risque a été pris parce qu'il avait été bien mesuré. Le risque a été pris parce que l'opération a été bien menée. Certains diraient que la Providence malgré tout fut avec nous ce soir-là, d'autres diraient la chance. Je sais une chose : il y a eu du courage, le vôtre, mon général, de prendre cette décision, et le vôtre, mesdames et messieurs les sapeurs-pompiers, de l'appliquer, de tenir et de gagner contre le feu, et vous l'avez fait. De cela nous sommes fiers et de cela je voulais vous dire merci aujourd'hui. Merci.

Avant de conclure et de remettre au général Gallet la médaille d'or pour acte de courage et de dévouement et de créer une nouvelle fourragère d'or pour la brigade des sapeurs-pompiers de Paris, le président loue la mobilisation de tous les services de l'État, pompiers, policiers, médecins, et qui tous mis ensemble ont accompli ce miracle. Pour cet hommage, le président convoque un grand homme, un dernier personnage clef de cette soirée historique du 15 avril.

– « Les grands périls ont cela de beau qu'ils mettent en lumière la fraternité des inconnus », écrivait Victor Hugo, et c'est comme si ces mots avaient été écrits pour ce jour, avaient été écrits pour vous.

Ce que le président Macron omet de préciser, c'est que l'extrait qu'il cite ne concerne pas vraiment l'union de la police et des pompiers, des services de l'État, des fonctionnaires pour le bien et pour le service publics. Cette phrase extraite des *Misérables* raconte même tout le contraire…

> *« La pluie avait cessé. Des recrues étaient arrivées. Des ouvriers avaient apporté sous leurs blouses un baril de poudre, un panier contenant des bouteilles de vitriol, deux ou trois torches de carnaval et une bourriche pleine de lampions "restés de la fête du roi". Laquelle fête était toute récente, ayant eu lieu le 1er mai. On disait que ces munitions venaient de la part d'un épicier du faubourg Saint-Antoine nommé Pépin. On brisait l'unique réverbère de la rue de la Chanvrerie, la lanterne correspondante de la rue Saint-Denis, et toutes les lanternes des rues circonvoisines, de Mondétour, du Cygne, des Prêcheurs, et de la Grande et de la Petite-Truanderie (…) On eût dit des frères ; ils ne savaient pas les noms les uns des autres. Les grands périls ont cela de beau qu'ils mettent en lumière la fraternité des inconnus*[1]*. »*

La lettre et l’esprit. Les mots pris à la lettre forment une certaine idée. Mais celle qu’Hugo développait dans ces mots disaient l’insurrection, le grand désordre social.

Alors quoi ? Lapsus présidentiel ? Recyclage d’un discours écrasé ?

En citant ce passage, le président en était peut-être encore à l’annonce qui devait changer la donne, marquer le début de l’acte II de sa présidence. L’annonce du grand tournant. Celle qu’il reporta pour cause d’obsolescence.

Les grands périls ont cela de beau qu’ils mettent en lumière l’âme d’un peuple. Et le 15 avril a mis en lumière un soulèvement courageux, une suite d’actes sublimes pour tenter de sauver une idée plus grande que nous.

Quand l’un appelait à rebâtir, l’autre s’y mettait déjà. En France et dans le monde, c’est le peuple qui a mis la main à la poche. Riche, pauvre. Gilet de soie ou Gilet jaune. Plus d’un milliard d’euros ont été offerts pour que l’État se donne les moyens de la reconstruire.

26

Dimanche 21 avril

Le papa de Florence a passé la semaine dans son arrière-boutique. Incapable de regagner ses pénates. Trop anxieux à l'idée qu'elle puisse tomber. Il dort à même le sol.

– Il paraît qu'elle bouge.

– C'est vrai ?

– Oui, papa. Les pompiers ont mis des capteurs laser pour surveiller ses transepts et ses tours.

– Beaucoup ?

– De dix centimètres, dit-on. Mais bon, c'est ce qu'on dit. Je ne suis pas allée mesurer avec une règle.

– Elle va tenir.

– J'en suis sûre ! lâche-t-elle.

Son père tient la caisse. Il a ouvert tôt ce matin sa boutique de la rue d'Arcole. Il sait qu'il va falloir s'accrocher pour faire tourner le commerce. Tout le quartier est bouclé. Les curieux sont filtrés. Les touristes sont rares. Les policiers ont disposé des barrières en amont vers les quais et interdisent la circulation à tout ce qui n'est pas policier, pour la préfecture, ou médical, pour l'Hôtel-Dieu, ou ouvrier, pour Notre-Dame. On dirait une zone morte. Les piétons peuvent aller jusqu'au bout du parvis. Après, ils sont bloqués. On ne sait jamais.

Le père de Florence sort un carnet pour relever sa caisse. Hier il a vendu plus de chapelets que de cartes postales. C'est un signe.

– Papa ?

– Oui, ma chérie ?

– Tu le sens, tout ce plomb, toi ?

– Pas vraiment.

– Moi non plus. Mais les gens disent qu'il y en a beaucoup dans le quartier.

– Tu sais, les on-dit, ma chérie, je m'en méfie. Je m'en suis toujours méfié. Moi, je ne crois que ce que je vois. Elle est debout. Je suis vivant. Tu es en forme. Tes enfants sont joyeux. La vie continue, ma chérie. C'est tout ce qui compte.

– Oui, papa. Tu as raison.

Florence s'apprête à retourner à sa boutique à elle, deux pas de porte plus loin. Mais avant de sortir, elle se retourne une dernière fois.

– Je vais aller à Saint-Eustache, papa. Tu veux venir avec moi ?

– À Saint-Eustache, aux Halles ? Pourquoi veux-tu que j'aille là-bas ? J'y retournerai quand Notre-Dame sera remise. Saint-Eustache ? Mais c'est loin, ça, Saint-Eustache ! Faut traverser la Seine !

Un Pont-Neuf et quatre rues plus loin, au cœur du vieux quartier des Halles, la paroisse Saint-Eustache inspire, depuis le début de sa construction, en 1532, les débats les plus vifs. Pour certains, elle est la digne fille de Notre-Dame, avec sa nef altière et son chœur parsemé de chapelles colorées. Pour d'autres, comme Eugène Viollet-le-Duc, elle forme « un amas confus de débris empruntés de tous les côtés, sans liaison et sans harmonie, sorte de squelette gothique revêtu de haillons romains cousus ensemble comme les pièces d'un habit d'arlequin ».

Une foule bigarrée se presse devant la paroisse. La messe va commencer. Un camion estampillé « France 2 » est garé sur le côté. Sur le toit, une antenne est déployée. C'est loin d'être la seule. Des dizaines de caméras sont plantées alentour. Des chaînes françaises. Des chaînes européennes, italiennes, espagnoles. Et des américaines, CNN, CBS. Mais c'est France 2 qui a la primeur, la seule chaîne admise à l'intérieur.

Cette messe est importante. À plusieurs titres.

D'abord, parce qu'elle vient clore la semaine sainte. Jésus-Christ a été crucifié, puis conduit au tombeau. Depuis deux jours, ses disciples veillent et jeûnent. Ce dimanche pascal, dans toutes les églises catholiques romaines, on lit le même Évangile, celui de Luc, qui raconte la suite de cette histoire.

> *« À la pointe de l'aurore, les femmes se rendirent au tombeau, portant les aromates qu'elles avaient préparés.*
>
> *Elles trouvèrent la pierre roulée sur le côté du tombeau.*
>
> *Elles entrèrent, mais ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus.*
>
> *Alors qu'elles étaient désemparées, voici que deux hommes se tinrent devant elles en habit éblouissant.*
>
> *Saisies de crainte, elles gardaient leur visage incliné vers le sol. Ils leur dirent : "Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est ressuscité." »*

C'est aussi une messe historique. Six jours après l'incendie de Notre-Dame, la paroisse Saint-Eustache est pleine. Depuis le début du jour, des centaines de fidèles font la queue pour y assister. La paroisse est étroite. Elle contient 2 000 places. Dès dix heures du matin, toutes les rangées sont prises. Les derniers arrivés sont debout, adossés aux piliers, sur les côtés, à l'entrée. Il n'y a plus une place de libre.

Les pompiers de Paris sont à l'honneur. Au premier rang, le général Gallet est assis. Il a revêtu son uniforme d'apparat, bardé de médailles. À côté de lui, le lieutenant-colonel Gabriel Plus, son porte-parole en charge de la communication de la brigade. Une surprise les attend.

Dans le dos de l'archevêque qui célèbre la messe, le père Fournier, l'aumônier des pompiers, a troqué sa tenue de feu pour une chasuble

blanche, ample, légèrement satinée. Il écoute l'archevêque d'un air pénétré.

– « On a enlevé le Seigneur de son tombeau et nous ne savons pas où on l'a déposé. » C'est le témoignage essoufflé de Marie-Madeleine aux deux apôtres. Où est le Corps du Seigneur ? C'est la question qui s'est posée lundi soir au plus fort de l'incendie de Notre-Dame de Paris : où est le Corps du Christ ? Il fallait sauver la cathédrale, le trésor, constitué des pièces d'orfèvrerie accumulées au cours des siècles. Il fallait aussi sauver, pour les croyants, cette relique infiniment précieuse qu'est la couronne d'épines de Jésus ramenée par le roi Saint Louis. Mais une question angoissante a surgi dans mon cœur : « Où est le Corps du Seigneur ? »

L'archevêque lève les bras. Il a le sens du tragique. Il ménage son effet. Il sait que tout le monde attend son hommage aux pompiers. Il est filmé. Ses paroles sont diffusées en direct dans le cadre de la plus vieille émission de la télévision française. C'est depuis 1948 que le service public plante ses caméras dans une église différente chaque dimanche à onze heures. Soixante-dix ans plus tard, *Le Jour du Seigneur* enregistre des audiences honorables. Plus de 500 000 personnes en moyenne chaque semaine. Avec des pics à un million lors des grandes célébrations.

– Aujourd'hui, dit l'archevêque Aupetit, nous rendons hommage à nos chers pompiers qui, eux aussi, ont montré leur savoir-faire et leur détermination. Nous les remercions d'avoir pu préserver l'essentiel au risque de leur vie.

L'archevêque marque un temps de pause, puis reprend un ton plus haut.

– Je voudrais aussi remercier l'aumônier des pompiers, le père Fournier, qui est allé chercher le Corps du Christ, le saint sacrement qui donne tout son sens à la vie de cet édifice splendide. Lui aussi a pris des risques pour sauver une « miette de pain ». Parce qu'elle était le Corps ressuscité de Notre-Seigneur, que nous fêtons aujourd'hui comme chaque dimanche, jour central de notre semaine où nous fêtons sa résurrection.

Avant de terminer sa messe, l’archevêque se retourne vers l’autel. Un prêtre lui tend un livre épais. Sa couverture est beige. Sa tranche est abîmée. Il invite le général à se lever et s’approche de lui.

D’instinct, l’assemblée se lève aussi. Pour voir. Trois caméras de télévision enregistrent ce moment sous différents angles.

– Vos hommes ont pu sauver bien des choses dans la cathédrale. Mais ils ont sauvé un objet qui pour nous est précieux. Cet objet, c’est ce lectionnaire, cette Parole de Dieu. Il est encore tout abîmé, plein de cendres et sans doute marqué par l’incendie. Ce livre est celui qui a servi le soir de l’incendie. Il était sur l’autel quand l’alarme a retenti. Ouvert à la page du lundi saint.

L’archevêque balaye la couverture du revers de la main.

– Vous l’avez sauvée. Cette Parole de Dieu, je vous la remets pour votre trésor à vous. Pour que vous puissiez vous rappeler ce qui s’est passé ce lundi-là.

Ce lectionnaire fait désormais partie du patrimoine mémoriel de la brigade. Il sera très bientôt exposé dans le musée des pompiers de Paris, place Jules-Renard. Il devrait figurer près d’un objet qui a marqué l’histoire de France. Une simple cape noire, comme celle que revêtaient les officiers de la brigade. En 1954, le colonel Sarniguet fit cadeau de sa pèlerine à un homme qui venait de lancer un appel bouleversant sur les ondes de Radio-Luxembourg. Son appel commençait par ces mots : « Mes amis, au secours… Une femme vient de mourir gelée, cette nuit, à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant-hier, on l’avait expulsée… »

Cet hiver-là, la météo annonçait un mois de gelées terribles.

Cette nuit-là, ils étaient plus de deux mille hommes et femmes recroquevillés dans le froid des rues de Paris.

L'homme qui lançait cet appel était un simple abbé, que tout le monde surnommait l'abbé Pierre.

Des centres de secours d'urgences furent ouverts. Des collectes de nourriture et de vêtements furent organisées.

Le colonel Sarniguet, des pompiers de Paris, se rendit dans l'un de ces centres. Il y croisa l'abbé Pierre, lui proposa l'aide de ses hommes, mais aussi sa pèlerine.

Le fondateur d'Emmaüs accepta, mais à trois conditions : qu'on en retire la doublure, qu'on y fasse faire des poches et qu'il puisse la rendre, car ce n'était qu'un prêt.

En 2007, quelques jours après sa mort, la pèlerine fut restituée à la brigade. L'abbé Pierre l'avait voulu, par voie testamentaire.

Depuis lors, elle figure dans le musée des pompiers de Paris. Bientôt, le lectionnaire sauvé des flammes de Notre-Dame devrait la rejoindre.

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » s'interrogeait le poète.

Oui ! Je le crois dur comme fer !

GLOSSAIRE[1]

Lectionnaire : Recueil des textes prononcés pendant les célébrations eucharistiques.

Ambon : Pupitre, placé à l'entrée du chœur, dans une église, où est posé le lectionnaire ou la Bible.

Tabernacle : Dans la religion catholique, petite armoire fermée à clef, placée sur l'autel ou encastrée dans le mur du chœur d'une église.

Ciboire : Vase sacré à couvercle où sont conservées les hosties consacrées.

Chœur : Partie d'une église où se trouve le maître-autel et où se tiennent le clergé et les chanteurs pendant l'office.

Nef : Partie allongée d'une église, située entre le chœur et le portail.

Homélie : Commentaire d'un passage de l'Évangile lu pendant la messe.

Transept : Nef transversale qui coupe à angle droit la nef principale d'une église et lui donne la forme symbolique d'une croix.

Sacristie : Local annexe d'une église où l'on conserve les vases sacrés, les vêtements sacerdotaux, les registres de baptême et de mariage, les objets du culte.

REMERCIEMENTS

J’ai pu écrire ce livre grâce à l’aide précieuse de mes amis André Bonnet, Bertrand Deveaud, Sebastien Dias Das Almas et Pascal Artaud. Je tiens à remercier particulièrement Florence Mathieu pour son témoignage, ainsi que Gilles Bouleau, le docteur Gérald Kierzek, la maire de Paris, Anne Hidalgo, Mgr Philippe Marsset, évêque auxiliaire du diocèse de Paris, Mgr Patrick Chauvet, recteur de Notre-Dame de Paris, et ses collaborateurs : Laurent Prades, régisseur de Notre-Dame, Jean-Pierre le Dinh, André Finot et Sophie Delpit. Je salue et remercie la Brigade des sapeurs-pompiers de Paris dans son ensemble, Aurélie Delafon pour son précieux travail, Caroline Marson, mon éditrice, Agnès Dumortier, et bien sûr Gilles Haéri, si impliqué.

DU MÊME AUTEUR

ENNEMIS INTIMES – LES BUSH, LE BRUT ET TÉHÉRAN, Éditions Privé, Michel Lafon, 2006.

RAISONS D'ÉTAT – CONTRE-ENQUÊTE SUR LE JUGE BRUGUIÈRE, Éditions Privé, Michel Lafon, 2007.

CES RÊVES QU'ON PIÉTINE, Éditions de l'Observatoire, 2017, Le Livre de Poche, 2019.

LE CŒUR BATTANT DU MONDE, Albin Michel, 2019.

Table des matières

Titre

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

GLOSSAIRE

REMERCIEMENTS

1. Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, livre X, Gallimard, « Folio », p. 592.

1. « La Misère », discours du 9 juillet 1849 devant l’Assemblée législative.

1. *Famille chrétienne*, mars 2016.

1. Frank Herbert, *Dune* (1965), trad. Michel Demuth, Pocket Science-Fiction, 1980, t. I, p. 17.

1. *Le Monde*, 17 avril 2019, p. 2.
2. *Ibid*.

1. Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, livre X, Gallimard, « Folio », p. 590-591.

1. J.-K. Huysmans, *La Cathédrale*, Plon, 1915, p. 324.
2. Eugène Viollet-le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*, 1863, vol. I, p. 22.

1. Victor Hugo, *Les Misérables*, livre XII, chap. 6.

1. Définitions provenant du dictionnaire du logiciel Antidote, Druide éditions.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library